



**HAL**  
open science

“ Lecture nouvelle d’Oedipe roi de Sophocle (manuscripts  
L et A) ”

Myriam Hecquet

► To cite this version:

Myriam Hecquet. “ Lecture nouvelle d’Oedipe roi de Sophocle (manuscripts L et A) ”. *Revue d’histoire des textes*, 1994. halshs-02484173

**HAL Id: halshs-02484173**

**<https://shs.hal.science/halshs-02484173>**

Submitted on 19 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**REVUE  
D'HISTOIRE DES TEXTES**

**TOME XXIV  
1994**

**EXTRAIT**



**CRAS** CNRS EDITIONS

## LECTURE NOUVELLE DE L'OEDIPE ROI DE SOPHOCLE DANS LES MANUSCRITS L ET A \*

### POURQUOI UNE NOUVELLE COLLATION ?

Le travail du philologue suppose une préparation scrupuleuse du matériau livré à sa réflexion<sup>1</sup>. Les éditions courantes (comme OCT, Budé ou Teubner) ont pour but de fournir des indications suffisantes sur la transmission du texte pour que l'interprète puisse se dispenser d'une nouvelle collation des manuscrits. Pourtant, lorsque l'on compare les éditions les plus récentes de Sophocle<sup>2</sup>, une confrontation systématique des informations

\* Ce travail a été partiellement financé par le C.N.R.S. et la Maison des Sciences de l'Homme. L'article a été achevé à l'Université de Padoue, dans le cadre du programme « Capital Humain et Mobilité ». Je remercie Jean Bollack et Philippe Hoffmann, dont les conseils m'ont aidée à mener plus loin mes recherches, Pierre Judet de La Combe pour sa lecture attentive et son soutien, et Jean Irigoïn pour les modifications et les informations complémentaires qu'il m'a suggéré d'apporter à la rédaction finale.

1. Le philologue doit en effet disposer de textes édités sur la base de collations précises et effectuées de façon rigoureuse, pour « rétablir » le sens de ces textes dans une démarche herméneutique, grâce à la familiarité qu'il entretient avec eux. En développant cette réflexion sur le sens du texte, il se forge concomitamment une idée de la valeur des manuscrits. De même que dans le travail de l'interprétation, il existe un « cercle » : le texte est (partiellement) épuré des accidents qu'a connus sa transmission, sur la base de l'examen des manuscrits, et là se situe la contribution proprement paléographique, mais aussi grâce au sens que l'on a pu faire ressurgir du texte avant d'avoir absolument fixé l'excellence d'un ou de quelques manuscrits plus « purs » que les autres témoins du texte. Le sens originel va souvent à l'encontre de nos attentes, et la tentation de privilégier un sens plus facile introduit au cours de la transmission est l'écueil à éviter. Les deux démarches : l'établissement du texte et l'appréciation des manuscrits, sont solidaires. Et ce n'est qu'à l'issue de ce double travail que s'impose parfois une nouvelle édition du texte, une édition qui résulte des principes d'interprétation appliqués et de l'examen du matériau collationné. Une édition ne pourra convenir qu'à l'interprète qui partage les mêmes principes de travail que l'éditeur. Ils sont rarement explicités. Il faut en tenir compte quand on apprécie la sélection faite par l'éditeur parmi les variantes transmises.

2. A. DAIN-P. MAZON, *Sophocle*, t. II, *Ajax. OEdipe Roi. Electre*, Paris, 1958, 4<sup>e</sup> éd. revue et corrigée par J. IRIGOÏN, 1972. R. D. DAWE, *Sophoclis Tragoediae*, vol. 1, *Ajax. Electra. Oedipus Rex*, Leipzig, 1975 ; 2<sup>e</sup> éd., 1984. Voir aussi du même auteur, *Sophocles. Oedipus Rex*, Cambridge, 1982. A. COLONNA, *Sophoclis Fabulae*, vol. 2, *Oedipus Tyrannus. Antigona. Trachiniae*, Turin, 1978. L'édition de H. Lloyd-Jones et N. G. Wilson (*Sophoclis Fabulae*, Oxford, 1990) n'était pas encore parue lorsque j'ai fait ce travail. J'ai ajouté son

données par leurs apparats critiques sur les manuscrits L (le *Laurentianus Mediceus* XXXII 9) et A (le *Parisinus graecus* 2712) pour le texte de l'*OEdipe roi* permet de dresser une liste d'environ trois cents leçons rendues incertaines par les divergences, les omissions, les apparats critiques négatifs et les fautes d'édition<sup>3</sup>.

La lecture attentive des manuscrits qu'a faite Dawe et qui a été publiée dans les *Studies*<sup>4</sup> a été confirmée dans un nombre appréciable de cas par mes vérifications. J'ai pu néanmoins rectifier un certain nombre d'erreurs<sup>5</sup>. D'autre part, cet ouvrage, comme son édition du texte, comporte le même manque de précision que les éditions qui sont parues depuis.

En effet, dans les éditions de Dain, Dawe, Colonna, et Lloyd-Jones et Wilson, pour prendre les plus récentes, le témoignage des scholies, et notamment des lemmes, manque souvent dans la description de L. Mais aussi, les mains correctrices ne sont pas réellement distinguées.

Une raison, peut-être, de ces faiblesses est l'ampleur de la tâche que

témoignage après l'achèvement de celui-ci, et l'on peut constater qu'elle comporte les mêmes manques que celles qui l'ont précédée, voir *infra*.

3. Au vers 67, doit-on lire dans A  $\pi\lambda\acute{\alpha}\nu\omicron\iota\varsigma$  avec Colonna (et déjà Dain si l'on en juge par son appareil critique négatif et la correction qu'il a attribuée à L<sup>2</sup>) ou  $\pi\lambda\acute{\alpha}\nu\alpha\iota\varsigma$  avec Dawe (et maintenant Lloyd-Jones et Wilson)? En 101, L présente-t-il la variante  $\chi\epsilon\mu\acute{\alpha}\zeta\epsilon\upsilon$  comme l'indique Colonna, ou  $\chi\epsilon\mu\acute{\alpha}\zeta\epsilon\upsilon$  (Dain, Dawe, et Lloyd-Jones et Wilson)? Le texte  $\tau\iota\nu\alpha\varsigma$  de A a-t-il été corrigé en  $\tau\iota\nu\alpha$  au vers 107 ainsi que l'indiquent Dain et Dawe (et maintenant Lloyd-Jones et Wilson), mais pas Colonna? Lieu plus difficile à déchiffrer en 180 à cause de l'altération du parchemin faisant apparaître une tache sombre sur photographie, peut-on lire  $\delta'$  à  $\gamma\acute{\epsilon}\nu\epsilon\theta\lambda\alpha$  dans L (voir aussi Lloyd-Jones et Wilson) et la scholie de L avec Colonna (et même dans le lemme avec Dain), ou distinguer  $\delta'$  à  $\gamma\acute{\epsilon}\nu\epsilon\theta\lambda\alpha$  Lac de  $\delta'$  à  $\gamma\acute{\epsilon}\nu\epsilon\theta\lambda\alpha$  L<sup>2</sup>pc avec Dawe? Le gain pour le sens est généralement peu important et il peut d'abord décevoir le philologue. Néanmoins, comme nous le verrons plus loin, l'intérêt que présente un relevé précis des interventions sur le texte est considérable. Dans un souci de précision, je donne à la fin de cet article la liste des lectures sur lesquelles je suis en désaccord avec les éditeurs de Sophocle, ou avec M. Papatomopoulos qui a proposé, lors d'une communication en janvier 1992, une nouvelle collation faite sur le manuscrit L pour l'*Ajax*, l'*Électre* et les mille premiers vers de l'*OEdipe roi*, et sur fac-similé, sans doute, pour les quatre autres pièces, sur le palimpseste A pour *OEdipe roi*, *Antigone*, et les sept cents premiers vers des *Trachiniennes*, sur le manuscrit K pour *Ajax*, *Électre* et *OEdipe roi*, semble-t-il, et sur le manuscrit A pour les sept tragédies de Sophocle (*De quelques manuscrits de Sophocle revisités*, in *Sophocle. Le texte, les personnages*, Actes du Colloque international d'Aix-en-Provence, 10, 11 et 12 janvier 1992, études rassemblées par A. MACHIN et L. PERNÉE, Aix-en-Provence, 1993, pp. 74-94). Je n'ai eu connaissance de ce travail qu'à la fin de mars 1993.

4. R. D. DAWE, *Studies on the Text of Sophocles*, vol. I, *The Manuscript and the Text*, Leyde, 1973; vol. II, *The Collations*, Leyde, 1973; vol. III, *Women of Trachis, Antigone, Philoctetes, Oedipus at Colonus*, Leyde, 1978.

5. Voir, à la fin de cette étude, la liste « Nouvelles lectures par rapport aux collations antérieures », à savoir celles de Dawe, Colonna, Lloyd-Jones et Wilson, et Papatomopoulos.

se sont assignée les éditeurs paléographes, puisqu'il s'agissait dans chaque cas d'éditer *tous* les textes de Sophocle sur la base d'un nombre toujours assez important de manuscrits (le record ayant été établi par Dawe<sup>6</sup>). Ils ne pouvaient pas s'attarder suffisamment sur les détails et la composition de la copie. Or, ces « détails » sont parfois indispensables à l'établissement du texte.

Il est vrai que l'examen direct des manuscrits n'est pas toujours favorisé par les institutions auxquelles incombe leur conservation. Mais tant que des manuscrits aussi importants que le *Laurentianus* XXXII 9 n'auront pas été examinés avec soin, nous ne pourrons pas affirmer connaître l'état du texte qu'ils nous ont transmis.

Le manque de rigueur des collations existantes a également été constaté par M. Papatomopoulos<sup>7</sup>. Mais lui aussi a négligé l'identification de

6. Dawe a collationné 19 manuscrits : L, G, R, Q, A, C, D, F, H, N, O, P, Pa, T, V, Xr, Xs, Zc et Zr. Il a eu le souci de fournir à l'interprète le choix le plus large possible parmi les variantes qu'a transmises la tradition, et il a été suivi dans cette voie par Lloyd-Jones et Wilson. Pourtant les principes d'une édition devraient davantage répondre à un souci qualitatif. Un répertoire de collations, comme celui de Dawe, était le lieu approprié pour fournir des informations sur toute la tradition; il était suffisant. Toutes les variantes ne peuvent pas avoir une valeur égale, et tous les manuscrits ne peuvent pas bénéficier du doute dans lequel la perspective contaminationniste plonge le paléographe. Puisque Dawe a édité le texte de Sophocle et donc effectué un travail critique sur le sens, il aurait pu considérablement alléger son appareil critique des multiples interventions savantes et éditoriales. Éditer un texte, c'est l'établir, et prendre position aussi sur la provenance de l'information. Dans le pire des cas (à savoir quand l'état du texte transmis est trop corrompu), on fournira les éléments du problème afin que la critique philologique dispose de toutes les données. Cela suppose un choix : on ne devrait pas estimer également une variante apparue dans un manuscrit secondaire qui a toutes les chances d'être soit une faute de copie, soit une correction due à une mauvaise compréhension du texte et donc destinée à produire un sens, ou due à une « attente » face au texte, dont on peut reconstruire les mécanismes psychologiques et culturels. Or ce sont ces bases mêmes du travail philologique qui semblent mises en question par le refus d'exercer une sélection : si le texte difficile qui nous est transmis par la tradition la plus ancienne peut être rendu plus « clair » grâce à la leçon présentée par l'intervention récente dans un manuscrit, on ne choisit pas à proprement parler une conjecture, et pourtant le résultat est le même. La leçon de ce manuscrit a peu de chances d'être authentique (à moins que l'on ait établi sa valeur relative par rapport aux autres manuscrits, ce que l'on peut concevoir malgré son jeune âge si les hasards de la transmission le situent dans une tradition plus pure). Cette tendance nouvelle chez les éditeurs anglo-saxons des tragiques et ses conséquences pour notre connaissance des textes antiques ont été analysées par Jean Bollack dans *Une philologie à la recherche d'elle-même* (*Sacris Erudiri*, t. 31, 1989-1990, pp. 23-34) : « Il apparaît clairement que l'extension (des lectures) souhaitée touche quasi exclusivement le travail philologique sur le texte; elle a pour effet de consolider des conjectures en les appuyant sur une tradition revalorisée par le dogme de la contamination généralisée » (p. 34).

7. Voir *supra* la note 3. Je rends compte de sa collation des manuscrits L et A pour ce qui concerne *OEdipe roi*.

la main correctrice dans L<sup>8</sup>. D'autre part, ses lectures ne sont pas dépourvues d'erreurs<sup>9</sup>.

Le travail sur l'*OEdipe roi* qu'a publié Jean Bollack<sup>10</sup> n'a pas pu s'appuyer sur les éditions existantes. Il nécessitait des informations plus sûres, et d'abord sur les leçons de L et A.

Jean Bollack n'ignorait pas la valeur propre de la branche italienne, mais il estimait que G et R présentaient trop de leçons corrompues pour être reproduits entièrement<sup>11</sup>. Il n'a pas retenu non plus le manuscrit K, parent du *Laurentianus* selon Wilson<sup>12</sup>; il n'apporte pas de leçons originelles pour cette pièce. Inversement, A fut conservé malgré son caractère savant souvent évident<sup>13</sup>, parce qu'il préserve des leçons anciennes et qu'il représente, de façon exemplaire pour Sophocle, le travail éditorial byzantin<sup>14</sup>.

8. Lpc signifie-t-il que la correction est due au scribe ou à son réviseur, ou qu'il n'a pas pu l'identifier? Comme nous le verrons *infra* (« Les interventions du scribe de A dans L », *La collation trop rapide de Papatomopoulos*), il s'agit souvent de la main de A. Papatomopoulos a vu le manuscrit L pendant 6 demi-journées, au cours desquelles il a collationné l'*Ajax*, l'*Électre* et les 1 000 premiers vers de l'*OEdipe roi*. Dans ce cas encore, le programme de lecture était trop ambitieux pour laisser suffisamment de temps à l'examen du détail, notamment à l'examen des encre ou de l'écriture.

9. Voir, à la fin de cette étude, la liste « Nouvelles lectures ».

10. L'édition et le commentaire de Jean Bollack sont parus en quatre volumes : *L'OEdipe roi de Sophocle. Le texte et ses interprétations*, Cahiers de Philologie 11 (Volume I : La matière du texte. Les manuscrits et les éditions. Texte et traduction. Métrique. Index), 12 (Volume II : Commentaire, vers 1-862), 13 a (Volume III : Commentaire [suite], vers 863-1296) et 13 b (Volume IV : Commentaire [fin], vers 1297-1530. Complément de notes. Index (pour II, III, IV). Bibliographie), Lille, 1990.

11. *Op. cit.*, vol. I, p. 114 s. : « La matière du texte. Les manuscrits et les éditions. 6. La famille romaine »; pp. 118-119 : « Le jugement qu'exprime la décision [de renoncer à un relevé systématique des leçons de la famille romaine] porte sur la qualité relative (à côté de L ou L + A), non sur l'authenticité de certaines leçons anciennes. »

12. Wilson a daté le *Laurentianus* XXXI 10 du XII<sup>e</sup> siècle, au lieu du XIV<sup>e</sup> siècle (cf. *A Mysterious Byzantine Scriptorium : Ioannikios and his Colleagues*, in *Scrittura e civiltà*, t. 7, 1983, pp. 161-176; p. 163 sq.), ce qui a augmenté sa valeur. Il le considère comme un « descendant indirect » de L qui présente de bonnes leçons provenant d'une branche de la tradition entièrement perdue. Mais ce jugement est contesté par Papatomopoulos, pour qui K entretient un lien étroit avec le groupe p, et non avec L ou A (*op. cit.*, pp. 82-83). Il juge d'autre part la collation de A. Metlikowitz complète et extrêmement détaillée, bien que parfois inexacte (celui-ci situait K entre les familles de L et A, dans une dépendance autonome des deux ancêtres; cf. *De Sophoclis Codice Laurentiano*, *Plut. XXXI, 10, Dissertationes philologicae Vindobonenses* II, 1890, pp. 216-302; voir aussi J. BOLLACK, *L'OEdipe roi de Sophocle*, I, pp. 126-127).

13. Cf. J. BOLLACK, *op. cit.*, I, p. 86 sqq. ; « Il y aura toujours entre nous et la tradition antique, représentée par A, l'écran d'une étape intermédiaire, la reconstruction d'un accès, à défaut d'une immédiateté perdue » (p. 89).

14. A. Seyffert accorde déjà la seconde place à A après L (*Quaestiones criticae de codi-*

Nous avons décidé que je relirais les manuscrits L et A. Mes relevés et les premières analyses ont été utilisés dans le volume I de l'étude de J. Bollack. Je présente ici plus exhaustivement les informations que j'ai réunies grâce à l'examen des manuscrits, et sur la base notamment des études réalisées au XIX<sup>e</sup> siècle. D'autre part, j'expose les résultats de mes recherches sur le travail effectué par les scribes de ces deux manuscrits.

Le cas du *Laurentianus* est particulièrement intéressant parce qu'il a été très corrigé. Comme c'est notre manuscrit le plus ancien et celui qui, sans doute, présente le texte le moins altéré<sup>15</sup>, les grattages faits à date plus récente<sup>16</sup> qui ont rendu les leçons initiales illisibles sont préjudiciables. Mais si l'on identifie la main correctrice chaque fois que cela est possible, on obtient des informations précieuses sur la façon dont ont pu travailler, au X<sup>e</sup> siècle, le scribe et son réviseur. On apprend que ces hommes qui étaient chargés de copier des textes antiques étaient capables de rectifier des erreurs de translittération et de copie transmises dans les manuscrits qui servaient de modèles.

Le manuscrit L porte aussi les traces d'un travail savant effectué probablement vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. On peut en reconstituer les étapes. En effet, la main du scribe qui a le plus corrigé le texte de L a été identifiée par Turyn<sup>17</sup> comme étant celle qui a également copié un autre manuscrit de Sophocle conservé : le *Parisinus graecus* 2712 (A). Or celui-ci porte également les marques d'une collation<sup>18</sup>. La découverte de Turyn ouvrait donc

*cibus Sophoclis recte aestimandis*, Halle, 1864, p. 18). R. Schneider, qui avait dressé un arbre généalogique des manuscrits de Sophocle, a conclu que seul A (= p, pour lui) était à consulter en plus de L, ces deux manuscrits représentant deux branches différentes (*Der Stammbaum der Sophokleischen Handschriften*, in *Neue Jahrbücher für Philologie*, t. 115, 1877, pp. 441-449; p. 449). Voir aussi dans Dain (p. XLV) : « tout récemment encore, V. De Marco (*Scholia in Sophoclis Oedipum Coloneum*, p. VIII) le plaçait au même rang que le manuscrit L. » Il s'agit d'un point de vue contesté, ainsi que je le rappellerai plus loin. Le but de mon étude n'est pas de défendre cette position, mais de fournir une connaissance plus précise de deux manuscrits jugés précieux et pourtant examinés de trop loin.

15. Voir *infra*, dans le chapitre intitulé « Présentation du manuscrit L », les *Antécédents du manuscrit*, et in J. BOLLACK, *L'Œdipe roi de Sophocle*, I, 4 : *Le Laurentianus* L, p. 67 sqq.

16. Il va de soi que l'on ne peut connaître l'auteur d'un grattage que s'il a remplacé le texte effacé par un autre texte : dans ce cas, la couleur de l'encre utilisée aide davantage que l'écriture, s'il ne s'agit que de quelques lettres.

17. Voir in *Studies in the Manuscript Tradition of the Tragedies of Sophocles* (Urbana, 1952, réimpr. Rome, 1970) les planches II et III qui montrent que l'ajout du vers 800 dans L, et le manuscrit A sont dus à la même main.

18. Voir dans la « Description du texte de l'*Œdipe roi* dans A », la *Liste des corrections et principales interventions dans A rubris litteris*, ainsi que l'analyse de l'ensemble des corrections, ajouts et annotations de ce scribe dans l'un et l'autre manuscrits, dans « Les interven-

des perspectives d'un grand intérêt pour l'histoire de la transmission des textes. Elle n'a pas été suffisamment exploitée.

Le scribe du manuscrit parisien se corrige et ajoute des variantes et des gloses en utilisant tantôt l'encre du texte, tantôt une encre rouge. Dans ce dernier cas, certains paléographes n'ont pas reconnu sa main et considèrent ces interventions comme étrangères. Le scribe de A a-t-il voulu différencier ses interventions dans le texte du *Parisinus* en fonction, par exemple, de ses sources? Cette question a été à l'origine de mes investigations.

Il a suppléé le vers 800 dans L avec la même encre devenue marron-gris clair que celle dont il s'est servi pour copier son propre texte. Mais aucun éditeur n'a reconnu sa main lorsqu'il a employé l'encre devenue rose que l'on trouve également dans son manuscrit, ou encore une encre noire sur une plume plus fine<sup>19</sup>.

Certains éditeurs ont développé la découverte de Turyn en signalant la main de A dans L, mais leur identification de cette main repose essentiellement sur l'observation du recoupement des leçons dans L corrigé et dans A, au lieu de s'appuyer sur un examen des manuscrits. On trouve ainsi attribuées au scribe de A des corrections dues en réalité à l'une des deux mains originelles : le scribe du X<sup>e</sup> siècle ou son réviseur<sup>20</sup>.

Le caractère savant du travail effectué par le scribe du *Parisinus* a depuis longtemps alimenté des polémiques sur la valeur des leçons transmises. Auberton<sup>21</sup> regrette que Turyn ne se soit pas intéressé à la question essentielle du texte dont s'est servi le scribe, qui a connu le manuscrit L avant ou après avoir écrit A. Parce que les manuscrits L et A portent le témoignage conjoint d'un long travail de collation et de réflexion sur le texte, ils permettent, si l'on relève et analyse les détails de la composition — ou de la recomposition — de leurs textes, de reconstituer partiellement la méthode

tions du scribe de A dans son propre manuscrit », et « Comparaison des interventions du scribe de A dans son propre texte et dans L ».

19. Voir, dans « Les interventions du scribe de A dans L », *Les différentes encres utilisées par le scribe de A dans L*.

20. Voir notamment, dans « Les interventions du scribe de A dans L », *Déductions et informations erronées chez Dain et Colonna*. Dawe n'a pas cédé à la dangereuse tentation de l'assimilation, dans laquelle sont également tombés Lloyd-Jones et Wilson (*ibid.*, *La nature trop restreinte des informations fournies par Dawe, Lloyd-Jones et Wilson*). Il écrit par exemple, à propos de manuscrits dont il a comparé les textes : « I have admitted also cases where the group (=ADXrXsZr) is joined by Lpc where it is possible that the reading of Lpc has been caused by the scribe of A » (*Studies* 1, p. 35). Son travail aurait gagné en précision avec l'identification de L<sup>A</sup>.

21. Dans son compte rendu des *Studies in the Manuscript Tradition* de Turyn (in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 4<sup>e</sup> s., t. 1, 1956, pp. 164-168; p. 166).



d'un « philologue paléographe » du XIII<sup>e</sup> siècle. Les corrections qu'il a apportées au texte de l'*OEdipe roi* dans l'un et l'autre manuscrit témoignent, en effet, de ses hésitations et retours sur les choix d'abord effectués, de ses recherches « paléographiques » et de ses réflexions philologiques.

Je présente la liste des corrections et principales interventions faites à l'encre rouge par le scribe A dans son propre manuscrit<sup>22</sup>, et une liste de ses interventions relevées sur le *Laurentianus*<sup>23</sup>.

Sur la base de celles-ci, j'analyse ses interventions dans son propre manuscrit, selon qu'elles ont été faites dans la même encre que le texte ou avec l'encre rouge, puis je les compare à ses interventions dans le *Laurentianus* XXXII 9, toujours selon le même principe.

Cet examen montre qu'il a recopié son texte en ayant le manuscrit L sous les yeux, mais aussi un autre manuscrit au moins. Ainsi, les quelques corrections ou adjonctions *supra lineam* qu'il a apportées dans son manuscrit en utilisant la même encre que pour écrire le texte, et qui ne ramènent pas au texte de L, ont été reportées par lui dans L *supra lineam*.

Enfin, je présente la liste de mes lectures dans L et A qui se distinguent de celles de Dawe, Colonna (précisant que Dain avait bien lu lorsque ce dernier s'en écarte à tort), Lloyd-Jones et Wilson, et Ppathomopoulos.

#### *Démarche suivie*

Afin d'élucider les questions soulevées dans le texte de l'*OEdipe roi* par les trois cents lectures incertaines, j'ai d'abord recouru au microfilm de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes pour L, puis, à cause de la mauvaise qualité du microfilm, au fac-similé de Thompson et Jebb<sup>24</sup>. En ce qui concerne A, j'ai pu procéder à l'examen du manuscrit directement. Mes vérifications sur microfilm, puis sur le fac-similé du *Laurentianus* (dont les photographies, bien qu'effectuées selon des procédés moins modernes, sont excellentes) ne permirent pourtant pas de répondre de manière satisfaisante à toutes les questions, notamment lorsqu'il s'agissait de distinguer une correction du texte initial et d'identifier la main correctrice. Si une photographie peut parfois mettre en lumière des traits devenus indiscernables pour l'œil nu, elle revêt souvent un caractère trompeur<sup>25</sup>. D'une façon

22. Voir « Description du texte de l'*OEdipe roi* dans A ».

23. Voir « Les interventions du scribe de A dans L ». Je n'ai cependant pas pu examiner le manuscrit laurentien aussi longuement que je l'aurais souhaité, ainsi que je l'explique plus loin.

24. E. M. THOMPSON-R. C. JEBB, *Facsimile of the Laurentian Manuscript of Sophocles* (with an introduction of E. M. Thompson-R. C. Jebb), Londres, 1885.

25. Je me demandais par exemple si l'examen du manuscrit L permettait de lire

générale, dans le cas d'un manuscrit aussi corrigé que L, il est impossible sur une photographie de démêler les mains correctrices lorsque l'intervention est trop réduite pour permettre d'en identifier l'écriture autrement que par l'examen de l'encre utilisée<sup>26</sup>. Lloyd-Jones et Wilson soulignent comme un apport nouveau de leur étude du fac-similé de L l'attribution à la main de A, et non à une main contemporaine, de la leçon οὐξελέγξων présentée *supra lineam* au vers 297 (« ... in L s.l. litteram ξ add. librarius cod. A »)<sup>27</sup>. Mais l'examen du manuscrit, et plus précisément de l'encre utilisée (et pas seulement de l'écriture), révèle que la lettre ξ a été ajoutée par le réviseur du X<sup>e</sup> siècle, entre deux points selon l'habitude ancienne pour signaler une variante, et que la main du manuscrit A a complété la syllabe avec les lettres ων<sup>28</sup>.

Après avoir travaillé sur fac-similé, j'ai fini par obtenir à la Bibliothèque Laurentienne l'autorisation de consulter le manuscrit pendant une durée totale de cinq demi-journées, en mai et novembre 1987<sup>29</sup>. Il m'a donc fallu renoncer à un examen exhaustif, et ne vérifier que les plus importants des lieux incertains repérés sur fac-similé.

Je me suis efforcée de décrire scrupuleusement l'état de L, avant et après correction, sans présumer de l'état initial du texte lorsque celui-ci est devenu illisible (le nombre de lettres grattées est évalué; une leçon seulement possible n'est indiquée qu'avec la mention *fort.*; une leçon qui s'appuie sur des traces encore visibles et interprétables est accompagnée de la mention *ut vid.*). Je n'attribue les corrections à la main de A que lorsque celle-ci est identifiable (ce qui n'est évidemment pas le cas pour le grattage d'une ou de plusieurs lettres, par exemple). L'identification s'appuie sur l'examen de l'écriture ou de l'encre employée. Enfin, la nouvelle collation des manuscrits L et A intègre de façon plus systématique le témoignage des scholies de L.

en 18 une leçon initiale δέπ', avec Colonna qui précise « π sub rasura ». Au vers 1140, τούτων résultait-il d'une correction de τούτων (Colonna)? La consultation du fac-similé entraînait ici une autre question : quel était le texte premier, τούτων ou τούτων?

26. Ainsi, fallait-il attribuer la correction ἀνδρα δ' du vers 314 à la première main dans L, comme l'affirme Dawe, ou à la main de A en suivant Dain et Colonna (l'apparat critique de Lloyd-Jones et Wilson ne donne pas de précision)?

27. *Op. cit.*, introduction p. VII et apparat critique p. 132.

28. Voir déjà Colonna, ainsi que Dawe qui pourtant attribue la variante au scribe de L.

29. Une nouvelle autorisation d'une demi-journée m'a été accordée en février 1993 pour examiner la réglure, puis en juillet 1993 pour vérifier l'identité de la main correctrice lorsque la lecture de Papathomopoulos différait de la mienne : cet examen m'a permis de confirmer mes lectures.

*Table des sigles utilisés*

- L = *Laurentianus* XXXII 9.  
 A = *Parisinus graecus* 2712.  
 Lac Aac = le texte de L ou de A avant correction.  
 Lc Ac = le texte corrigé de L ou de A quand Lac ou Aac ne peuvent pas être lus.  
 Lpc = le texte de L après correction; je n'identifie pas la main (L<sup>S</sup>, L<sup>δ</sup>, L<sup>A</sup> ou L<sup>2</sup>).  
 Apc = le texte de A corrigé par le scribe.  
 L<sup>S</sup> = le texte de L corrigé par le scribe.  
 L<sup>δ</sup> = le texte de L corrigé par le réviseur au moment de la confection du manuscrit.  
 L<sup>1</sup> = le texte de L corrigé par L<sup>S</sup> ou par L<sup>δ</sup> lorsque leurs mains ne peuvent pas être distinguées.  
 L<sup>A</sup> = le texte de L corrigé par le scribe du manuscrit A.  
 L<sup>2</sup> = le texte de L corrigé par une main ultérieure à L<sup>S</sup> ou L<sup>δ</sup> et que je n'identifie pas : soit celle du manuscrit A, soit une autre main.  
 L<sup>Σ</sup> = les scholies introduites dans L par la main du réviseur.  
 L<sup>Σ</sup> lemma = le lemme de la scholie.  
 L v.l. = une variante introduite dans L par γρ. (γράφεται).  
 L in l. = le texte de L dans la ligne, en relation avec L s.l.  
 L s.l. = une glose ou leçon (variante non signalée comme telle) de L présentée au-dessus de la ligne.  
 L in marg. = une glose ou leçon (variante non signalée comme telle) de L présentée dans la marge.  
 \* = une lettre rendue illisible (par grattage, par une autre lettre écrite au-dessus).  
 \* (1 vel 2 litt.) = l'étendue de l'espace rendu illisible (1 ou 2 lettres).  
 ut vid. = une interprétation probable de traces encore visibles.  
 fort. = une conjecture pour une leçon devenue illisible.

Abréviations : sp. (spiritus); acc. (accentus); punt. (punctum); ras. (rasura); lac. (lacuna); loc. evan. (locus evanidus); non leg. (non legitur); om. (omisit); rest. (restituit); add. (addidit); trib. (tribuit); del. (delevit); permut. (permutavit).

## PRÉSENTATION DU MANUSCRIT L

Le *Laurentianus* XXXII 9 compte parmi nos manuscrits les plus prestigieux : il est en effet considéré comme transmettant le texte de Sophocle le plus pur. On ne dispose pourtant pas aujourd'hui d'études précises de

ce texte. Les lemmes des scholies n'ont pas été relevés systématiquement. Et surtout, les mains qui corrigent le texte ou ajoutent des variantes, en particulier celles du scribe et du réviseur contemporain, n'ont pas été identifiées de façon fiable, à savoir sur la base de l'examen du manuscrit et non pas de photographies. Une description paléographique plus détaillée, et à partir de celle-ci une étude plus fine des corrections qu'il présente et qui en font la valeur pouvaient être apportées.

### *Sigle*

Appelé autrefois *Laurentianus primus*<sup>30</sup> ou *Laurentianus A* ou *La*, il est désigné aujourd'hui, lorsque l'on considère le texte de Sophocle, par le sigle *L* (*M* pour le texte d'Eschyle)<sup>31</sup>. Il est le neuvième manuscrit de la trente-deuxième étagère de la Bibliothèque Laurentienne.

### *Description du livre*

La reliure imite assez bien celle du fonds Médicis qui avait été faite pour l'ouverture de la bibliothèque au public en 1571. On en a conservé les éléments métalliques, à savoir les ferrures protégeant les huit angles des plats et la ferrure centrale du plat supérieur, les attaches des fermoirs<sup>32</sup> et le porte-étiquette (ainsi que l'étiquette elle-même). Un beau cuir brun rougeâtre recouvre les ais biseautés; il remplace le cuir rouge de la reliure Médicis. Quatre nerfs marquent le dos. La peau recouvrant les plats a été gaufrée : un losange plein, très allongé, formé d'entrelacs et encadré par un quadruple filet, est inscrit dans deux cadres rectangulaires. Le plus petit rectangle est encastré dans le plus grand; chacun d'eux est formé d'entrelacs et encadré par des filets quadruples. Les quatre coins du cadre interne sont également ornés d'entrelacs. La restauration a probablement été faite au début du XIX<sup>e</sup> siècle, puis au début du XX<sup>e</sup>, peut-être, pour le dos<sup>33</sup>. Une chaîne en assure la conservation dans les lieux.

Ce beau manuscrit de parchemin<sup>34</sup> (que les vers n'ont pas épargné) contient, en son état actuel, 264 folios<sup>35</sup> et il est composé essentiellement

30. Depuis Elmsley, selon G. WOLFF, *Oedipus Tyrannus post Elmsleium denuo collata cum codice Laurentiano primo*, in *Rheinisches Museum*, n.s., t. 9, 1854, pp. 118-129, p. 118.

31. Le sigle *L* est utilisé également pour le texte d'Apollonios de Rhodes.

32. Mais l'une des deux pattes a disparu avec son agrafe.

33. Nous devons l'essentiel de ces précisions à l'aimable collaboration de M<sup>me</sup> Angela Dillon-Bussi. J'ai pu les vérifier et ajouter quelques détails lors de mon examen du manuscrit en février 1993.

34. Son format est de 33 cm sur 22.

35. En plus des 264 folios, on compte deux feuillets de garde au début et un à

de quaternions. L'œuvre de chaque auteur commence avec un nouveau cahier<sup>36</sup>.

Les lignes destinées à guider l'écriture (ou lignes rectrices) ont été marquées sur chaque folio à l'aide d'une pointe sèche du côté poils. Une double ligne verticale limite l'espace destiné au texte à droite et à gauche pour la majorité des cahiers de Sophocle<sup>37</sup>. Les 38 lignes rectrices sont augmentées de deux lignes séparées par un espace double en haut et de trois lignes également séparées par un espace double en bas<sup>38</sup>, soit 43 rectrices auxquelles il faut ajouter 5 lignes intermédiaires (deux en haut et trois en bas) non dessinées<sup>39</sup>. Enfin, le tout se trouve inscrit dans un cadre marqué par une ligne simple dans les marges supérieure, inférieure, gauche et droite<sup>40</sup>. La piqûre peut être

la fin, également en parchemin. Le texte de l'*Agamemnon* est gravement amputé. Il manque également les premiers vers des *Choéphores*, avant *τί χρέμα λεύσσω* (v. 10). Voir deux paragraphes plus loin.

36. Selon l'usage byzantin, chaque cahier commence avec le côté chair de la peau, et les peaux sont disposées selon le mode habituel : côté poils contre côté poils, et côté chair contre côté chair (règle dite de Grégory, cf. *CRAI*, 1885, pp. 261-268).

37. Dans le premier cahier (début du texte de Sophocle), ainsi que dans les cinq derniers cahiers du livre, la marge interne est limitée par une seule ligne verticale (ou ligne de justification).

38. Thompson, pour qui les lignes plus espacées en haut et en bas sont destinées à distinguer nettement le texte des scholies (*Facsimile*, introduction, p. 7), remarque que le scribe, dans le texte de Sophocle, écrit davantage de lignes (parfois jusqu'à dix de plus que les trente-huit lignes tracées) : seul le folio 105 recto ne présente pas toutes les lignes remplies et seul le folio 109 verso présente le nombre exact de lignes d'écriture. Comme nous le verrons plus loin, la longueur de texte copié est proportionnelle à la quantité de scholies, plus abondantes pour les parties lyriques (voir aussi K. MEIFERT, *De Sophoclis codicibus*, Diss. Halle, 1891, p. 11).

39. Mais les huit premiers folios comportent 40 lignes rectrices régulièrement espacées au lieu des 43 décrites *supra*. On observe quelques variations dans la réglure des cahiers des trois auteurs, Sophocle, Eschyle et Apollonios de Rhodes, mais jamais de changement radical. Ainsi, les cinq rectrices séparées par un espace double (deux en haut, et trois en bas de l'espace réservé au texte) sont spécifiques au texte de Sophocle : on les observe encore dans le premier cahier d'Eschyle, mais elles disparaissent dès le folio 127 ; parallèlement, du folio 127 au folio 205, donc du deuxième cahier d'Eschyle au deuxième cahier d'Apollonios (cahiers 17 à 27), les rectrices sont prolongées jusqu'au bord latéral interne du folio au lieu d'être limitées par la ligne de justification (double ou non). Avec le premier cahier d'Apollonios (à partir du folio 190), la marge inférieure réservée aux scholies devient plus importante. Enfin, on trouve dans le deuxième cahier d'Eschyle un bifolio (ff. 129-132) où le nombre de rectrices est de 47 au lieu de 43, et où la marge supérieure est comme divisée à mi-hauteur par une ligne horizontale.

40. La réglure correspond, selon la codification de J. Leroy (*Les types de réglure des manuscrits grecs*, Paris, 1976), à un type 32 D 1 nx pour les 8 premiers folios, et 42 D 1 x pour les 14 cahiers suivants (folios 9 à 118). Ces types n'ont été répertoriés ni par K. et S. Lake (*Dated greek minuscule Manuscripts to the year 1200*, Boston, 1934-1939), ni par J. Leroy, bien que le premier se rapproche du type 32 D 1 présenté par Leroy,

observée sur quelques folios<sup>41</sup> : les trous apparaissent par éclatement du parchemin, souvent en forme d'étoile à quatre branches<sup>42</sup>. Leur disposition, loin d'être rectiligne, pourrait indiquer l'usage d'une sorte de roulette.

Le volume rassemble les sept tragédies de Sophocle (soit la triade *Ajax*, *Électre*, *OEdipe roi*, suivie d'*Antigone*, *Trachiniennes*, *Philoctète* et *OEdipe à Colone*; l'œuvre de Sophocle occupe les 118 premiers folios<sup>43</sup>) et les sept tragédies d'Eschyle<sup>44</sup>, ainsi que les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes.

Sophocle comprend 14 quaternions (ou cahiers de 8 folios) et un quinzième cahier de 6 folios. Nous avons conservé d'Eschyle 8 quaternions, un cahier de 2 folios (le troisième, f. 135-136), et un de 5 (le dernier, f. 185-189) — voir déjà Thompson<sup>45</sup> et Meifert<sup>46</sup> pour qui Eschyle était composé originellement de 10 quaternions et du cahier de 5 folios. Le texte d'Apollonios, enfin, est composé de 8 quaternions, puis d'un cahier de 9 folios et d'un cahier de 2 folios<sup>47</sup>. Selon Vian, la copie de la fin de ce texte a été gravement compromise par le désordre régnant parmi les folios du modèle, nécessitant des « réparations » de la copie<sup>48</sup>.

Le texte, écrit au milieu de la page, est entouré d'abondantes scholies. L'examen des légères variations que comporte l'écriture d'un scribe à quelques pages d'intervalle m'a permis de conclure que c'est la même main qui a copié les textes de Sophocle, d'Eschyle jusqu'au vers 705 des *Perses*

p. 12; mais les deux lignes verticales de gauche doivent être séparées. Le type 32 D 1 n'est pas rare. Sans doute à la suite d'une erreur typographique, il apparaît deux fois dans l'appendice 2, avec l'indication de 56 cas, puis de 25 cas répertoriés. Quoi qu'il en soit, il est regrettable que Leroy n'ait pas donné la liste des manuscrits concernés.

41. Voir, par exemple, les folios 119 et 120.

42. Leur espacement d'environ 0,5 cm peut varier d'un demi-millimètre.

43. Le cahier initial étant complet, il faut, avec Dain (A. DAIN-P. MAZON, *Sophocle*, Paris, 1955; Introduction, p. XXX) reporter au modèle la disparition de la *Vie de Sophocle* et de l'Argument d'*Ajax*.

44. Le texte d'Eschyle y est incomplet (voir *infra*) : il y manque les vers 311 à 1066 et 1160 à 1173 de l'*Agamemnon* et les neuf premiers vers des *Choéphores*, ce qui correspond à la chute de tout un cahier et de six autres folios (Thompson, *loc. cit.*, p. 3), intervenue avant l'arrivée du manuscrit en Italie, ainsi que l'atteste une lettre de Traversarius qui parle de 266 folios et fait de ces deux tragédies une seule (*Ambrosii Traversarii Latinae Epistolae*, livre VIII, lettre VIII, Florence, 1759). Faut-il supposer avec Thompson (p. 3, n. 1) que le chiffre de 266 est une erreur d'impression (il a relevé d'autres « coquilles » dans l'édition de ce texte), ou plutôt que deux autres folios ont été perdus ensuite? Meifert précise que les lacunes dans le texte d'Eschyle sont retrouvées dans de nombreux apoglyphes du XV<sup>e</sup> siècle, attestant ainsi que ces folios manquaient à cette époque.

45. *Facsimile*, introduction, p. 5.

46. *Loc. cit.*, pp. 9-10.

47. Les indications de Meifert, selon lesquelles le texte d'Apollonios est composé de 9 quaternions et d'un cahier de 2 folios, sont inexactes.

48. *Apollonios de Rhodes. Argonautiques*, t. I, texte établi et commenté par Fr. Vian et traduit par E. Delage, Paris, 1974.

(soit la fin du premier cahier d'Eschyle) et d'Apollonios de Rhodes. Une deuxième main a écrit le reste du texte d'Eschyle et une troisième a copié les scholies « anciennes » des trois auteurs. Cette analyse rejoint celle de Vitelli et Paoli<sup>49</sup>, qui précisent que cette troisième main a également copié la *Vie d'Eschyle* et les folios 253, 256 et 260 suppléés dans Apollonios<sup>50</sup>.

Une invocation à la fin d'Apollonius, que rapporte E. Rostagno et qui serait due à l'une des mains originelles, n'apporte d'information explicite que sur le souci du scribe d'exécuter sa tâche intelligemment<sup>51</sup>.

49. *Collezione Fiorentina di Facsimili Paleografici I*, Firenze, 1884. Voir déjà Dindorf, qui ne parle pas cependant de la main ayant copié le texte d'Apollonios (*Sophoclis tragoediae superstites et perditarum fragmenta*, Oxford, 1832-1836, 3<sup>e</sup> éd., 1860; Praefatio p. III). Vitelli et Paoli sont suivis par Thompson (introduction au *Facsimile*, p. 4), N. Wecklein (in *Aeschyli fabulae cum lectionibus et scholiis codicis Medicei ... ab H. Vitelli denuo collatis*, 1885; p. XIV) et T. W. Allen (in *Journal of Philology* t. 22, 1894, p. 166). Dain pensait qu'une main avait écrit Sophocle et une autre Eschyle et Apollonios (sans distinction pour les *Perses* 1-705), tandis que pour E. Rostagno (*Prefazione al Facsimile dell'Eschilo Laurenziano*, Florence-Rome, 1896, pp. 9-12) et H. Friis-Johansen (H. FRIIS-JOHANSEN-E. W. WHITTLE, *Aeschylus. The Suppliants*, Copenhagen, 1980, introduction, p. 55 sq.), une main a écrit Sophocle, une autre *Les Perses* 1-705 et une autre le reste d'Eschyle et Apollonios, les scholies et annotations étant dues à une quatrième main; pour A. Diller, enfin, la seconde partie d'Eschyle et Apollonios de Rhodes ont également été écrits par deux mains différentes de la précédente (*op. cit.*, p. 522).

50. Thompson estime à juste titre que le changement de main dans le texte d'Eschyle ne remet pas en cause l'unité du manuscrit. Celui-ci s'effectuant au moment où l'on passe à un nouveau cahier, il indique plutôt un travail qui s'est effectué en collaboration entre deux scribes, dont les écritures parentes plaident d'ailleurs en faveur d'un même scriptorium. Les folios 253, 256 et 260 ne témoignent pas du même type d'alternance; mais Thompson pense que la troisième main qui assume également la fonction de « diorthotès » a pu les réécrire. L'étude de Vian citée *supra* apporte davantage de détails; pour ce dernier, c'est le scribe lui-même qui a réécrit les folios 253, 256 et 260. Je n'ai pas eu le temps d'examiner la signature des cahiers, ou du moins les traces qui en subsistent, mais Thompson en a donné une description très précise (voir *op. cit.*, pp. 5-6). Il déduit de ses observations que, dans la composition originelle du livre, le texte d'Eschyle suivait bien celui de Sophocle. Un second système de numérotation, débutant avec le texte d'Eschyle, lie celui-ci au texte d'Apollonius, mais avec des erreurs. Les deux derniers textes pourraient avoir été écrits simultanément, et ce double système de signature ne remettrait pas en cause l'unité originelle de l'ouvrage. Rostagno, suivi par Friis-Johansen, pense au contraire que Sophocle constituait originellement un volume séparé, tandis qu'Eschyle et Apollonius en formaient un autre (l'identité de main dans ces trois textes, du moins pour la première partie d'Eschyle, ne lui était pas apparue; voir la note *supra*). Il a reconnu la main du réviseur dans la numérotation des folios qui se trouve dans la marge inférieure d'Eschyle, et à partir du onzième cahier d'Eschyle jusqu'à la fin d'Apollonius, dans la marge supérieure, et qui unit ces deux auteurs (le réviseur a toutefois oublié le dernier cahier d'Eschyle dans sa numérotation; voir la description détaillée des signatures par Rostagno, *op. cit.*, pp. 4-5).

51. *Op. cit.*, p. 6 : κἔ βοηθί' μοι τῶι ἀφουεῖ καὶ ἀμαθεῖ καὶ ἀμαρτωλῶ.

*Age du manuscrit*

On date généralement ce manuscrit du X<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup> : Dain le date de 960-980<sup>53</sup>, Diller<sup>54</sup>, Irigoin<sup>55</sup>, Wilson<sup>56</sup>, ainsi que Dawe en 1982<sup>57</sup>, du milieu du X<sup>e</sup> siècle; Turyn de la fin du X<sup>e</sup> siècle ou du début du XI<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. Dindorf le datait plus tardivement du XI<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>, Thompson et Jebb du début du XI<sup>e</sup> siècle<sup>60</sup>.

Seuls Thompson et Diller exposent leurs critères de datation. C'est la façon dont le scribe suit la ligne prétracée dans la peau, en écrivant tantôt dessus, tantôt dessous, qui a guidé l'estimation de Thompson; mais selon lui, on rencontre cet usage dès la fin du X<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup>. Diller se base sur quelques innovations types dans le tracé des lettres que l'on peut observer, pour autant que le permet le faible nombre de manuscrits datés du X<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>. Sa datation du *Laurentianus* est déduite de l'absence de toutes les caractéristiques observées dans quatre manuscrits du moine Éphrem pris comme point de référence, et dont deux sont datés de 948 et 954 : le β majuscule se mêlant à l'écriture minuscule, la ligature επ avec

52. C'est la date que donne déjà A. M. BANDINI (*Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae Mediceae Laurentianae*, II, *Catalogus codicum graecorum bibliothecae Laurentianae*, Florence, 1764-70, pp. 132-134; p. 134). Voir aussi C. G. COBET (*Oratio de arte interpretandi grammatices et criticae fundamentis innixa primario philologi officio*, Leyde, 1847, p. 103). Dans une lettre à Niccolò de' Niccoli, Ambrogio Traversari (1386-1439) décrivait avec beaucoup d'enthousiasme ce manuscrit qu'il faisait remonter avant le VII<sup>e</sup> siècle (*Ambrosii Traversarii Latinae Epistolae*, Florence, 1759, livre VIII, lettre VIII; voir, *infra*, *L'histoire du manuscrit*).

53. *Sophocle*, vol. I, p. XXVI. Il est suivi par Colonna, Praefatio, p. IX.

54. *The age of some early greek classical manuscripts*, in *Serta Turyniana*, ed. by J. L. HELLER, Urbana, Chicago, London, 1974, pp. 514-524; p. 522.

55. *Rapports sur les conférences, Philologie grecque*, in *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études*, 4<sup>e</sup> section, t. 110, 1977-1978, pp. 311-327; p. 321.

56. *Scholars of Byzantium*, Baltimore, Maryland, 1983, p. 137.

57. Cf. *Sophocles. Oedipus Rex*, Introduction, p. 25. En 1975 (*Sophoclis Tragoediae*, Praefatio, p. VI), il proposait la date « ca. 1000 A. D. »; voir encore *Studies I*, p. 98.

58. A. TURYN, *Studies in the Manuscript Tradition*, p. 101. Voir déjà E. Rostagno, pour qui la main qui a écrit le début d'Eschyle date de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, et celle qui a complété ce texte du XI<sup>e</sup> siècle (*op. cit.*, p. 12).

59. *Sophoclis tragoediae*, vol. I, *Oedipus Rex*, Praefatio, p. III; *Poetarum sceniorum Graecorum*, Leipzig, 1869, p. III.

60. Voir THOMPSON, *op. cit.*, p. 7; JEBB, *Sophocles. The Plays and Fragments*, vol. 1 : *The Oedipus Tyrannus*, Amsterdam, 1966 (1<sup>re</sup> éd. = Cambridge, 1883), p. LIII.

61. Voir plus loin, dans « Description du texte de l'*OEdipe roi* dans L », *La copie du texte effectuée par le scribe*. Thompson explique que, lors de la première période de l'écriture minuscule, au IX<sup>e</sup> siècle, l'écriture se trouvait au-dessus de la ligne. Au X<sup>e</sup> siècle, on commence à écrire sous la ligne et ce système finira par supplanter le premier au cours du XI<sup>e</sup> siècle. Mais vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, les deux systèmes coexistent (*op. cit.*, p. 7).

62. *Op. cit.*, p. 522.



un grand apex, le  $\theta$  ouvert dessiné d'un seul trait (notamment  $\sigma\theta$ ), les ligatures  $\lambda\gamma$  et  $\lambda\iota$  (le  $\sigma$  formant une boucle basse qui lie les deux autres lettres), la ligature de  $\rho$  et  $\varphi$  à la lettre suivante dans une large courbe, le  $\tau$  et le  $\gamma$  majuscule élevés, le  $\omega$  majuscule ouvert de forme ample se mêlant à l'écriture minuscule, mais aussi la signature des cahiers dans le coin interne inférieur de la première et de la dernière page, et une petite croix dans la marge supérieure de la première page de chaque cahier. J'objecterai à ce choix de quatre manuscrits d'Éphrem comme points de référence, l'unicité de main qui ne peut pas être représentative de toute une génération, ni de l'évolution dans chaque scriptorium; le critère a ses restrictions, liées au caractère géographique et individuel. Mais Diller rejoint dans ses résultats d'autres estimations que les auteurs n'ont pas justifiées.

#### *Antécédents du manuscrit*

Après G. Hermann<sup>63</sup>, W. Dindorf<sup>64</sup>, A. Seyffert<sup>65</sup> et K. Meifert<sup>66</sup>, A. Dain, suivi par A. Colonna et H. Friis Johansen<sup>67</sup>, a estimé qu'il s'agissait d'un exemplaire direct de translittération. Selon lui, le modèle appartenait à la période allant du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle (car l'on aurait recopié très peu de manuscrits profanes pendant les deux siècles qui suivirent, puisque l'on n'en a pas conservé de traces<sup>68</sup>). D'après Meifert<sup>69</sup>, Franz le premier, en 1846<sup>70</sup>, a pensé que L avait été copié sinon à partir d'un modèle écrit en lettres capitales, du moins à partir d'un apographe d'un manuscrit de cette nature, et cette opinion fut reprise par Kvičala<sup>71</sup>. Cette hypothèse s'explique sans doute essentiellement par la division étonnante des mots et

63. G. HERMANN, *Aeschyli tragoediae*, Berlin, 1852, t. II, praef. ad Suppl.

64. W. DINDORF, *Soph. trag.*, 3<sup>e</sup> éd., 1860, t. I, p. III.

65. A. SEYFFERT, *Quaestiones criticae de codicibus Sophoclis recte aestimandis*, Halle, 1864, p. 4.

66. *Op. cit.*, p. 27.

67. *Op. cit.*, p. 114.

68. *Les manuscrits*, Paris, 1949, rééd. 1964, pp. 131-132; voir aussi *Sophocle*, Introduction, p. XXXII : étant donné que Dain suppose que l'exemplaire de L contenait déjà le corps complet des scholies autour du texte, il ne peut remonter au-delà du IV<sup>e</sup> siècle. D'autre part, il considère que ce modèle était également déjà accentué; or, selon W. Schubart (*Einführung in die Papyruskunde*, Berlin, 1918, p. 50), l'accentuation se développe dans les papyrus poétiques à partir du I<sup>er</sup> siècle et cesse au VI<sup>e</sup> siècle, cette dernière date fournissant ainsi l'autre limite dans le temps (voir également la note 3 de Dain, p. XXXII). Pour Dain, l'archétype probable de notre tradition était un exemplaire de bibliothèque, codex de papyrus ou plus probablement de parchemin, avec des scholies ajoutées après coup à l'édition du II<sup>e</sup> siècle.

69. *Op. cit.*, p. 28.

70. J. FRANZ, *Aeschyli Oresteia*, Leipzig, 1846, p. 318.

71. *Zeitschrift für Österreichischen Gymnasien*, t. 17, 1866, p. 25.

l'accentuation relativement déficiente<sup>73</sup>; mais elle s'appuie aussi sur l'analyse de confusions de lettres. Ainsi, Dain explique que le scribe, au vers 86 d'*Antigone*, a lu EAEION au lieu de EXΘION<sup>73</sup>. Pourtant Thompson, qui pensait qu'un manuscrit en onciale du V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle préservé jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle (date de L selon lui) aurait été très rare, analysait la leçon d'*OEdipe roi* 896 comme une interpolation due à la mauvaise lecture d'un texte en minuscule : πονεῖν ἢ τοῖς θεοῖς au lieu de πανηγυρίζειν τοῖς θεοῖς<sup>74</sup>; elle constituait originellement une glose et a été incorporée au texte de Sophocle. Pour lui, le modèle de L n'était pas beaucoup plus vieux que L. Kamerbeek et Dawe pensent également qu'il y a eu des intermédiaires entre le manuscrit translittéré et L<sup>75</sup>; Turyn suppose que le « père » et le « grand-père » de L étaient écrits en minuscule et que le modèle est donc beaucoup plus récent. Mais cela est à nouveau contesté par Auberton<sup>76</sup> qui estime que l'exemplaire de translittération dont dépend L date de la même période que celui-ci, soit la fin du X<sup>e</sup> siècle, ce qui ne laisse donc pas la place pour deux intermédiaires aujourd'hui disparus.

#### *Des frères jumeaux*

Turyn<sup>77</sup> ne connaissait pas les travaux d'Irigoin<sup>78</sup> sur le palimpseste de Leyde BPG 60 A (Λ, ou antérieurement P)<sup>79</sup>. Celui-ci a montré que Λ et L ont été copiés, très probablement dans le même atelier, sur un modèle commun qui pourrait être l'exemplaire translittéré<sup>80</sup>. Les scholies, quasi identiques, sont également écrites en petite onciale, dans le même ordre et, la plupart du temps, selon la même disposition que dans L. La présentation des titres, des arguments et de la liste des personnages est la même,

72. Voir plus loin la description des mains. Les manuscrits en onciale présentent, en effet, un texte continu, où les mots ne sont pas distingués et dont l'accentuation est incomplète, et même absente avant le IX<sup>e</sup> siècle (cf. par exemple R. DEVRESSE, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris, 1954, chap. III, 2).

73. Cf. p. XXVIII. Il s'appuie aussi sur la présentation de certaines variantes *supra lineam* entre deux points, à la façon des papyrus et des très anciens manuscrits (pp. XXVIII-XXIX).

74. Voir sa reconstitution et ses explications p. 8.

75. Voir aussi ALBERTI, in *Prometheus*, t. 2, 1976, pp. 283-287.

76. *Op. cit.*, p. 167.

77. Voir *supra*.

78. *Le palimpseste de Sophocle*, in *Revue des Études grecques*, t. 64, 1951, pp. 443-455.

79. Le texte de Sophocle initialement porté par ce manuscrit a été découvert par J. Vürtheim (*Der Leidener Sophoklespalimpsest zum ersten Male vollständig untersucht*, Leyde, 1926). Mais il le datait du XII<sup>e</sup> siècle. W. Kranz a proposé une date plus exacte : X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle (c. r. de VÜRTHEIM, in *Gnomon*, t. 3, 1927, pp. 424-427).

80. *Op. cit.*, pp. 454-455. Un folio de L (310 mm sur 215), plié en deux, équivaut à un folio de Λ (220 mm sur 160). Irigoin explique cette différence par la destination de chaque manuscrit : exemplaire de bibliothèque ou exemplaire privé.

et comme L, A ne devait contenir ni vie de Sophocle, ni argument d'*Ajax*, leur modèle commun ayant probablement perdu son premier folio<sup>81</sup>. Irigoïn déduit de l'absence quasi totale d'*alpha*, de *delta* ou de *nu* de type oncial, de la présence des scholies en petite onciale autour du texte en minuscule, que A a été écrit dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle; il propose plus précisément la période qui va de 960 à 980 pour L et A<sup>82</sup>. Wilson aurait reconnu dans ces deux manuscrits la même main<sup>83</sup>. Je tire d'un fait souligné dans une autre intention par Dawe (la preuve qu'une contamination horizontale existait entre 800 et 1000<sup>84</sup>) un autre argument en faveur de la très proche parenté de ces deux manuscrits : dans chacun manquent les vers 584-586 d'*Electre*; dans l'un et l'autre ils ont été ajoutés par la main du scribe *post correctionem*. Ils ont donc été tous deux copiés d'après un manuscrit et complétés d'après un autre. Une collation complète et fiable de A doit permettre d'étayer les lectures incertaines de Lac<sup>85</sup> et de mieux comprendre l'histoire de la transmission du texte de Sophocle<sup>86</sup>.

#### *Histoire du manuscrit*

Le *Laurentianus* XXXII 9 se trouvait à Byzance (où il aurait été écrit) lorsque Giovanni Aurispa l'acquît et l'envoya à son ami Niccolò de' Niccoli à Florence, en 1424 semble-t-il<sup>87</sup>. Il passa ensuite, avec les autres manus-

81. *Ibid.*, pp. 452-453. Voir, pp. 451-452, comment Irigoïn reconstitue la composition originelle du palimpseste amputé.

82. *Ibid.*, pp. 448-449.

83. Lors d'une conférence à Paris en novembre 1986. En 1951, Irigoïn jugeait leur écriture comparable, tout en notant quelques différences (*ibid.*, p. 449). A. M. Bandini a rapproché l'écriture de L (celle du texte de Sophocle?) de l'écriture du *Laurentianus* VII 10 (*op. cit.*, p. 134). A. Diller a cru reconnaître la même main dans le texte d'Aristophane que présente le *Ravennas* 429 (= 137 A 4; *op. cit.*, p. 523), mais Wilson estime que ce n'est pas certain. Irigoïn avait déjà signalé que le format du *Ravennas* d'Aristophane (320 mm sur 210) était très proche de celui de L (*op. cit.*, p. 455).

84. *Studies* I, p. 99 ss. Elle était déjà courante au temps des papyrus selon Turner (*Greek papyri*, Oxford, 1968, p. 125).

85. Papathomopoulos (*op. cit.*, pp. 78-79) confirme, après Irigoïn, la ressemblance quasi-parfaite des deux textes. Les cas relevés par H. J. Scheltens où A se détachait de L pour se rapprocher de A, reposaient en fait sur de mauvaises collations de L et A (*De Codice Sophocleo Lugdunensi*, in *Mnemosyne*, 4<sup>e</sup> s., t. 2, 1949, pp. 132-137). Le palimpseste aurait été « nettoyé » en novembre 1990, d'après l'information reçue par Papathomopoulos au Département des Manuscrits de Leyde.

86. L'intérêt que présente le palimpseste n'est pas apparu à Papathomopoulos, selon qui A a été copié sur L (*op. cit.*, pp. 80-81).

87. Voir VOIGT, *Die Wiederbelebung des classischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, t. I, Berlin, 1880, p. 264 sqq.; J. A. SYMONDS, *Renaissance in Italy. The Revival of Learning*, 1882, pp. 178-179 et 267-268; et plus récemment,

crits de Niccoli, à la bibliothèque du couvent de Saint-Marc à Florence. Cette bibliothèque fut achetée en 1508 par Jean de Médicis, le futur pape Léon X; transférée à Rome en 1437, elle ne retourna qu'après la mort de ce dernier à Florence, à la Bibliothèque Laurentienne. Dain explique que ce manuscrit échappa à la curiosité des érudits pendant la majeure partie du XVI<sup>e</sup> siècle parce qu'il resta avec les autres ouvrages dans des caisses jusqu'à l'achèvement et l'ouverture de la bibliothèque au public en 1571<sup>88</sup>.

#### DESCRIPTION DU TEXTE DE L'*OEDIPE ROI* DANS L.<sup>89</sup>

Le texte de l'*Oedipe roi* occupe les folios 33 verso à 49 recto (le folio 33 recto présentant l'argument, et le folio 49 verso, l'oracle et le texte de l'énigme).

Il a été extrêmement corrigé. Le scribe et son réviseur semblent avoir travaillé en étroite collaboration. Ils ont utilisé la même encre marron-rouille qui varie du rouille clair lorsque la plume n'est pas chargée, jusqu'au marron-terre de Sienna. Ces deux mains ont été « formées » à la même école<sup>90</sup>.

#### *La copie du texte effectuée par le scribe*

La plume du scribe est assez épaisse. Son écriture, penchée et élégante,

B. L. ULLMAN et Ph. A. STADTER, *The public Library of Renaissance Florence. Niccolò Niccoli, Cosimo de' Medici and the Library of San Marco*, Padoue, 1972, p. 82, qui renvoient à E. Rostagno (*op. cit.*, p. 6). On tire ces renseignements de la lettre citée *supra* (*Traversarii Epist.*, VIII,8). Cette lettre adressée à Niccolò de' Niccoli en 1424 (cf. H. KEIL, *Aurispae Epistola*, Halle, 1870) décrit notre manuscrit avec précision. Aurispa avait, en 1419-1420, entrepris un voyage en Grèce et à Byzance avec Francesco Filelfo et Guarino da Verona afin d'apprendre le grec et de collecter des manuscrits grecs. Il aurait, en 1423, fait transférer 238 manuscrits en Italie. On ne connaît pas exactement la date de l'arrivée du manuscrit L en Italie : Thompson (p. 4, n. 2) propose comme repère temporel la date, conjecturée par H. Keil, de la fameuse lettre adressée à Niccoli. Meifert (*op. cit.*, note pp. 5-6) signale que l'hypothèse de Dindorf (*Philol.*, t. 18, 1866, p. 55) selon laquelle Joannes Lascaris avait acheté à Byzance et apporté en Italie ce manuscrit sur l'ordre de Laurent de Médicis, est fautive et il renvoie à la lettre d'Aurispa.

88. « Introduction », p. XXVI, n. 2. Pour plus de détails, voir C. WENDEL, *Aus der Vorgeschichte des Laurentianus XXXII-9*, in *Von Büchern und Bibliotheken E. Kuhnert als Abschiedsgabe dargeb.*, Berlin, 1928, pp. 16-22. Pour Rostagno (*op. cit.*, pp. 5 à 9), ce manuscrit est passé de mains en mains avant d'arriver à la Bibliothèque Laurentienne, et c'est peut-être lors de ces voyages que les deux folios préservés dans le troisième cahier d'Eschyle ont été détériorés.

89. Voir aussi, in J. BOLLACK, *op. cit.*, I, « Les mains de L », pp. 70-71, et les notes 2 et 4, p. 70, qui renvoient à cette publication.

90. Voir *infra* la description de ces mains. Cf. déjà Thompson, *op. cit.*, p. 11.

relève d'une forme minuscule assez ancienne qui, née de la cursive, a remplacé l'onciale à partir du IX<sup>e</sup> siècle. Elle suit la ligne rectrice tantôt en étant comme posée sur elle (selon notre habitude actuelle), tantôt sous elle, y étant comme suspendue, tantôt en étant traversée par elle. Contrairement à Dindorf<sup>91</sup>, Thompson le juge excellent copiste et compare son écriture, plus cursive que celle du réviseur, à celles que l'on trouve dans les manuscrits bibliques et liturgiques<sup>92</sup>. Il déduit du style et de la régularité de l'écriture, ainsi que des quelques contractions<sup>93</sup> (probablement dues à l'inadvertance) qui sont presque toutes en usage dans les manuscrits bibliques et liturgiques, que ce scribe était un professionnel. Sa façon de séparer ou de lier les lettres sans autre raison, apparemment, que celle du « trait de plume » qui peut, ou non, relier graphiquement certaines lettres grecques, comme l'a fait remarquer Thompson<sup>94</sup>, pouvait faire naître quelque doute sur sa connaissance de la langue grecque, ou supposer qu'il recopiait trop scrupuleusement un modèle où l'accentuation et la *distinctio* étaient souvent déficientes. Cela, s'ajoutant aux erreurs de translittération transmises, a pu faire croire que le modèle était en onciale<sup>95</sup>. On trouve quelques marques de scansion (un trait horizontal, presque toujours au-dessus de la lettre α), concernant essentiellement des dorismes, dans les chants du Chœur. Le *iota* adscrit et non souscrit est l'indice d'une grande ancienneté, comme le rappelle Meifert<sup>96</sup>, puisque son usage est hérité de l'onciale. Le scribe s'est lui-même corrigé à de multiples reprises, restituant le texte omis ou corrigeant des fautes de copie<sup>97</sup>. Il a ménagé pour son

91. Dindorf (*Soph. trag.*, 3<sup>e</sup> éd., 1860, p. III) a jugé sévèrement le scribe et son réviseur qu'il qualifie d'inexpérimentés à cause des erreurs de copie commises (confusions de lettres et de mots semblables par la forme ou la prononciation, transpositions ou omissions, mauvaises lectures là où l'exemplaire était trop pâle).

92. *Op. cit.*, p. 7.

93. La syllabe finale des mots est rarement abrégée. On trouve surtout abrégé le mot *πατήρ*, mais aussi *καί*, *μήτηρ*, *θεός*, *ἄνθρωπος*, *πνεῦμα*, *υἱός* et *οὐρανός*. Thompson signale que l'abréviation de *παρθένος* trouvée en *Trachiniennes* 148 et 1219 ne relève pas des contractions liturgiques habituelles (p. 9).

94. *Ibid.*, p. 8.

95. Cf. notamment, pour le XX<sup>e</sup> siècle, DAIN, « Introduction », p. XXVII; puis COLONNA, *Praefatio*, p. X. Voir aussi *supra*, dans la « Présentation du manuscrit L », *Antécédents du manuscrit*.

96. *Op. cit.*, p. 13.

97. Selon Dindorf, il lui arrive (rarement) d'ajouter ses propres conjectures (*Soph. trag.*, 3<sup>e</sup> éd., 1860, pp. IV-V). Il cite des exemples tirés de *O. C.*, *Ant.*, *El.*, *Trach.*, *Phil.*, dans lesquels une ou deux lettres sont inscrites *supra lineam*. Mais rien ne prouve que ces leçons divergentes viennent de lui; ainsi, en *O. C.* 701, la variante proposée *supra lineam* est entre deux points, ce qui correspond à la présentation d'une variante ou d'une correction dans les papyrus (DAIN, pp. XXVIII-XXIX et n. 1). Voir aussi Seyffert, pour qui ce copiste s'efforce de restituer les mots ou les lettres devenus illisibles dans son modèle (*op. cit.*, p. 4 s.).

collaborateur l'espace nécessaire au report des riches scholies, dans les marges latérale extérieure, supérieure et inférieure.

*La relecture du texte et la copie des scholies effectuées par le réviseur*

Le réviseur a utilisé une plume légèrement plus fine. Son rôle a été double : il a copié toutes les scholies anciennes, et relu le texte copié par le scribe; Dindorf l'a appelé pour cette raison *diorthotès*<sup>98</sup>. Son écriture dans les scholies est une petite onciale penchée très régulière, mais lorsqu'il intervient dans le texte recopié par le scribe pour le corriger ou le compléter, il adopte une écriture plus proche de celle du copiste par souci d'uniformité<sup>99</sup>, ce qui rend souvent difficile l'identification de la main correctrice<sup>100</sup>. La similitude est telle que Wolff n'a pas distingué les deux mains<sup>101</sup>; Meifert affirme avec force qu'il s'agit d'une seule et même main<sup>102</sup>.

Ces scholies sont généralement écrites, autant que le permet la configuration de la page, en regard du texte à commenter, dans la marge extérieure essentiellement. Elles sont souvent pourvues de lemmes.

Le réviseur a également ajouté quelques gloses et variantes dans les

98. Cf. *Soph. trag.*, 3<sup>e</sup> éd., 1860, p. v. Il reproche à Elmsley de ne pas avoir distingué la main du réviseur parmi celles des différents correcteurs qui sont intervenus dans L (pp. III-IV).

99. En effet, c'est par la différence d'écriture (minuscule/petite onciale) ou d'encre (noire et rouge) que l'on distinguait le texte des scholies. Cf. MEIFERT, *op. cit.*, p. 15. Et plus récemment IRIGOIN, *Livre et texte dans les manuscrits byzantins de poètes. Continuité et innovations*, in *Il libro e il testo*, Actes du Congrès international, 20-23 septembre 1982, Urbino, 1984, pp. 85-102; p. 101.

100. Pour Campbell (*Sophocles. The plays and Fragments*, vol. 1, Oxford, 1871, p. v), la main qui a copié les scholies et celle qui a corrigé le texte ne sont pas les mêmes. Mais face au rejet unanime de son jugement, il change d'avis dans l'édition du volume II en 1881, p. XI. Sur l'unicité de cette main, voir encore Thompson (p. 10) qui s'appuie sur les caractéristiques des lettres descendant sous la ligne d'écriture comme  $\mu$ ,  $\rho$ ,  $\varphi$ , et qui propose comme points de comparaison convaincants les variantes ajoutées en semi-uncia en *Ph.* 954 et *O. r.* 134. Voir encore MEIFERT, p. 18, pour le désaccord des savants sur l'identité de la main qui a restitué les vers 62, 141, 579, 641, 1104 dans *O. r.* Pour Dindorf (*Soph. trag.*, 3<sup>e</sup> éd., 1860, p. iv, n. b), les quatre premiers ont été écrits par le scribe, le dernier par le diorthotès, et le v. 800 n'est pas de Sophocle mais d'un interpolateur (plutôt qu'au diorthotès, j'attribue également l'ajout du vers 1104 au scribe).

101. *Rheinisches Museum*, n. s., t. 9, 1854, p. 119 : « una (manus) antiqua est saeculi decimi, quae poetae verba scripsit et scholiorum partem multo maiorem. »

102. *Op. cit.*, p. 14 sq. Ayant examiné le tracé des minuscules que l'on trouve dans les scholies ou les vers restitués, et l'écriture du texte de Sophocle, je ne suis pas parvenue à cette conclusion, notamment à cause du  $\zeta$ , du  $\mu$ , et du  $\rho$  (voir aussi le  $\alpha$ , mais pour la ligature  $\alpha\chi$  dans le texte, par exemple, le tracé de la voyelle est proche de celui que l'on trouve dans les scholies).

marges et interlignes. Ses corrections portent systématiquement sur l'accentuation et la ponctuation, mais aussi sur l'orthographe et sur des erreurs mécaniques propres à l'acte de copie. Dindorf le juge beaucoup plus attentif et expérimenté que le premier scribe<sup>103</sup>. Il a également restitué le texte parfois omis. Ses corrections sont introduites dans le texte soit par grattage, soit *supra lineam*, soit dans la marge, parfois précédées des lettres γρ. qui signalent une variante<sup>104</sup>.

#### *Les sources du travail effectué par le réviseur*

Est-ce que le réviseur a trouvé ces variantes déjà inscrites dans le modèle de L ou a-t-il eu accès à d'autres manuscrits ? Est-ce qu'elles sont dues ou non à des conjectures ? D'autre part, le modèle de L contenait-il déjà des scholies autour du texte de Sophocle ou faisaient-elles l'objet d'un manuscrit indépendant ? Autant de questions sur lesquelles se sont partagés les savants. Tout semble dépendre du jugement que l'on porte sur le travail effectué par le copiste : si l'on analyse ses fautes corrigées par le réviseur comme dues à de la négligence (il ne prend pas toujours la peine de comparer sa copie à son modèle, selon Meifert), alors rien ne s'oppose à ce que le réviseur ait trouvé dans ce modèle toutes les sources de ses rectifications ; au contraire, si l'on estime que le scribe a effectué sa tâche consciencieusement, on est obligé de supposer d'autres sources aux corrections du réviseur. Pour Dindorf, suivi par Meifert, le réviseur a comparé la copie de son collaborateur avec le modèle, mais beaucoup de ses corrections proviennent, selon lui, de conjectures dont il est difficile de dire s'il en est lui-même l'auteur ou si elles ont été produites par d'autres grammairiens<sup>105</sup>. Pour Meifert, les variantes précédées de γρ. se trouvaient déjà dans le modèle de L, ce qui explique pourquoi le scribe en a recopié lui-même<sup>106</sup>. Son argument suivant est plus convaincant : certaines scholies commentent à la fois le texte et sa « variante »<sup>107</sup> ; un dernier argument,

103. *Soph. trag.*, 3<sup>e</sup> éd., 1860, p. v. Voir aussi SEYFFERT, p. 6.

104. Selon Meifert (*op. cit.*, p. 21 sq.), ces leçons proviennent ou d'acteurs aux temps très anciens, ou de grammairiens des siècles suivants qui ont glosé les mots rares ou anciens par des mots plus connus, ou de copistes. Elles ont fini par être transcrites avec le sigle γρ. en étant prises pour des variantes, ou même par être introduites dans le texte. Voir déjà Dindorf (*Soph. trag.*, 1860, 3<sup>e</sup> éd., p. vi) sur l'autorité très inégale de ces variantes.

105. Dindorf juge ces conjectures de niveau très inégal (ce qui plaiderait en faveur d'origines diverses). Mais il estime que les conjectures inutiles sont rares dans l'*OEdipe roi* (*Soph. trag.*, 3<sup>e</sup> éd., 1860, p. v). Sur le travail des grammairiens à cette époque, il renvoie à Elmsley, *O. C.* 7.

106. Signalons toutefois que le raisonnement de Meifert n'est pas dépourvu d'ambiguïtés, sachant que pour lui le scribe et le réviseur sont un seul et même homme.

107. *Op. cit.*, p. 23 ; il cite en note le texte d'*O. r.*, v. 194.

enfin, est que l'on trouve parfois dans L un texte issu de la réunion de deux leçons<sup>108</sup>. Nauck pensait au contraire que le réviseur avait trouvé les vers omis par le scribe dans un autre manuscrit que le modèle de L. D'autre part, la grande diversité et l'autorité inégale des conjectures ajoutées par le réviseur le conduisaient à supposer que celles-ci provenaient également d'une autre source<sup>109</sup>.

Sur la question de l'usage éventuel d'un autre manuscrit que le modèle par le réviseur, la confrontation de L avec son jumeau A fournit une preuve décisive : dans chacun d'eux manquent les vers 584-586 d'*Électre*, ajoutés par le scribe après la copie du texte<sup>110</sup>. Cette double lacune initiale exclut toute hypothèse de « chute » due à ce scribe; elle montre que l'omission se trouvait dans le modèle et que l'erreur a été réparée grâce au témoignage d'un autre manuscrit qu'ont pu consulter le scribe et son réviseur.

Quant aux scholies, Dindorf pense que le texte de L a été copié d'après un manuscrit qui en était dépourvu<sup>111</sup>, et que celles-ci ont été ajoutées par le réviseur à partir d'un autre manuscrit dans lequel elles étaient peut-être éditées séparément<sup>112</sup>. Pour Thompson, au contraire, le modèle de L contenait déjà ces scholies<sup>113</sup>. L'espace correctement apprécié et ménagé par le copiste pour le report des scholies est un indice en faveur de cette hypothèse. Pour Dain, les scholies ont été ajoutées après coup à l'édition du II<sup>e</sup> siècle, archétype de notre tradition<sup>114</sup>.

Les mains du copiste et du réviseur ne sont pas les seules que l'on distingue dans le manuscrit laurentien : à date plus récente, d'autres mains sont intervenues dans le texte de Sophocle<sup>115</sup>, à tel point que l'on a pu dire

108. *Op. cit.*, p. 27.

109. *Annal. Phil.*, t. 85, 1862, p. 170 sq. Il fut suivi par Seyffert et Schneider. Frappé par la similitude qui existe entre le texte de A et de nombreuses corrections apportées dans L par le réviseur, Seyffert émet l'hypothèse que celui-ci s'est servi d'un manuscrit dont provient A (*op. cit.*, p. 10), ce que conteste Meifert.

110. Voir DAWE, *Studies* I, p. 99 ss.

111. A côté des manuscrits dépourvus de scholies, il faut distinguer ceux qui contiennent uniquement des scholies, et ceux qui présentent un texte accompagné de scholies. Voir J. IRIGOIN, *Livre et texte dans les manuscrits byzantins de poètes. Continuité et innovations*, p. 95 ss.

112. *Op. cit.*, p. XIV.

113. Il est suivi par Meifert qui renvoie à Lipsius, *De Sophoclis emendandi praesidiis*, Progr. Scholae Reg. Afranae, Misena, 1860, p. 13.

114. *Op. cit.*, p. XXIV. L et les quelques deux cents autres manuscrits conservés de Sophocle proviendraient d'une même tradition : celle du choix des sept tragédies qui s'est fait probablement à l'époque des Antonins, peut-être sous Hadrien, et l'archétype de cette tradition était probablement un exemplaire de bibliothèque, un codex de papyrus ou de parchemin. Sur l'origine présumée de ce choix, voir J. BOLLACK, *op. cit.*, vol. I, p. 135 sqq. : 8. « Éléments d'une histoire du texte jusqu'aux recensions byzantines ».

115. Dindorf en dénombre trois, qu'il n'estime pas nécessaire de distinguer car elles



que L porte presque toute la tradition connue<sup>116</sup>. Là est l'origine du point de vue tenace au XIX<sup>e</sup> siècle qui a fait de L la source de toute la tradition manuscrite de Sophocle<sup>117</sup>. Nous reviendrons sur ce point après la description du manuscrit A, dont la main a été reconnue dans un grand nombre de corrections récentes présentées par le *Laurentianus*.

#### PRÉSENTATION DU MANUSCRIT A<sup>118</sup>

##### *Sigle*

Le *Parisinus gr.* 2712 est désigné par la lettre A depuis Brunck, mais on le trouve encore après lui identifié sous la lettre p<sup>119</sup>. Avant d'être conservé à Paris et de se voir attribuer son identité actuelle, il était le *Memmianus* 515, car en possession de la famille de Mesmes qui compta aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles plusieurs parlementaires humanistes<sup>120</sup>. Il arriva à la Bibliothèque royale le 16 février 1731, ainsi que l'indiquent les feuillets de garde du manuscrit<sup>121</sup>. Jusque là, son histoire est pratiquement inconnue. Mais Turyn a montré qu'il se trouvait à Venise en 1506<sup>122</sup>.

ne rapportent selon lui que des conjectures. Campbell a distingué six mains à côté des deux premières, les deux plus récentes appartenant au XV<sup>e</sup> siècle; il avance même l'hypothèse que l'une d'elles pourrait être celle de Niccolò de' Niccoli (*op. cit.*, vol. II, p. XI et n. 1). C'est peut-être à cette main qu'il pensait lorsqu'il a daté l'ajout du vers 800 dans l'*OEdipe roi* du XV<sup>e</sup> siècle (*op. cit.*, I, p. XXVI, dans l'édition de 1879).

116. Cf. DAIN, *Introd.*, p. XXXV.

117. Cf. C. G. COBET (*op. cit.*, p. 103), et avant lui déjà, à propos d'Eschyle, G. BURGESS, *Aeschylus quae supersunt Supplices*, Londres, 1822, p. 41. R. Schneider (*op. cit.*, p. 441) a affiné ce jugement en précisant que l'opinion selon laquelle tous les manuscrits que nous avons conservés proviennent de L peut signifier deux choses : ou l'on entend par L l'ensemble des informations que présente ce manuscrit, y compris celles introduites à époque plus récente (ainsi Cobet), ou l'on distingue l'état premier de L en écartant tout le reste, considéré comme le produit de conjectures par Dindorf (*Sophoclis tragoediae*, vol. VIII, p. V); dans les deux cas, les autres manuscrits comptent pour rien. Voir aussi, dans ma présentation du manuscrit A, la partie intitulée « La suprématie historique de A (et Y) sur L ».

118. Voir aussi J. BOLLACK, *L'OEdipe roi de Sophocle*, I, pp. 81-84.

119. Voir, par ex., R. SCHNEIDER, *op. cit.*

120. Des lettres de N. Heinsius (BURMANN, *Sulloges epistolarum*, III, p. 161) et I. Vossius (*ibid.*, p. 563), en 1645, montrent néanmoins que Henri de Mesmes, jaloux de ses manuscrits, n'en autorisait pas aisément la consultation.

121. Il prit alors la cote de *Mesmes-Regius* 2793,2.

122. Cf. *Studies in the manuscript tradition*, p. 190, à propos du manuscrit de Munich, *Bayerische Staatsbibliothek, graec.* 546 : écrit par Paolo de Canale dont la souscription donne une date correspondant au 28 janvier 1506, ce manuscrit présente en effet un texte transcrit directement de A (argument et *Philoctète* 1-36).

*Description du livre*

Ce manuscrit, que Tuilier décrit comme un livre de luxe et un exemplaire de philologue<sup>123</sup>, est recouvert d'un cuir marron clair gaufré dont les motifs ont été dorés, sur les plats<sup>124</sup> ainsi que sur le dos. Il est composé de quaternions et comporte en son état actuel 320 pages (soit 160 folios)<sup>125</sup>. Il n'a pas traversé les siècles sans dommage : les feuillets correspondant aux pages 3 (pour le recto)-4 (pour le verso), 5-6, 7-8, 9-10 et 11-12 ont dû être restaurés<sup>126</sup>, ainsi que les derniers feuillets, à partir de la page 291. La détérioration des bords intérieur et supérieur de neuf feuillets appartenant aux deux derniers cahiers, à côté de celle des bords extérieur et supérieur des quatre feuillets centraux de l'avant-dernier quaternion, montre que la composition de l'ouvrage était différente, lorsque celui-ci a été endommagé<sup>127</sup>. Le premier folio du manuscrit est d'une main plus ancienne. La signature des cahiers prouve qu'il ne faisait pas partie du premier quaternion, qui commence avec la page 3<sup>128</sup>.

On trouve encore la signature originelle des cahiers (à l'exception du premier), au centre de la marge inférieure, au recto du premier folio et au verso du dernier folio; elle a été écrite dans la même encre que le texte, semble-t-il, et utilise les chiffres de la numérotation grecque. On observe un saut du cahier 14 (Ιδ<sup>ον</sup>) au cahier 16 (Ις<sup>ον</sup>)<sup>129</sup>, qui n'affecte pourtant pas la pagination, probablement récente. Celle-ci est inscrite en chiffres arabes dans le coin externe supérieur des feuillets.

123. A. TUILIER, *Recherches critiques sur la tradition du texte d'Euripide*, Paris, 1968, p. 157.

124. Les ais sont galbés. Toutefois, la reliure n'est pas d'origine.

125. 324 pages, si l'on compte les pages de garde. Elles ont été très rognées quand la reliure a été refaite, et le manuscrit mesure aujourd'hui 30,5 cm sur 23.

126. Le premier feuillet (pp. 3-4), pour les bords supérieur, extérieur et inférieur; le texte d'Euripide y est amputé. Le second (pp. 5-6), pour le bord extérieur; les trois autres (pp. 7 à 12), pour le coin supérieur externe, mais le texte est à peu près sauvé pour les pages 9-10, et indemne pour les pages 11-12.

127. Il s'agit respectivement des pages 291-292, 293-294, 303-304, 305-306, 307-308, 311-312, 313-314, 315-316 et 317-318 (restauration des bords supérieur et inférieur), et des pages 295-296, 297-298, 299-300 et 301-302 (pour les bords supérieur et extérieur). Le bifolio portant les numéros de page 309-310 et 319-320 a été amputé de ses quatre marges; pour le premier folio, le texte est sauvé, mais une partie centrale du folio 319-320 a également été amputée.

128. Il s'agirait, selon H. Omont, d'un fragment d'une vie de S. Saba (*Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1888, p. 29). Le texte est écrit sur deux colonnes. Ce folio réemployé comme garde a été amputé : les marges supérieure et externe ont disparu; on observe 39 lignes rectrices tracées à la pointe sèche sur la partie conservée.

129. On passe de Sophocle, dont le texte se termine avec le cahier 14, à Aristophane, à partir du cahier 16.

141a

<p> <sup>α</sup>λεξιμαχία  <sup>β</sup>κεδαιμονία  <sup>γ</sup>δαιμόνων  <sup>δ</sup>ταύροι  <sup>ε</sup>περί  <sup>ς</sup>τοῦ  <sup>α</sup>ποφθίσαι  <sup>β</sup>δαιμόνων  <sup>γ</sup>αἰσῶν  <sup>δ</sup>καὶ  <sup>ε</sup>ἀνθρώπων  <sup>ς</sup>καὶ  <sup>α</sup>ποφθίσαι  <sup>β</sup>δαιμόνων  <sup>γ</sup>αἰσῶν  <sup>δ</sup>καὶ  <sup>ε</sup>ἀνθρώπων </p>	<p> <sup>α</sup>λεξιμαχία  <sup>β</sup>κεδαιμονία  <sup>γ</sup>δαιμόνων  <sup>δ</sup>ταύροι  <sup>ε</sup>περί  <sup>ς</sup>τοῦ  <sup>α</sup>ποφθίσαι  <sup>β</sup>δαιμόνων  <sup>γ</sup>αἰσῶν  <sup>δ</sup>καὶ  <sup>ε</sup>ἀνθρώπων  <sup>ς</sup>καὶ  <sup>α</sup>ποφθίσαι  <sup>β</sup>δαιμόνων  <sup>γ</sup>αἰσῶν  <sup>δ</sup>καὶ  <sup>ε</sup>ἀνθρώπων </p>
--	--

Page 141, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> colonnes, vers 198-199, 201-202, 204-205, 206 à 208, 209 à 211, 213 à 215.

<p> <sup>α</sup>πρὸς  <sup>β</sup>τὸν  <sup>γ</sup>καὶ  <sup>δ</sup>τὸν  <sup>ε</sup>καὶ  <sup>ς</sup>τὸν  <sup>α</sup>καὶ  <sup>β</sup>τὸν  <sup>γ</sup>καὶ  <sup>δ</sup>τὸν  <sup>ε</sup>καὶ  <sup>ς</sup>τὸν </p>	<p> <sup>α</sup>καὶ  <sup>β</sup>τὸν  <sup>γ</sup>καὶ  <sup>δ</sup>τὸν  <sup>ε</sup>καὶ  <sup>ς</sup>τὸν  <sup>α</sup>καὶ  <sup>β</sup>τὸν  <sup>γ</sup>καὶ  <sup>δ</sup>τὸν  <sup>ε</sup>καὶ  <sup>ς</sup>τὸν </p>
--	---

Page 144, 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> colonnes, vers 599-600, 602-603, 605-606, 608-609, 611-612, 614-615, 617-618.

PARISINUS GR. 2712.



Le manuscrit réunit six tragédies d'Euripide (*Hécube, Oreste, Les Phéniciennes, Andromaque, Médée et Hippolyte*), les sept tragédies de Sophocle (soit la triade *Ajax, Électre et OEdipe roi* suivie d'*Antigone, d'OEdipe à Colone, des Trachiniennes* et de *Philoctète*) et sept comédies d'Aristophane (*Ploutos, Les Nuées, Les Grenouilles, Les Cavaliers, Les Oiseaux, Les Acharniens* et *L'Assemblée des Femmes*, dont la fin est mutilée)<sup>130</sup>.

Chaque auteur commence avec un nouveau cahier<sup>131</sup> : Euripide occupe les sept premiers quaternions, Sophocle les sept suivants, soit les folios portant les numéros de page 115-116 à 225-226<sup>132</sup>, et Aristophane les six derniers quaternions conservés, dont l'ultime est amputé de son huitième folio.

La réglure a été marquée à la pointe sèche sur les feuillets, généralement du côté poils, mais pas toujours<sup>133</sup>. Elle est partiellement différente pour chaque auteur : pour Euripide et Sophocle, le texte est disposé sur trois colonnes<sup>134</sup>, mais sur deux seulement pour Aristo-

130. On trouve également en tête du manuscrit une vie d'Euripide, et avant l'*Ajax*, une vie de Sophocle.

131. Chaque cahier commence avec la plus belle face du folio : le côté chair ; la règle de Grégory a généralement été respectée. Pour les écarts, voir *infra*, la note 133.

132. Avec une « vie », page 115, et les arguments précédant chaque pièce. Le texte de Sophocle se termine p. 225. Voir pour le détail A. TURYN, *The Sophocles Recension of Manuel Moschopoulos*, in *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, t. 80, 1949, pp. 94-173 ; p. 141.

133. Ainsi, dans le huitième cahier (p. 115 à 130), la réglure du dernier folio (= pp. 129-130) a été tracée côté chair, entraînant une dissymétrie entre les pages 128 (en creux) et 129 (en relief) d'une part, 130 (en creux) et 131 (en relief) d'autre part : l'uniformité habituellement recherchée entre les deux pages se faisant face n'est pas respectée. Le même cahier (mais il n'est pas le seul dans ce cas) comporte une autre irrégularité : les deuxième et septième feuillets, au lieu de former un bifolio, sont indépendants ; il ne subsiste de la partie manquante de chacun que ce qui était nécessaire pour assembler et coudre le cahier (voir encore le huitième cahier, où les feuillets numérotés 117-118 et 127-128 sont indépendants l'un de l'autre, ou le dixième cahier, pp. 149-150 et 159-160). Des traces d'écriture sur certaines tranches permettent de supposer que la copie du feuillet manquant, jugée insatisfaisante, a dû être refaite. Voir *infra* ma description du travail paléographique et philologique exercé par le scribe ; il pourrait expliquer ces reprises.

134. C'est par souci d'économie, selon Dain (*Les manuscrits*, p. 149 sq.), que lorsqu'un manuscrit est de grand format et le texte de linéation courte (ce qui est le cas des vers, et tout particulièrement des vers iambiques), on le copie sur deux et même trois colonnes. Cependant, Irigoien propose une autre explication dans son étude sur les manuscrits byzantins (*Livre et texte dans les manuscrits byzantins de poètes. Continuité et innovations*, pp. 90-92 : I. 2 Mise en pages, et p. 95 sqq. : II. Présentation du commentaire) : la disposition en colonne, héritée des rouleaux de papyrus, convenait parfaitement au codex de papyrus de largeur restreinte ; avec le codex de parchemin, plus carré, on a pu ajouter le commentaire « en couronne » autour de la colonne, comme on le trouve dans le *Laurentianus*, ou adopter une présentation de deux ou trois colonnes sur une même page. La succession « verticale » des vers, faisant lire une colonne entièrement puis la suivante, serait ainsi l'héritage direct du papyrus ancestral, tandis que la succession « horizontale » des vers, telle que

phane<sup>135</sup>. Pour Euripide, une ligne rectrice sur deux est tracée<sup>136</sup>, tandis que pour Sophocle et Aristophane, les rectrices sont plus serrées<sup>137</sup>. Pour Sophocle, le nombre de lignes d'écriture est beaucoup plus important que le nombre de rectrices<sup>138</sup>. Les trois colonnes des tragiques sont séparées et isolées des marges intérieure et extérieure par des lignes de justification verticales doubles<sup>139</sup>; c'est dans cet intervalle que sont inscrites en rouge les initiales du personnage à qui est attribuée la réplique. S'il a existé un cadre, il a disparu sous le couteau des relieurs. Signalons enfin que les feuillets n'ont pas tous été préparés en vue de la copie de façon aussi élaborée<sup>140</sup>. La réglure n'a été tracée que sur les premier, deuxième, cinquième et sixième feuillets de chaque quaternions<sup>141</sup>. Même pour ceux-ci, elle peut être sommaire<sup>142</sup>.

nous la trouvons dans le *Parisinus gr.* 2712, serait liée au problème de la correspondance devant être maintenue entre le texte et son commentaire marginal, ce qui n'est pourtant pas le cas pour notre manuscrit. Alors comment expliquer sa présentation : calquée sur un modèle dont il n'a pour ainsi dire pas conservé le commentaire, souci d'économie, ou peut-être les deux, la seconde raison ayant entraîné la première ?

135. La réglure, pour le texte d'Aristophane, peut être décrite comme suit : comme pour le reste de l'ouvrage, on n'observe pas de cadre. Une seule ligne verticale sépare la marge intérieure du texte, et la marge extérieure de l'espace réservé aux scholies (plus importantes que pour le texte de Sophocle); une double ligne (espacée d'1 cm) sépare les deux colonnes, et la colonne extérieure d'un espace destiné aux scholies large de 3 cm. La largeur de chaque colonne est d'environ 6,5 cm. Il y a une quarantaine de lignes rectrices, espacées de 0,6 cm, qui semblent n'avoir été tracées qu'à l'intérieur de chaque colonne. Pour la codification de ce type de réglure selon le système de J. Leroy, voir *infra* la note 139.

136. Tous les 1,6 cm pour le premier cahier, 1,35 cm pour le deuxième cahier, et sur certains folios seulement (voir *infra* la note 142). Dans le premier cahier, on compte, pp. 5-6, 15 lignes rectrices et 29 lignes écrites, la première et la dernière rectrices guidant la première et la dernière lignes d'écriture. Dans le deuxième cahier, on compte, pp. 19-20, 17 rectrices.

137. Elles sont espacées de 0,6 cm seulement.

138. Le nombre des rectrices varie de 37 à 39. Le folio 117, par exemple (début de l'*Ajax*; 2<sup>e</sup> folio du cahier), présente 49 lignes d'écriture, mais seulement 37 rectrices. Le scribe a écrit tantôt juste au-dessus d'une rectrice, tantôt entre deux lignes, tantôt juste au-dessous de la rectrice, tantôt comme à travers elle (dans le premier cahier d'Euripide, où le texte est moins dense, l'écriture est comme suspendue à la rectrice).

139. Leur espacement est généralement de 0,55/0,6 cm. La largeur de chaque colonne varie entre 5,3 et 7,2 cm, la colonne centrale étant souvent légèrement plus large que chacune des deux autres. Compte tenu de l'absence de cadre, du moins en l'état actuel du manuscrit, la réglure correspond, selon la codification de J. Leroy (*op. cit.*), à un type 20 D 3 pour les textes de Sophocle et d'Euripide, 20 E 2 s pour le texte d'Aristophane. Ces types (et les variantes dont il est question dans la note 139) n'ont été répertoriés ni par K. et S. Lake (*op. cit.*), ni par Leroy.

140. Le premier cahier de Sophocle, pp. 115-130, fait exception.

141. Voir déjà les premier et deuxième cahiers d'Euripide (pp. 3 à 18, et 19 à 34).

142. Voir, par exemple, le sixième feuillet du neuvième cahier, p. 141, où une seule

Pour A. Tuilier, les textes respectifs des trois auteurs dramatiques sont indépendants les uns des autres à l'origine. Cela lui semble particulièrement évident pour les pièces d'Aristophane dont il juge l'écriture un peu différente des précédentes, et dont le texte est présenté sur deux colonnes au lieu de trois. Koster et Ussher ne reconnaissent pas non plus dans le texte d'Aristophane la même main que pour Euripide et Sophocle<sup>143</sup>, contrairement à Dain<sup>144</sup>. Mais dans le colophon qui suit le texte de Sophocle, le scribe se présente comme le copiste des trois textes, ceux-ci étant par conséquent destinés à être unis sous une même reliure dès la confection du manuscrit<sup>145</sup>. L'examen de la réglure, d'autre part, offre une preuve convaincante du caractère unitaire de ce manuscrit<sup>146</sup>. L'observation de l'écriture, enfin, montre qu'il s'agit bien de la même main; les terminaisons de mots inscrites dans une boucle, fréquentes dans le texte d'Aristophane, existent déjà, plus rares, dans les textes précédents. On constate une évolution comparable pour la graphie des lettres *bêta* et *xi*, par exemple<sup>147</sup>.

#### Age du manuscrit

Le manuscrit a généralement été daté du XIII<sup>e</sup> siècle. Masqueray le déduisait des formes boursoufflées des lettres qui commencent à poindre,

ligne horizontale a été tracée dans la partie supérieure, en plus des lignes de justification verticales. Pour les troisième, quatrième, septième et huitième feuillets, seules les doubles lignes verticales semblent avoir été parfois tracées. Si les rectrices ont été marquées par « superposition » des premiers feuillets sur ceux-ci, elles n'apparaissent plus. Le fait que le scribe ne suit pas celles qui ont été tracées pourrait expliquer la simplification de la préparation des folios.

143. W. J. W. KOSTER, *Autour d'un manuscrit d'Aristophane écrit par Démétrius Triclinius*, Groningen, 1957, p. 161, n.1; R. G. USSHER, *Aristophanes Ecclesiazusae*, Oxford, 1973, p. xl.

144. *Op. cit.*, p. XLIII.

145. Ce colophon est cité également par Tuilier, dont l'argumentation est contradictoire (*op. cit.*, p. 158, n. 5). On le trouve en haut de la page 226 du manuscrit :

ἡ βίβλος αὕτη τεχνικωτάτη πέλει·  
ἔστι γὰρ αὕτη πόνημα ἀνδρὸς λογίου  
ἀσφαλτός ἐστι μηδ' ὄλωσ' ἐσφαλμένη·  
ὅς δ' ἂν μετέλθῃ τεχνικῶς τὴν παροῦσαν  
τριβίβλον οὔσαν καὶ καλῶς γεγραμμένην,  
ρήτωρ ὑπάρξει μὴ εἰδὼς Δημοσθένην.

146. Voir *supra*.

147. Il s'agit du *bêta* oncial en forme de cœur penché à droite, et du *xi* en forme de poing serré. Lors de la copie d'un aussi gros livre, l'écriture peut « évoluer ». Le scribe a sans doute de son ouvrage une conception comparable à celle d'un artiste : il recherche une harmonie dans les déliés, les boucles, les liaisons de lettres; il tente parfois de nouvelles figures, qu'il a remarquées dans l'un de ses modèles; prudemment d'abord, et si le résultat lui plaît, de plus en plus fréquemment. L'écriture s'affranchit imperceptiblement de page en page, tout en respectant pour l'essentiel l'usage inculqué. Voir dans le colophon cité *supra* l'évocation satisfaite de ce livre « bien écrit ».

surtout en vedette, du *tau* qui ressemble au chiffre 7, et surtout de l'emploi déjà régulier du *iota* souscrit<sup>148</sup>. Aubreton accuse Turyn d'avoir été obligé de le rajeunir au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>149</sup> pour soutenir l'origine moschopouléenne de ses leçons, s'opposant en cela à Brunck qui aurait surestimé A. Cette date tardive avait déjà été proposée par Thompson dans la préface du fac-similé de L pour la main qui a ajouté le vers 800 d'*OEdipe roi*<sup>150</sup>, à savoir la main de A ainsi que le montra Turyn; elle avait également été proposée par Koster<sup>151</sup>, et reprise par Ussher.

Thompson constate néanmoins que ce style d'écriture apparaît dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et se poursuit pendant environ cinquante ans avec peu de variations<sup>152</sup>. En 1962, J. Irigoin écrivait : « la période la moins bien connue de l'histoire de la minuscule reste celle qui s'étend sur les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles<sup>153</sup> ». Douze ans après, lors d'un colloque, il répétait le même constat pour la période qui nous intéresse plus particulièrement (« cette forêt encore vierge des manuscrits de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et de tout le XIV<sup>e</sup> »), rendant hommage à la tentative de N. G. Wilson pour y tracer quelques grandes voies<sup>154</sup>. Je présente

148. *Sophocle*, t. I, *Ajax. Antigone. OEdipe-Roi*, Paris, 1922, p. 16. Pour D. J. Mastro-narde et J. M. Bremer, au contraire, on ne peut tirer aucun renseignement de cette écriture : « indications afforded by the style of the script are inconsistent » (*The Textual Tradition of Euripides' Phoinissai*, Berkeley, Los Angeles, London, 1982, p. 4). Ils estiment que A a été écrit vers 1300, mais ne justifient pas cette date.

149. A. TURYN, *The Sophocles Recension of Manuel Moschopulus*, p. 141 : le XIV<sup>e</sup> siècle. Voir aussi *On the sophoclean Scholia in the Manuscript Paris 2712*, in *Harvard Studies in Classical Philology*, t. 63, 1958, pp. 161-170. Et en effet, Turyn avait initialement rejoint l'avis le plus partagé datant le manuscrit du XIII<sup>e</sup>, dans *The Manuscripts of Sophocles (Traditio)*, t. 2, 1944, pp. 1-41, p. 29. Voir également A. PERTUSI, *Besprechung von A. Turyn, The Byzantine Manuscript Tradition of Euripides und W. J. W. Koster, Autour d'un manuscrit d'Aristophane écrit par Démétrius Triclinius (Dioniso)*, t. 20, 1957, pp. 106-119; repris in *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, D. Harlfinger, Darmstadt, 1980, pp. 425-446) : « Der Grund für diese Kontroverse ist die Tatsache, dass die paläographischen Charakteristika des Manuskripts auf die 2. Hälfte des 13. Jh. hindeuten, während die Rezension des Textes eigenartige übereinstimmungen mit der « Edition » des Moschopulos aufweist » (p. 429). R. Aubreton reproche à Turyn de n'avoir pas fourni « de cette datation la moindre preuve paléographique ou autre » (c. r. de A. TURYN, *Studies in the Manuscript Tradition*, in *Bulletin de l'Ass. Guill. Budé*, 1956, p. 166).

150. E. M. THOMPSON-R. C. JEBB, *Facsimile*, intr., p. 11 : début du XIV<sup>e</sup> siècle.

151. *Op. cit.*, p. 161, n.1. Il le rappelle d'ailleurs dans son compte rendu de Turyn in *Mnemosyne*, 4<sup>e</sup> s., t. 12, 1959, p. 135, où il signale que cette date avait déjà été proposée aussi par Haase et Gaisford (cf. DOBREE, *Ricardi Porsonis notae in Aristophanem*, Cambridge, 1820, p. vii).

152. *Op. cit.*, p. 11.

153. *Les manuscrits Grecs 1931-1960*, in *Lustrum*, t. 7, 1962, pp. 5-93, p. 47.

154. *La paléographie grecque et byzantine* (Colloque international du C. N. R. S., Paris, 21-25 octobre 1974), Paris, 1977; voir la discussion qui a suivi l'intervention de N. G. Wilson, *Nicean and Palaeologan Hands : Introduction to a Discussion* (pp. 263-267), p. 267.



ci-dessous une description générale de l'écriture du manuscrit parisien, que je soumetts ensuite à certains critères graphiques énoncés par H. Hunger, et plus récemment par Wilson, afin de fonder sur des faits précis une estimation de l'âge du manuscrit.

### *Examen de l'écriture*

L'examen du texte de l'*Œdipe roi* montre que les lettres sont de taille et de forme irrégulières : on trouve notamment des *sigma*, soit  $\sigma$  soit C, *omicron* ou *oméga* dessinés avec ampleur, les *iota* se dressent haut; l'écriture comprend quelques onciales qui alternent avec les formes minuscules des mêmes lettres<sup>155</sup>. Il y a de très nombreuses ligatures, et beaucoup de lettres sont tracées au-dessus de la ligne d'écriture, par superposition. Le copiste use couramment d'abréviations pour les désinences. Le *iota*, que par convention nous souscrivons, est dans A ou déjà souscrit<sup>156</sup>, ou absent (ceci à égale proportion), rarement adscrit<sup>157</sup>.

Les tableaux déjà anciens établis par V. Gardthausen<sup>158</sup> ne permettaient de recenser aucun élément caractéristique du XIV<sup>e</sup> siècle. Me référant à l'étude de H. Hunger sur l'évolution de la graphie de la syllabe  $\mu\epsilon\nu$ <sup>159</sup>, j'ai examiné la façon dont a été écrite la particule  $\mu\epsilon\nu$  dans l'*Œdipe roi* : je n'ai pas trouvé de forme spécifique au XIV<sup>e</sup> siècle. La plupart du temps, le scribe adopte la forme présentée dans le tableau I sous le numéro II 3 B et considérée par Hunger comme très commune au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>160</sup>. L'examen de la graphie de la même sé-

155. Voir l'*alpha* à noyau très allongé, les larges *gamma*, *delta*, à côté de plusieurs graphies minuscules pour chacun d'eux, notamment pour *alpha*. De taille plus modeste, *epsilon*; *éta*, qui est alors de même proportion que sous sa forme minuscule, plus fréquente; *nu* qui voisine également avec la minuscule, parfois sous la forme pointue qui nous est devenue habituelle; *pi*.

156. Ce qui se rencontre déjà au XII<sup>e</sup> siècle, dans le *Vindobonensis theologicus* 19 daté de 1196, comme l'indique le tableau 9 de Gardthausen (in *Griechische Palaeographie*, t. II, Leipzig, 1913).

157. Signalons encore le *thêta* parfois ouvert, la ligature « ondulante » pour *omicron-epsilon*, celles pour *epsilon-iota* (au moins au nombre de quatre), le *xi* parfois en forme de poing fermé, le *chi* très ouvert, le *psi* parfois en forme de croix.

158. *Griechische Palaeographie*, t. II, tableaux 9, 10 et 11.

159. *Die Schreibung der Silbe  $\mu\epsilon\nu$  in der griechischen Minuskel*, in H. HUNGER, *Studien zur griechischen Paläographie*, Vienne, 1954, pp. 7-22 et tableaux I et II.

160. J'ai relevé trente cas de ce genre. Dans sept autres cas, la forme est celle du tableau I, I 2 b  $\beta$ . On note également une forme proche de celle consignée dans le tableau II sous le numéro 16, mais le trait reliant le *mu* à l'*epsilon* est plus bas (trois cas); une forme intéressante parce que non répertoriée, dans deux cas, se rapproche de la première figure présentée sous le numéro 17 dans le même tableau, avec toutefois un *nu* oncial (vers 82, et 483 où les trois lettres sont liées), et une forme proche de celle du numéro 9 toujours dans le même tableau, mais avec un *epsilon* moins élevé, plus arrondi,

quence de lettres à l'intérieur des mots n'infirme pas ces résultats<sup>161</sup>.

Suivant les indications de N. G. Wilson qui a étudié l'écriture grecque durant l'empire de Nicée et le début de la dynastie des Paléologues, on notera dans l'écriture du *Parisinus gr.* 2712 l'abréviation pour *oméga-nu* sous forme d'un accent circonflexe très ample; ce signe caractéristique, que l'on trouve surtout dans la quatrième et la cinquième décennies du XIII<sup>e</sup> siècle, semble moins marqué à partir du milieu du siècle, mais réapparaît de façon sporadique dans les dernières décennies<sup>162</sup>. De même que dans les manuscrits pris comme points de référence par l'auteur (notamment le *Vat. gr.* 105, de 1244-1254<sup>163</sup>), on peut relever le *lambda* très large. Le *bêta* oncial en forme de cœur penché à droite (absent dans l'*OEdipe roi*, mais présent dans d'autres pièces de Sophocle, dans le même manuscrit) et le *gamma* oncial parfois très haut — « style bêta-gamma » —, le *omicron* parfois très gros et l'abréviation pour *omicron-nu* sont comparables à l'écriture du commentaire marginal que l'on trouve dans le *Vat. gr.* 106 daté de 1251<sup>164</sup>. La ligature *epsilon-rhô* a parfois la forme d'un as de pique ouvert<sup>165</sup>, et comme à l'apogée du style « bêta-gamma », très répandu durant les trente dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle, la queue du *rhô* se termine dans une double inflexion, à droite puis vers le bas<sup>166</sup>. Wilson estime

et un *nu* qui descend plus bas (vers 715). Enfin, j'ai relevé deux formes semblables à celle consignée dans le premier tableau en I 1 b  $\beta$ , et deux autres parentes de cette dernière mais avec un *nu* minuscule en forme de v (comme en I 1 c, mais où les deux premières lettres ne seraient pas séparées; vers 1199 et 1322). De façon générale, on observe une volonté de proportion entre les trois lettres composant la particule, le *epsilon* dépassant relativement peu en hauteur le *mu* et le *nu*, et la queue du *mu* étant elle-même assez courte.

161. On relève deux nouvelles formes : l'une, peu fréquente, répertoriée par Hunger dans le premier tableau sous le numéro I 1 a  $\alpha$ ; elle est considérée comme rare après le XII<sup>e</sup> siècle. La seconde n'est pas répertoriée, mais elle est proche de I 2 e  $\beta$  (également rare à partir du XIII<sup>e</sup> siècle) : le *epsilon*, réduit à sa partie supérieure très arrondie, est accroché à mi-hauteur de la jambe gauche du *nu* oncial, le *mu* venant s'accrocher juste en dessous, parfois même au même point; le *epsilon* surplombe les deux autres lettres (voir par exemple les vers 3, 8, 110, 111, pp. 139-140 du manuscrit).

162. *Nicean and Palaeologan Hands : Introduction to a Discussion*, p. 264.

163. Voir les reproductions du *Vaticanus gr.* 648 daté de 1232, du *Vat. gr.* 105, de 1244-1254, et du *Vat. gr.* 106, daté de 1251 (cf. le commentaire marginal), présentées par A. TURYN dans *Codices Graeci Vaticani saeculis XIII e XIV scripti annorumque notis instructi*, Vatican, 1964.

164. Voir TURYN, *op. cit.*, planche 13.

165. On trouve aussi, dans le manuscrit parisien, une autre ligature pour *epsilon-rhô* : le *epsilon*, réduit à sa partie supérieure très arrondie, forme avec la boucle supérieure du *rhô* une sorte de 8 ouvert horizontal, légèrement penché à droite.

166. Wilson renvoie au *Baroccianus* 131 pour illustrer ce style. La main qui en a copié le folio 82 r<sup>o</sup> (voir sa reproduction in N. G. WILSON, *Mediaeval Greek Bookhands*, Cambridge, Mass., 1973, n<sup>o</sup> 52) et que Wilson assimile à la main du *Vat. gr.* 106 daté de 1251 (*op. cit.*, p. 29), ressemble de façon étonnante à celle du manuscrit parisien.

que ce style commence vers 1250<sup>167</sup> et se termine avec le XIII<sup>e</sup> siècle<sup>168</sup>. Il précise que si l'on retrouve le *bêta* disproportionné dans la troisième décennie du XIV<sup>e</sup> siècle, il n'est pas associé aux autres caractéristiques du style « bêta-gamma ». Le manuscrit parisien est donc plus ancien que ne le voudrait Turyn : il daterait des trois dernières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle.

*La suprématie historique de A (et Y)<sup>169</sup> sur L*

Brunck fut le premier à attirer l'attention sur le manuscrit A<sup>170</sup>, revenant à l'édition Aldine contre celle de Turnèbe<sup>171</sup>. De fait, ce sont les collations de Elmsley pour L et de Brunck pour A qui ont longtemps prévalu, jusqu'à ce que Cobet affirme que tous les manuscrits étaient inférieurs à L (M pour Eschyle) dont ils provenaient<sup>172</sup>. Les conclusions de Cobet furent suivies et étayées par Dindorf et Nauck, mais mises en doute par Schneidewin pour A et G; Lipsius argumenta également dans le sens de Schneidewin et fut suivi par A. Seyffert, Kvičala et Schneider, tandis que M. Seyffert et Turner suivaient Dindorf.

*La nature éditoriale du travail effectué par le scribe de A*

Schneider, qui présente un avis mesuré, estimait que le copiste de A était très enclin à des changements de texte quand il croyait pouvoir amélio-

167. Cf. le *Vat. gr.* 10 de 1253.

168. Le *Pal. gr.* 40, fol. 111 v<sup>o</sup>, présenterait un cas isolé au début du XIV<sup>e</sup> siècle (*op. cit.*, p. 265).

169. Sur le rôle joué par le *Vindobonensis phil. gr.* 48 dans l'édition *princeps* de Venise, voir la note 171, et J. BOLLACK, *op. cit.*, t. I, p. 8.

170. R. F. Ph. BRUNCK, *Sophoclis quae exstant omnia*, Strasbourg, 1786; *Sophoclis tragoediae septem*, Strasbourg, 1786-1789. Il est suivi notamment par Théodore Bergk. Sa recension est considérée comme peu soignée par Elmsley, Dindorf et Meifert.

171. Meifert jugeait que c'était d'après A, ou d'après son apographe ou d'un exemplaire semblable à A, qu'avait été établie l'édition aldine de 1502. Turyn lui a donné raison en montrant que Y (le *Vindobonensis philos. et philolog. gr.* 48, transcrit d'une même source  $\pi$  selon Turyn) en avait été la base (*Studies in the Manuscript Tradition*, p. 175), mais les contributions de W. Benešević (*Das Original der Ausgabe « Sophoclis tragoediae septem » 1502 von Aldus Manutius*, in *Philologische Wochenschrift*, t. 46, 1926, col. 1145-1152) et B. L. FONKITCH (*Vizant. Vremmenik*, t. 24, 1964, pp. 109-120) ont permis à Irigoin de conclure que la « triade byzantine » était due à un autre manuscrit proche de A : le *graecus* 731 de la bibliothèque Saltykov-Scedrine à Leningrad (*Rapports sur les conférences*, in *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Etudes*, t. 110, 1977-1978, p. 320 sq.). L'édition de Turnèbe dépend de T (le *Parisinus gr.* 2711), une copie de l'édition de Triclinius. Pour plus de précisions, voir J. BOLLACK, *L'OEdipe roi de Sophocle*, t. I, p. 8 sqq.

172. C. G. COBET, *op. cit.*, p. 103. Voir aussi, dans « Description du texte de l'*OEdipe roi* dans L », *Les sources du travail effectué par le réviseur*, n. 117. Un historique détaillé des éditions est donné par J. Bollack dans *L'OEdipe roi de Sophocle*, t. I.

rer celui-ci, contrairement au copiste de L qui suivait son modèle; la crédibilité de A est de ce fait moins grande, mais il représente une autre tradition que L : il faut se garder de prendre une conjecture pour la bonne leçon<sup>173</sup>. Dain écrit aussi : « Dans certains cas, il est difficile de faire le départ, dans le manuscrit A, de ce qui est tradition ancienne et leçon philologique<sup>174</sup>. » Pour Turyn, A résulte d'un travail philologique datant probablement de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et présente des leçons moschopouléennes dans la triade. Mais pour Irigoin, ce manuscrit présentait un texte déjà corrigé quand Moschopoulos s'en est servi comme source; par conséquent, il offre des variantes plus anciennes<sup>175</sup>. Les analyses de Dawe ont confirmé cette hypothèse<sup>176</sup>. A préserverait un texte dont l'élève de Planude aurait tiré les trois pièces sur lesquelles il a écrit des scholies<sup>177</sup>. De son côté, Dietz est parvenu à des résultats comparables pour l'*OEdipe à Colone*<sup>178</sup> : sans nier la remise en état du texte par des érudits, il estime que ceux-ci disposaient également de leçons « pures » et ne

173. *Op. cit.*, pp. 444-445. Pour Schneider, les copistes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ne connaissent pas la règle du trimètre qui n'aurait été redécouverte que par Bentley (pp. 442-443). Meifert est d'avis contraire : pour lui, A vient également de L, ou plus exactement de l'un de ses apoglyphes, car les corrections justes qu'on y trouve et qui rétablissent le mètre là où il n'est pas respecté dans L sont le fruit du travail des grammairiens qui possédaient encore le sens du trimètre et du tétramètre trochaïque. Il distingue également, parmi ces corrections, de bonnes leçons faciles à rétablir ou dérivées du texte de L.

174. *Op. cit.*, p. XLIV. Dain considère que ce texte sans scholies repose « sur une translittération tardive peut-être, mais faite d'après une tradition remontant plus haut que celle dont sont issus les manuscrits à scholies » (*Les manuscrits*, p. 132).

175. *Revue des études grecques*, t. 64, 1951, p. 384; puis t. 67, 1954, pp. 509-510 et *Gnomon*, t. 50, 1978, p. 722. Au sujet des leçons dites « moschopouléennes » de A pour la triade d'Euripide, A. Pertusi (*op. cit.*, p. 430) émet l'hypothèse que, pour constituer « son » texte, Moschopoulos aurait emprunté certaines leçons à un exemplaire semblable à A. Ces leçons, pour un nombre limité d'entre elles, remontaient à une source ancienne, tandis que les autres pouvaient être des corrections de philologues plus récents, adoptées dans le modèle de A.

176. Cf. *Studies I*, p. 50 sqq., où il discute les leçons censées provenir de Moschopoulos dans les manuscrits groupés par lui autour de A : certaines d'entre elles sont plus anciennes puisqu'elles proviennent de papyrus du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., ou de L ou de son jumeau A, ou même d'un manuscrit daté par Turyn de 1290 et censé être moschopouléen lui aussi, alors que Moschopoulos, âgé de 25 ans, n'aurait pas pu effectuer un travail d'une telle autorité. Il rappelle, p. 56, que Matthiessen a montré pour Euripide, en se basant sur l'étude des filigranes, que Turyn a tendance à dater trop tardivement les manuscrits de papier, et qu'il appelle byzantins et interpolés des manuscrits qui sont plus anciens que les grammairiens. Dawe ne nie pas l'existence de corrections byzantines, mais seulement leur attribution à Moschopoulos.

177. Voir déjà KAMERBEEK, *De Sophoclis memoria*, in *Mnemosyne*, 4<sup>e</sup> s., t. 11, 1958, pp. 25-31.

178. *Die besonderen Lesarten des Codex A in Sophokles' Oed. Col.*, in *Wiener Studien*, n. s., t. 6, 1972, pp. 117-139, p. 120.

faisaient pas que refaçonner le texte. En effet, plutôt que d'une révision éditoriale, A est le produit d'une tradition textuelle à laquelle une longue série de philologues expérimentés ont pris part, rassemblant les meilleures leçons de manuscrits aujourd'hui disparus et exerçant leur érudition pour corriger les fautes classiques de transmission<sup>179</sup>. L'archétype de A a été utilisé par Thomas et Triclinius, mais il datait probablement du IX<sup>e</sup> siècle et était assurément plus ancien que l'archétype de λ (ancêtre de L) et ρ (ancêtre de la famille romaine)<sup>180</sup>.

L'analyse des détails caractérisant la « copie » du texte dans A et la confrontation de celui-ci avec l'état du texte laurentien confirment la thèse de la collation multiple (sans exclure celle des corrections savantes). Elles donnent aussi une idée plus précise de la façon dont a procédé le scribe de A pour établir son texte.

#### DESCRIPTION DU TEXTE DE L'*OEDIPE ROI* DANS A

L'*OEdipe roi* occupe les pages 139 à 152. Le texte est disposé sur trois colonnes, trois vers consécutifs étant écrits sur la même ligne.

L'encre noire utilisée pour le texte est devenue marron très pâle à partir de la page 147<sup>181</sup>. On trouve également une encre rouge devenue rose qui a été utilisée pour les titres des pièces, le nom des personnages prenant la parole, mais aussi pour les annotations se trouvant *in margine* et *inter lineas*<sup>182</sup>, ou encore pour certaines corrections du texte. Or, personne ne s'est réellement intéressé à l'usage qui a été fait de cette encre. On s'est parfois prononcé sur la main : identique ou non à celle du scribe ; mais le plus souvent, il faut déduire ce jugement des symboles utilisés pour décrire le texte de A, dans les apparats critiques des éditions ou dans les collations.

179. Au sujet de l'*Hippolyte* d'Euripide, W. S. Barrett estime que le texte transmis par A est relativement dépourvu de fausses leçons, et que cela peut être le résultat d'une « contamination intelligente » (*Euripides. Hippolytos*, Oxford, 1964, p. 67). V. Di Benedetto considère également que le scribe du manuscrit parisien était capable d'opérer un choix intelligent entre les leçons dont il disposait, et que dans certains cas du moins, il a tiré la leçon juste de manuscrits aujourd'hui perdus (*La tradizione manoscritta euripidea*, Padoue, 1965, p. 67 et 69).

180. Dietz montre pour *OEdipe à Colone* que le modèle de A était déjà en minuscule.

181. Plus loin, l'encre retrouve progressivement une teinte plus foncée, jusqu'à redevenir noire à partir de la page 199. Le problème est manifestement lié à la dilution des pigments lors de sa préparation.

182. Mais on trouve aussi des gloses écrites avec l'encre noire.

*La question de la main correctrice*<sup>183</sup>

Pour Masqueray<sup>184</sup> et Turyn<sup>185</sup>, c'est le même scribe qui a écrit le texte à l'encre noire et procédé aux ajouts à l'encre rouge. Dawe considère aussi qu'il s'agit de la même main : il utilise généralement le sigle A<sup>1</sup> pour les interventions à l'encre rouge<sup>186</sup>. Mais au vers 722, il attribue la variante παθεῖν à A<sup>2</sup>.

Dain et Colonna semblent au contraire distinguer deux mains différentes dans A, mais leur point de vue n'est pas explicite. Colonna, qui passe généralement sous silence les interventions à l'encre rouge, fait cependant état de deux d'entre elles, en 722 (θανεῖν A, παθεῖν A v.l. rubris litt.) et 1108 (Ἐλικωνίδων Aac, Ἐλικωνιάδων Apc rubris litt.), et là il utilise le sigle A<sup>2</sup>. Dain, sans expliquer davantage ses distinctions de mains dans A, rendait compte plus souvent des interventions à l'encre rouge qu'il attribuait, soit à A<sup>2</sup> (vers 107, pour la correction τινα; v. 201, [κράτ]ει s.l.; v. 332, ἐγὼ οὐτε s.l.; et 722, avec la précision « rubris litteris », pour la variante παθεῖν), soit à A<sup>r</sup> (au vers 1108 pour la correction Ἐλικωνιάδων)<sup>187</sup>. Reste la correction du vers 877 (ἀπότομον), qu'il attribuait à Apc, sans tenir compte ici de la différence d'encre.

Papathomopoulos attribue également la leçon *supra lineam* relevée au vers 332, ainsi que celle du vers 728 (ἐπιστραφεῖς), à A<sup>2</sup>, sans autre explication.

Il est inutile de chercher chez Lloyd-Jones et Wilson une mention de cette main correctrice dans la mesure où ils n'ont pas distingué A, dans leur appareil critique, des autres manuscrits de la famille parisienne D Xr Xs et Zr (pour la « triade »). Il en résulte la présence de leur sigle commun a derrière plusieurs leçons sans qu'il soit possible de savoir laquelle se trouve

183. Voir aussi J. BOLLACK, *L'Œdipe roi de Sophocle*, I, p. 84, « Les corrections dans A », où l'auteur fait référence à cette étude.

184. *Sophocle*, t. I, p. XVI.

185. *On the sophoclean scholia in the manuscript Paris 2712*, p. 160. Cf. encore, mais plus prudemment, P. E. EASTERLING, *The manuscript A of Sophocles and its relation to the moschopulean recension*, in *The Classical Quarterly*, n. s., t. 10, 1960, pp. 51-64 et notamment p. 56, pour qui la correction du vers 1108 semble être due à la première main; et D. J. MASTRONARDE et J. M. BREMER, *The textual tradition of Euripides' Phoinissai*, p. 4.

186. Voir ses *Studies*.

187. Les deux sigles semblent avoir été utilisés indifféremment pour désigner des mains plus récentes que celle du scribe (X<sup>r</sup> = X<sup>2</sup>, X<sup>3</sup>, ...), sauf lorsqu'il s'agit de montrer deux corrections successives exercées par deux mains différentes au même endroit, comme au vers 103 pour L : dans ce cas, Dain a utilisé à juste titre les sigles L<sup>2</sup> et L<sup>3</sup>. Mais le sigle L<sup>2</sup> a été utilisé ailleurs pour des corrections qui revenaient soit à L<sup>1</sup>, soit à L<sup>A</sup>, soit à une main que je n'ai pas identifiée. On peut difficilement en tirer quelque conclusion pour l'usage des sigles A<sup>2</sup> ou A<sup>r</sup>.

dans A ni comment elle y est présentée. L'évolution du texte à travers la « descendance » de A est abolie : les détériorations ne sont plus discernables.

L'identité de main ne fait aucun doute : il suffit d'observer l'écriture de la glose marginale, au vers 605, de celles *supra lineam*, vers 205 et 722, ou encore de la variante *ἄποικος*, vers 1518<sup>188</sup>.

L'examen des interventions à l'encre rouge fournit des informations sur la façon dont a procédé le scribe pour « éditer » le texte de l'*OEdipe roi*. Je donne ci-dessous le matériau de la réflexion, à savoir la liste des corrections et principales interventions de A *rubris litt.* dans le texte de l'*OEdipe roi*. Quelques-unes permettent également de comprendre l'origine de certaines leçons présentées dans d'autres manuscrits. Ainsi en 516 : la leçon de A *supra lineam* a été introduite dans le texte devant la particule τ' en O (= *Lugd. Voss. gr. Q. 6*)<sup>189</sup>.

*Liste des corrections et principales interventions dans A rubris litteris*

v. 79 σημαίουςι Aac, σημαίνουσι Apc 107 τινας Aac, τινα Apc (punctum supra -ς)<sup>190</sup> 129 εἶρ Aac, εἶργε Apc 138 αὐτοῦ A, ἐμουτοῦ A s.l.<sup>191</sup> 201 ἀστραπῶν A in l., -ἄν A s.l. 332 ἐγὼ τ' A in l., [ἐγὼ] οὔτε A s.l. 442 διώλεσεν A, διολέσει A s.l. 516 τ' A, τι A s.l. 555 χρεῖ' ἦ A, χρεῖ A s.l. 591 ἦρχ Aac, ἦρχων Apc 722 θανεῖν A, παθεῖν A v.l. 728 ὑποστραφεῖς A, ἐπι- A s.l. 745 προβάλλων A, ἐμ- A s.l. 860 μηδὲ τοῦτ' ἀφῆς A in l., μηδ' ἀφῆς τοῦτο A s.l. 863 εἴ μοι A in l., εἴ θε A s.l. 867 αἰθέρα A in l., -ος A s.l. 876-877 εἰσαναβάσσα / πότμον Aac, εἰσαναβάσσ' ἀπότομον Apc<sup>192</sup> 899 οὐδὲ Aac, οὐδ' ἐς Apc<sup>193</sup> 1011 Φοῖβος om. A, rest. A s.l. 1018 τοῦδε A, ἐμοῦ A s.l. 1088 οὐ A in l., μὰ A s.l. 1088-9 ἀπείρων A in l., ἄπειρος A s.l. 1097 ἀρέστ' εἶη A, ἄριστ' εἶη A v.l. 1108 Ἑλικωνίδων Aac, Ἑλικωνιάδων Apc 1199 Ζεῦ A in l., φεῦ A s.l. 1251 χῶπως Aac, χῶπως Apc 1257 κίχοι A, ἄν add. A s.l. 1317 ἄγμα A in l., ἄμα A s.l. (ἄ-) 1481 ὧς A, εἰς A s.l. 1518 ἀπ' οἴκων A, ἄποικος A v.l.

Les « auto-corrrections » en rouge sont surprenantes (comme aux vers 876-877, 966 et 1108). Comment expliquer l'emploi alternatif des deux encres dans le texte même lorsque le scribe se corrige ou lorsqu'il présente une autre leçon au-dessus de la ligne ? Indique-t-il ainsi une nouvelle collation, une nouvelle étape dans sa restitution du texte sophocléen ? Ou a-t-il

188. Voir les planches annexées.

189. Lloyd-Jones et Wilson le soulignent également dans leur appareil critique.

190. Papatomopoulos a tort d'interpréter ce point comme un accent (*op. cit.*, p. 88).

191. L'apparat critique de Lloyd-Jones et Wilson, dans ce cas par exemple, n'est pas éclairant : « αὐτοῦ L<sup>ac</sup>Krpa : α'v- L<sup>pc</sup>Paa ».

192. Nouvelle lecture.

193. Nouvelle lecture.

voulu au contraire avertir le lecteur d'un rétablissement conjectural du texte ? Dans l'hypothèse d'une collation, à quel moment et comment a été utilisé le manuscrit laurentien, dont le texte a conservé le témoignage de la main de A ?

L'examen du manuscrit laurentien apporte des informations qui, confrontées à celles que nous possédons déjà sur A, permettent de mener plus loin cette enquête.

### LES INTERVENTIONS DU SCRIBE DE A DANS L

#### *L'identification de la main de A dans L*

Certains éditeurs avaient remarqué que, parmi les corrections apportées à L après le X<sup>e</sup> siècle, beaucoup ramenaient au texte de A<sup>194</sup>. Wolff avait très justement décrit ces dernières que pourtant il attribuait à deux mains<sup>195</sup> : elles rectifient des erreurs de copie, ajoutent accents et esprits, ainsi que de nombreuses scholies qu'il estimait de peu de valeur et des gloses interlinéaires partiellement tirées de scholies anciennes ; elles introduisent par grattage du texte initial ce que le copiste avait écrit *supra lineam* et réécrivent en les dissociant les lettres  $\sigma\tau$ <sup>196</sup>.

La main du *Parisinus gr.* 2712 a été reconnue dans L par Turyn : c'est elle qui a suppléé le vers 800 de l'*OEdipe roi*<sup>197</sup>. L'examen du manuscrit permet de préciser que ce vers a été écrit avec la même encre devenue marron-gris clair que celle qui a servi à écrire le texte de A. Mais personne n'a fait état des différentes encres utilisées par cette main dans L, ni observé le travail effectué « en parallèle » par le même homme sur le manuscrit parisien.

194. Voir Masqueray, à qui n'avait pas échappé le grand nombre de lectures semblables entre A et L corrigé : « il se trouve que dans une multitude de cas les leçons de L<sup>2</sup> correspondent au texte de A ». Mais il s'était gardé d'en conclure que L<sup>2</sup> avait été corrigé sur A (*Sophocle*, t. I, p. XVII).

195. Il les datait du XIV<sup>e</sup> siècle. Il distinguait aussi une autre main, plus récente (cf. *Rheinische Museum*, n. s., t. 9, 1854, p. 120 sq.). Pour Meifert, on trouve différentes mains, difficiles à distinguer entre elles, datant du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, dont les plus récentes datent du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle ; les corrections de celles-ci auraient été faites partiellement en Italie et après l'édition de l'Aldine, soit après 1502, mais elles n'apportent rien ou peu de choses au texte de Sophocle (*op. cit.*, p. 24 sqq.).

196. Voir *infra* la description introduisant la *Liste des interventions du scribe de A sur le Laurentianus*.

197. Voir, in *Studies in the Manuscript Tradition*, les planches II et III qui montrent que l'ajout du vers 800 dans L et le manuscrit A sont dus à la même main.



*Les différentes encres utilisées par le scribe de A dans L*<sup>198</sup>

Toute une série de corrections et de gloses<sup>199</sup> sont dues à la même plume assez épaisse, trempée dans l'encre devenue marron-gris clair; j'ai noté ces interventions L<sup>A</sup><sup>200</sup>. Pourtant, ce ne sont pas les seules qui soient dues à la main de A. En effet, on trouve également une encre devenue rose pâle semblable à celle qui a été observée dans le manuscrit A. L'écriture qui lui est associée est celle du même scribe, notée dans ce cas L<sup>A</sup> *rubris litt.*; ainsi aux vers :

201 κράτη\* Lac, κράτη Lc A in l., κράται L<sup>A</sup> s.l. rubris litt. et A s.l. (-αι)

349 εἶναι om. Lac, rest. L<sup>A</sup> s.l. rubris litt.

657 λόγον L, λόγω L<sup>A</sup> s.l. rubris litt. (-γω) A

Ces interventions à l'encre rose sont en nombre très limité. Mais en plus de ces deux encres, le scribe de A a utilisé une encre noire sur une plume plus fine pour intervenir à de nombreuses reprises dans le manuscrit L<sup>201</sup>; ainsi aux vers :

863 εἴ μοι LA, εἴ θε L<sup>A</sup> s.l. atris litt. A s.l. rubris litt.

1089 ἀπειρών LA, ἀπειρος L<sup>A</sup> s.l. atris litt. A s.l. rubris litt.

1198 Ζεῦ LA, φεῦ L<sup>A</sup> s.l. atris litt. A s.l. rubris litt.

Un très grand nombre de corrections du texte L ont été effectuées à l'encre noire. Cependant, contrairement aux trois occurrences précédemment mentionnées, le critère de l'écriture peut rarement aider à identifier la main, parce que la correction est trop courte (une seule lettre), ou parce qu'elle est trop « chargée » (ce qui arrive souvent après un grattage). Dans les cas douteux, j'ai adopté le sigle L<sup>2</sup>, indiquant ainsi qu'il s'agit d'un correcteur postérieur au scribe de L et à son réviseur, et qu'il peut s'agir du scribe du manuscrit A.

Les éditions les plus récentes ont rendu compte diversement des interventions du scribe de A dans L.

198. Voir aussi in J. BOLLACK, *L'Œdipe roi de Sophocle*, I, pp. 78-79. L'auteur fait référence à cette étude dans la note 4 de la page 78.

199. Il arrive également que le scribe de A ajoute devant la *paragraphos* les initiales du personnage à qui il faut attribuer la réplique.

200. Lorsque j'emploie le sigle L<sup>A</sup>, cela signifie que j'ai identifié la main de A sur la base de l'examen du manuscrit, voire du fac-similé dans quelques cas où l'écriture était reconnaissable sans nécessiter l'observation de l'encre utilisée, et non pas sur un simple recouplement entre le texte de L corrigé et celui de A.

201. Peut-être s'agit-il des interventions attribuées à la seconde « main du XIV<sup>e</sup> siècle » distinguée par Wolff; voir *supra*, *L'identification de la main de A dans L*.

*La nature trop restreinte des informations fournies par Dawe, Lloyd-Jones et Wilson*<sup>202</sup>

Dawe, dans ses *Studies*, n'a pas distingué la main du scribe de A parmi les corrections postérieures à la confection de L, et dans son édition de Sophocle, il ne fait état que du texte originel, car le texte de L corrigé n'apporte rien de plus que ce que l'on peut lire dans des manuscrits plus récents. L'histoire de la transmission du texte à travers l'étude de sa contamination ne l'intéresse pas : il n'en croit pas la restitution possible.

Lloyd-Jones et Wilson ne se sont pas davantage intéressés à l'identification de la main de A dans L. Lorsque, par exception, ils en font mention dans leur appareil critique, c'est sur la base d'un rapprochement textuel entre L corrigé et A, et non sur celle de l'examen paléographique du manuscrit, ainsi qu'en témoigne leur appareil critique au vers 250 : « post γένοιτ' add. ἄν ἱρρΖr : corr. a (etiam in L, ut vid., del. librarius cod. A) ». Une correction par grattage n'est pas identifiable.

*Déductions et informations erronées chez Dain et Colonna*

Dain et Colonna, au contraire, ont pris en compte la découverte de Turyn et signalent régulièrement les interventions de A dans L. Cependant, le fondement de leur identification de L<sup>A</sup> (L<sup>a</sup> chez Dain) est ébranlé par l'analyse de leurs appareils critiques. En effet, leurs informations restent incomplètes, voire même aléatoires, car elles relèvent assez souvent d'une extrapolation sur la similitude de Lpc et A<sup>203</sup>. Ainsi, ils attribuent au scribe de A des corrections par grattage uniquement, par suppression de texte, parce qu'elles ramènent au texte de A. Voir les vers :

134 πρὸς Lac, πρὸ L<sup>A</sup> A; 145 δράσαντος Lac, δράσοντος L<sup>A</sup> A; 248 κάμοιρον Lac, ἄμοιρον L<sup>A</sup> A<sup>204</sup>; 250 γένοιτ' ἄν Lac, γένοιτ' L<sup>A</sup> A; 439 ἄγων τ' Lac, ἄγων L<sup>A</sup> A<sup>205</sup>; 596 χαίρων Lac, χαίρω L<sup>A</sup> A; pour Colonna seulement, 744, qui n'est pas mentionné par Dain, ἀραῖς Lac, ἀράς L<sup>A</sup> A; 966 δ' ἐγὼ Lac, ἐγὼ L<sup>A</sup> A; 1079 ἐμήν γ' Lac, ἐμήν L<sup>A</sup> A; 1242 pour Colonna, Dain ne parlant pas de L, εὐθὺς Lac, εὐθὺ L<sup>A</sup> A.

202. Voir aussi in J. BOLLACK, *L'Œdipe roi de Sophocle*, I, pp. 76-79. L'auteur fait explicitement référence à cette étude dans les notes 1 et 3 de la page 77.

203. Comment l'un et l'autre, qui n'ont vu que le fac-similé (cf. DAIN, p. XXVII, et COLONNA, p. IX), ont-ils pu décider de l'attribution des corrections qui, dans leur grande majorité, ne peuvent pas être identifiées grâce à l'écriture, parce qu'elles sont trop courtes ? Seul l'examen de l'encre utilisée : celle du vers 800 ou celle qui est devenue rose pâle, fournit alors un indice fiable.

204. Voir J. BOLLACK, *L'Œdipe roi de Sophocle*, I, p. 72.

205. *Ibid.*

Plus embarrassants sont les cas où ils attribuent à L<sup>A</sup> des corrections anciennes effectuées, soit par le scribe de L, soit par son réviseur, pour cette même raison non défendable qu'elles proposent un texte identique à celui de A. Ainsi aux vers :

314 ἄνδρα δ' L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>S</sup>; 358 προτρέφω L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>1</sup> 206; 676 ἐάσεις L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>S</sup>; 769 ἕεται L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>S</sup>; 794 πακούσας L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>S</sup>; 797 τελοόμενα L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>S</sup>; 919 πρὸς σ' L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>1</sup>; 968 δὴ L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>1</sup>; pour Colonna 1289 μητρὸς αὐδῶν L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>1</sup>; 1301 μακίστων L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>S</sup>; 1304 ἀνερέσθαι L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>1</sup>; 1510 ξόννευσον L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>S</sup>; 1512 εὔχεσθέ L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>S</sup>; 1515 ἐξήκεις L<sup>A</sup> au lieu de L<sup>1</sup>; et pour Dain 1528 ὄντ' ἐκείνην L<sup>o</sup> au lieu de L<sup>1</sup>.

Mais l'erreur inverse ne manque pas : il s'agit parfois de L<sup>A</sup>, et non, comme en 697 pour δύναιο, par exemple, de L<sup>δ</sup> chez Dain ou L<sup>Σ</sup> chez Colonna.

Ils ont aussi attribué à un correcteur quelconque (L<sup>2</sup>, ou L<sup>r</sup> chez Dain) ce qui revenait à L<sup>A</sup>, suivant un processus que l'on peut facilement reconstituer<sup>207</sup> :

— Lpc a été mal lu et diverge donc de A : v. 235 chez Colonna, où il faut lire : τῆσδέ τε L<sup>A</sup> A : τῆς δεῦτε ut vid. Lac, et non τῆσδέ γε L<sup>2</sup>;

— A a été mal lu et diverge donc de Lpc : ainsi 528 où il faut lire τε Lac : δὲ L<sup>A</sup> A, et non τε LA : δὲ L<sup>2</sup>;

— la leçon parallèle dans A *supra lineam* n'a pas été relevée : ainsi chez Colonna en 159, κεκλόμενω L<sup>A</sup> s.l., et non L<sup>2</sup>; et chez Dain et Colonna, 1231, αἶ ἔν L<sup>A</sup> in marg. A s.l., et non L<sup>2</sup>;

— la leçon parallèle est donnée dans A en lettres rouges : vers 332, ἐγὼ οὔτ' L<sup>A</sup> s.l. et A s.l. rubris litt., et non L<sup>2</sup> (super v. add.) A<sup>2</sup> (super v. add.); 722 παθεῖν L<sup>A</sup> v.l. (s.l.) A v.l. rubris litt. (s.l.), et non L<sup>2</sup> (in marg. add.) A<sup>2</sup> (in marg. add.);

— la leçon de A diffère légèrement : v. 543, πόησον Lac : ποιήσων L<sup>A</sup> : ποιήσων A, et non ποιήσων L<sup>2</sup>;

— le scribe de A est déjà intervenu au même endroit : v. 445, σύ γ' L<sup>A</sup> v.l. (σύ γε) Lc<sup>A</sup> A, et non σύ γ' L<sup>A</sup> A : σύ γε L<sup>2</sup> (in marg. add.); 1231 déjà cité, αἶ Lac : αἶ 'ν L<sup>A</sup> A in l. : αἶ ἔν L<sup>A</sup> in marg. A s.l., et non αἶ ἔν L<sup>2</sup>;

Enfin, dans quelques cas, la raison de cette attribution m'échappe : vers 229, ἀβλαβής L<sup>A</sup> v.l. A, et non L<sup>2</sup> A; 240, χέρνυβας L<sup>A</sup> A, et non L<sup>2</sup> A; 252, ταῦτα L<sup>A</sup> A, et non corr. L<sup>2</sup>; 433, ἕδειν L<sup>A</sup> (-v s.l. add. L<sup>A</sup>) A, et non corr. L<sup>2</sup>; 631, καιρίαν L<sup>A</sup> v.l. A, et non L<sup>2</sup> (in marg. add.) A; 831, τούτην L<sup>A</sup> s.l. A, et non L<sup>2</sup>;

206. Je rappelle que le sigle L<sup>1</sup> signifie que je n'ai pas pu distinguer la main du scribe de celle du *diorthotès*, tous deux utilisant la même encre et la correction étant trop réduite pour permettre d'en identifier l'écriture.

207. Je précise « chez Colonna » lorsque Dain ne présentait pas la faute signalée.

843, κατακτείναιεν Lc<sup>A</sup> A, et non L<sup>2</sup> A; 1330, ἐμά ante τὰδ' om. Lac, rest. L<sup>A</sup>, non L<sup>2</sup>.

En outre, il y a des cas inexplicables où leurs appareils critiques font état de leçons inexistantes, de corrections imaginaires; ainsi aux vers :

165 L, πόλει, n'a pas été corrigé; 281 non seulement L, ἄν, n'a pas été corrigé en ἄν par L<sup>A</sup>, mais la lecture de A, ἄν, est fautive; 557 L est mal lu, qui présente en réalité ἔτ' αὐτός et il n'a pas été corrigé<sup>208</sup>; 657 λόγῳ n'est ni une correction de L<sup>A</sup>, ni une variante de L<sup>2</sup>, mais une variante de L<sup>A</sup> rubris litt.; 976 L, λέχος, n'a pas été corrigé; 1031 L, ἐν καιροῖς, n'a pas été corrigé; et enfin, autre cas où le regroupement L<sup>A</sup> et A est deux fois erroné (cf. déjà au vers 281), 1251 où ἀπολλύναι n'est ni dans A ni dans L<sup>A</sup> (mais ἀπόλλυται Lc<sup>δ</sup> A).

Leur identification de la main de A dans L est souvent confirmée par l'examen du manuscrit, mais elle est discréditée par les faiblesses inhérentes au principe adopté qui les a conduits à attribuer à L<sup>A</sup> toutes les corrections (parfois fictives) ramenant au texte de A (même lorsque celui-ci avait été mal lu, comme en 281 et en 1251).

D'autre part, elle concerne uniquement des corrections écrites à l'encre marron-gris clair ou parfois à l'encre noire. Ni Dain ni Colonna n'ont soupçonné dans les interventions à l'encre rose ce même correcteur : en 349, par exemple, ils attribuent la restitution de εἶναι à L<sup>2</sup>. Ils n'ont pas vu le manuscrit<sup>209</sup> et donc pas distingué la couleur de l'encre, mais ils auraient pu reconnaître l'écriture facilement identifiable ici.

#### *La collation trop rapide de Papathomopoulos*

Papathomopoulos n'a pas reconnu la main de A dans les interventions relevées aux vers 102, 117, 159, 229, 445, 472 (ἀναμπλάκητοι), 631, 722, 782 et 1217, bien que l'encre fût identique à celle qui a été utilisée pour suppléer le vers 800. Dans aucun de ces cas, il ne précise l'origine de l'intervention. Lpc ou L s.l. sont ambigus : pensait-il au scribe ou à son réviseur<sup>210</sup>? Il n'identifie la main de A dans L qu'aux vers 516 et 836. Pourquoi ici seulement, la correction de 836 étant *a fortiori* très restreinte (γ') et plus difficile à identifier? Son examen du manuscrit a été trop rapide : le résultat eût sans doute été autre s'il avait consacré à une seule tragédie le temps de consultation accordé. Après avoir pris connaissance de ses lectures, je suis retournée à la Bibliothèque Laurentienne pour examiner celles sur lesquelles nous divergeons. Dans un cas seulement je me

208. Voir J. BOLLACK, *L'Œdipe roi de Sophocle*, I, p. 74.

209. Voir *supra* la note 203.

210. En 322, par exemple, il lit προσφιλές L<sup>pc</sup>, au lieu de L<sup>δ</sup> s.l. L<sup>A</sup>.

range à son avis, mais dans tous les autres, j'ai pu vérifier l'exactitude de mes relevés <sup>211</sup>.

Ces collations, toutes trop rapides, ne permettent pas une étude du travail effectué par le scribe de A. Est-il possible de tirer quelques informations d'un relevé plus précis de ses interventions, à la fois dans L et A ?

*Premières comparaisons des leçons et des encres utilisées dans L<sup>A</sup> et dans A*

Les exemples des vers 863, 1089 et 1198 déjà cités <sup>212</sup> ne laissent pas percevoir un rapport simple entre les utilisations des encres dans les deux manuscrits : ce qui est en rouge dans A aux vers 863, 1089 et 1198 est en noir dans L<sup>A</sup>; au contraire, la leçon *κράται* au vers 201 est donnée en noir dans A, et en rouge dans L<sup>A</sup>.

*Un bon exemple de « contamination »*

Le vers 657, déjà cité lui aussi <sup>213</sup>, présente un cas intéressant : la leçon *λόγῳ* du texte de A a été reportée *supra lineam* en rouge dans L, comme variante. Il arrive en effet que le scribe de A enrichisse le texte du *Laurentianus* d'une leçon divergente qui est, soit la leçon présentée dans le texte même de son manuscrit <sup>214</sup>, soit déjà une variante écrite au-dessus de la ligne dans A <sup>215</sup>. Mais le plus souvent, il a corrigé le texte de L en rendant illisible la première leçon ; il lui arrive même de détruire cette première leçon pour introduire dans le texte qu'il corrige une variante *supra lineam* donnée de première main, qu'il efface <sup>216</sup>. Nous avons là un bon exemple de « contamination » <sup>217</sup>.

211. Voir *infra*, « Nouvelles lectures par rapport aux collations antérieures ». La lecture sur laquelle je le rejoins maintenant est celle du vers 797.

212. Voir *supra*, *Les différentes encres utilisées par le scribe de A dans L*.

213. *Ibid.*

214. Voir *infra*, dans la *Liste des interventions du scribe de A sur le Laurentianus*, les vers 43, 229, 360, 472, 657, 782, 831, 966, 1011, 1271, 1280, 1306 — avec phénomène inverse dans A qui présente au-dessus de la ligne la leçon de L — 1446, 1469.

215. Ainsi aux vers 159, 200, 201, 332, 442, 516, 722, 863, 866, 867, 1089, 1096, 1111, 1198, 1231, où L<sup>A</sup> corrige — ensuite — L in l.; 1481.

216. Cf. les vers 48; 287, où je déchiffre cependant Lac, comme en 315 et 322; 337, 957; en 1031 et 1264 je lis aussi Lac; 1350.

217. Au sens où Paul Maas emploie ce mot : « mehrere Vorlagen ineinanderarbeiten » (*Textkritik*, 4. Auflage, Leipzig, 1960, initialement paru dans GERCKE-NORDEN, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, vol. I, 3<sup>e</sup> éd., sect. 2, Leipzig-Berlin, 1927; B.6. p. 6).

*Les incohérences*<sup>218</sup>

Il existe quelques cas de figure troublants où L corrigé, semble-t-il, par le scribe de A, donne un autre texte que celui présenté dans le *Parisinus*; ainsi aux vers :

- 21  $\mu\alpha\nu\tau\epsilon\acute{\iota}\alpha$  L<sup>A</sup> :  $\mu\alpha\nu\tau\epsilon\acute{\iota}\alpha$  A :  $\mu\alpha\nu\tau\epsilon\acute{\iota}\alpha\varsigma$  Lac;  
 138  $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$  Lac A :  $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$  L<sup>2</sup> (il pourrait très bien s'agir de L<sup>A</sup>; pourtant L<sup>A</sup> s.l. et A s.l. rubris litt. ont la même glose  $\acute{\epsilon}\mu\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$ );  
 287  $\acute{\epsilon}\nu$   $\acute{\alpha}\rho\gamma\omicron\iota\varsigma$  L<sup>A</sup> (qui L s.l. del.) :  $\acute{\epsilon}\nu\alpha\rho\gamma\omicron\iota\varsigma$  Lac<sup>1</sup> s.l. ( $\cdot\omicron\iota\cdot$ ) A :  $\acute{\epsilon}\nu\alpha\rho\gamma\omega\varsigma$  Lac in l. L<sup>2</sup> lemma (il s'agit probablement ici d'un simple oubli de l'esprit dans A);  
 543  $\pi\acute{o}\eta\sigma\omicron\nu$  Lac :  $\pi\acute{o}\eta\sigma\omicron\nu$  L<sup>A</sup> :  $\pi\omicron\eta\sigma\omicron\nu$  A (L<sup>A</sup> aura simplement omis le iota);  
 1056  $\tau\acute{\iota}$  Lac L<sup>2</sup> lemma A :  $\tau\acute{\iota}\varsigma$  L<sup>2</sup> (L<sup>2</sup> pourrait être le scribe de A, mais l'identification est ici difficile);  
 1267  $\acute{\epsilon}\chi\alpha\iota\tau\omicron$  L<sup>2</sup> (il pourrait à nouveau très bien s'agir de L<sup>A</sup>) :  $\acute{\epsilon}\chi\alpha\iota\theta'$  ó Lac A;  
 1492  $\eta\kappa\eta\tau'$  Lac A :  $\acute{\epsilon}\kappa\eta\tau'$  L<sup>2</sup> (identification difficile; ce pourrait être L<sup>A</sup>).

Mon hésitation sur l'identité de la main correctrice dans certains cas tient au fait que l'on trouve parfois des gloses écrites dans une encre d'un marron plus soutenu que le marron-gris clair du vers 800 ajouté par le scribe de A. L'écriture est dans ce cas très pointue, plus liée, rapide et négligée<sup>219</sup> : il s'agit d'une autre main que L<sup>A</sup>. Un examen plus long du manuscrit laurentien serait nécessaire pour établir précisément quelles sont les différentes mains qui, à côté de L<sup>A</sup>, ont glosé et corrigé le texte.

Si, dans les cas sus-mentionnés, il s'agit de la main du scribe de A, celui-ci a changé d'avis entre le moment où il corrigea L et celui (antérieur ou postérieur) où il écrivit A. Nous avons, en effet, quelques exemples de ses « hésitations » :

- 367  $\acute{\epsilon}\acute{\iota}$  L<sup>A</sup> Apc ut vid. :  $\eta$  Lac Aac ut vid. (la graphie corrigée dans A est difficile à lire);  
 1262  $\kappa\lambda\eta\theta\epsilon\rho\alpha$  L<sup>A</sup> s.l. ( $-\eta-$ ) :  $\kappa\lambda\epsilon\acute{\iota}\theta\epsilon\rho\alpha$  LA;  
 et si l'on suppose que la correction à l'encre noire de L<sup>2</sup> est due au scribe de A :
- 445  $\sigma\acute{\upsilon}$   $\gamma'$  L<sup>A</sup> v. l. ( $\sigma\acute{\upsilon}$   $\gamma\epsilon$ ) L<sup>2</sup> A :  $**\gamma'$  Lac;  
 631  $\kappa\alpha\upsilon\rho\acute{\iota}\alpha\nu$  fort. Lac ( $\kappa*\iota\rho\acute{\iota}\alpha\nu$ ) L<sup>A</sup> v.l. A :  $\kappa\upsilon\rho\acute{\iota}\alpha\nu$  Lc<sup>2</sup>.

218. Voir aussi, in J. BOLLACK, *L'Œdipe roi de Sophocle*, I, p. 85, « A et ses interventions dans le *Laurentianus* ». L'auteur fait référence à cette étude dans la note 1.

219. Voir par exemple folio 44 verso, les deuxième et troisième gloses en haut de la marge de droite.

Dans le cas du vers 445, le scribe de A aurait d'abord ajouté simplement une variante, puis il serait revenu avec plus de fermeté sur le texte de L pour le corriger (cf. L<sup>2</sup>). Mais cet ordre d'intervention n'est pas cohérent avec celui qu'on peut supposer pour 631, où le scribe de A aurait d'abord corrigé le texte (L<sup>2</sup>), puis restitué la leçon originelle de L comme variante.

Malgré les difficultés que présente, au premier abord, l'analyse du travail effectué par le scribe de A, il est possible de la développer en confrontant, de manière systématique et en fonction des encres utilisées, les corrections et les gloses et variantes qu'il a apportées dans L et A. Je livre d'abord, ci-dessous, le matériau de la réflexion.

#### Liste des interventions du scribe de A sur le *Laurentianus*

Voici les interventions du scribe de A sur le *Laurentianus* que j'ai pu noter lors de mon rapide examen du *codex* (cette liste n'est donc pas exhaustive; cependant, elle permet de se faire une idée assez juste du type de corrections qu'exerçait le copiste de A). Je ne rapporte pas les corrections, innombrables, de l'accentuation et de la ponctuation, ni celles de l'orthographe dans les cas où elles sont indifférentes. On observe que le scribe de A, de façon quasi systématique, érasé les ligatures -στ- et -σπ- (au moins ce qui figure l'une des deux lettres : la boucle du *sigma* ou le trait vertical du *tau*) pour les développer, d'où mes annotations : -ς- (ou -τ- / ou -π-) *clarius dist.* L<sup>1</sup> 220. Je signale également la leçon de A qui diverge parfois de celle de L<sup>A</sup>.

v. 18 οί δε\*\* Lac, οί δέ τ' Lc<sup>A</sup> A 21 μαντείας Lac, μαντεία L<sup>A</sup>, μαντεῖα A 221  
26 βουνόμοις L (-ς *clarius dist.* L<sup>A</sup>) A 31 ού\* Lac, ούκ Lc<sup>A</sup> A 34 συναλλαγαῖς  
Lac L<sup>2</sup> lemma, συναλλαγαῖς L<sup>A</sup> A 42 εὔρεῖν ἡμῖν Lc<sup>A</sup> A, fort. perm. L 43 του  
L, που L<sup>A</sup> s.l. A 44 ὦ Lac, ὡς L<sup>2</sup> lemma L<sup>A</sup> A 48 πά\*\*\* Lac in l., πάρος L<sup>2</sup>  
s.l. ac (-ρος) L<sup>A</sup> in l. (qui L<sup>2</sup> s.l. del.) A 49 δ\*ῆς Lac, δὲ τῆς Lc<sup>A</sup> A 50 τ' L<sup>A</sup>  
A, om. Lac 72 τήνδ' ἐρυσάμεν Lac, τήνδε ῥυσαίμεν L<sup>A</sup> A 78 εὔ Lac, σύ L<sup>A</sup> A  
102 τῆδε Lac, τήνδε L<sup>A</sup> A 105 εἰσίδον Lac, εἰσεῖδον L<sup>A</sup> A 112 ἢ ἐν Lac,  
ἢ 'ν L<sup>A</sup> A 117 κατεῖδ\*\* Lac, κατεῖδ' Lc<sup>A</sup> A ὅπου Lac, ὅτου L<sup>A</sup> A 135 ὥτ' Lac,  
ὥστ' L<sup>A</sup> A 136 \*' Lac, θ' Lc<sup>A</sup> A 138 αὐτοῦ Lac A, αὐτοῦ L<sup>2</sup>, ἐμαυτοῦ L<sup>A</sup> s.l.  
A s.l. rubris litt. 222 139 ἐκεῖνος Lac, ἐκεῖνον L<sup>A</sup> A 142 ὡς L (-ς *clarius dist.* L<sup>A</sup>)  
A 151 ἀδυεπές Lac L<sup>2</sup> lemma (sed spir. leni), ἀδυεπής L<sup>A</sup> A 159 κεκλόμενος  
LA in l., -ω L<sup>A</sup> s.l. A s.l. 175 ἄπερ fort. vol. Lac (ἀπερ), ἄπερ L<sup>A</sup> A 176  
κρείσσων Lac, κρεῖσσον L<sup>A</sup> A 194 ἔπουρον Lac L<sup>2</sup> lemma, ἄπορον L<sup>2</sup>, ἄπουρον L<sup>A</sup>

220. Ce type d'intervention a été bien décrit par Wolf (*op. cit.*, p. 120), sans qu'il n'ait identifié la main correctrice (voir *supra*, *L'identification de la main de A dans L*).

221. Sur cette divergence entre L<sup>A</sup> et A, voir *supra*, *Les incohérences*.

222. *Ibid.*; αὐτοῦ pourrait ici être attribué à L<sup>A</sup>.

A 200 πυρφόρων LA in l., πυρφόρον L<sup>A</sup> s.l. A s.l. (-o-) 201 κράτη\* Lac, κράτη Lc A in l., -ει L<sup>A</sup> s.l. et A s.l. rubris litt. 208 λύκι' Lac, λύκει' L<sup>A</sup> A 215 πεύκα\* Lac, πεύκα Lc<sup>A</sup> A 229 ἀσφαλής L, ἀβλαβής L<sup>A</sup> v.l. A 236 τῶν Lac ut vid., τὸν L<sup>2</sup> lemma L<sup>A</sup> A 240 χέρνιβος Lac, χέρνιβας L<sup>A</sup> A 252 τὰ Lac, ταῦτα L<sup>A</sup> A 253 τῆς δεῦτε ut vid. Lac (δ\*ῦτε), τῆσδέ τε L<sup>A</sup> A 257 βασιλέως τ' L (τ' clarius dist. L<sup>A</sup>) A 260 ἔχω Lac, ἔχων L<sup>A</sup> atris litt. A 261 κοινόν Lac, κοινῶν L<sup>A</sup> A 281 δόνα\*\* Lac (2 vel 3 litt.), δύναιτ' L<sup>A</sup> atris litt. (qui ἄν s.l. add.) A 282 μο\* Lac, μοι Lc<sup>A</sup> atr. litt. A 283 τρ \*τ' Lac, τρίτ' Lc<sup>A</sup> A 287 ἐναργῶς Lac in l. L<sup>2</sup> lemma, ἐναργοῖς L<sup>1</sup> s.l. ac (-οῖ-) A, ἐν ἀργοῖς L<sup>A</sup> (qui L<sup>1</sup> s.l. del.)<sup>223</sup> 297 οὐξελέγχων L in l., οὐξελέγξων L<sup>3</sup> s.l. (-ξ-, -ων add. L<sup>A</sup> atris litt.) A 305 κλύης Lac, κλύεις L<sup>A</sup> A, ἔκλυες L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. 310 νῦν Lac, δ' οὖν L<sup>A</sup> A 315 πόνος Lac in l., πόνων L<sup>1</sup> s.l. L<sup>A</sup> in l. A 322 εἴπ\*\* Lac, εὔπας Lc<sup>A</sup> A προσφιῆ Lac, προσφιλές L<sup>3</sup> s.l. (-εσ-) L<sup>A</sup> A 332 τ' L L<sup>2</sup> lemma A in l., οὐτ' L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubris litt. (οὔτε) 335 ἐξερεῖς L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) A 337 ὄρμην Lac ut vid., ὄργην L<sup>3</sup> s.l. (-γ-) L<sup>A</sup> A 349 εἶναι om. Lac, rest. L<sup>A</sup> s.l. rubris litt. 360 συνῆκας L, ξυνῆκας L<sup>A</sup> s.l. (ξ-) A 367 ἦ Lac Aac ut vid., εἴ L<sup>A</sup> Apc ut vid. 375 βλέψαι fort. Lac (βλάψαι), βλάψαι Lc<sup>A</sup> A 397 οὐδεὶς Lac, εἰδῶς L<sup>A</sup> A 413 ἦ Lac, εἴ L<sup>A</sup> A 429 \* \* \* Lac (3 vel 4 litt.), κλύειν L<sup>A</sup> A 433 τις Lac, τι σ' L<sup>A</sup> A 439 ὡς πάντ' L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) 442 διώλεσεν LA, διολέσει L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubr. litt. 445 \* \* γ' Lac, σύ γ' L<sup>A</sup> v.l. (σύ γε) A 449 σοι Lc<sup>A</sup> (in ras. scr.) A 457 εαυτοῦ Lac, αὐτοῦ L<sup>A</sup> A 464 \* \* ε Lac (2 vel 3 litt.) (κατώπτευσεν et ἐμφανίζει in paraphr. L<sup>2</sup>), ἔπε Lc<sup>3</sup> (1 vel 2 litt.), εἶπε Lc<sup>A</sup> atr. litt. (et fort. iam Lc<sup>3</sup>) A 465 φοινί\*υσι Lac, φοινίαισι L<sup>A</sup> A 472 χεῖρες Lac, κῆρες L<sup>2</sup> lemma L<sup>A</sup> ἀναπλάκητοι L L<sup>2</sup> lemma, ἀναμπλάκητοι L<sup>A</sup> s.l. (-μ-) A 478 πετραῖος ὁ fort. Lac (πετραῖ\*ς ὁ), πέτρας ὡς Lc<sup>A</sup> A 516 τ' Lc<sup>A</sup> (et fort. iam Lac; τ clarius dist. L<sup>A</sup>) A, τῖ L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubr. litt. ἐμοῦ LA (ἐ clarius dist. L<sup>A</sup>) 528 τε Lac, δὲ L<sup>A</sup> A 532 ἦ om. Lac, rest. L<sup>A</sup> 543 πόησον Lac, ποιήσων L<sup>A</sup>, ποιήσων A 549 ἦ τοι Lac, εἴ τοι L<sup>3</sup> in marg. L<sup>A</sup>, εἴ τι A 551 ἦ τοι Lac, εἴ τοι L<sup>3</sup> in marg. L<sup>A</sup>, εἴ τι A 555 χρεῖ' ἦ L (clarius dist. L<sup>A</sup>) A, ὡς χρή ὡς χρεῖην L<sup>A</sup> in marg., χρή A s.l. rubr. litt. 567 οὐκ Lac A, κοῦκ L<sup>A</sup> 568 οὗτος \*\*\* (fort. τόθ') Lac, τόθ' οὗτος Lc<sup>A</sup> A 580 ἄν Lac, ἄν L<sup>2</sup> L<sup>A</sup> A 585 ζυμφοῖβοισι Lac, ζῦν φόβοισι L<sup>A</sup> A 591 ἦρχον Lac, ἦρχων L<sup>A</sup> Apc rubr. litt. (ἦρχ Aac) 598 αὐτοὺς ἅπαν Lac, αὐτοῖς ἅπαν L<sup>A</sup>, αὐτοῖς ἅπαντ' A 603 τόνδ' Lac L<sup>2</sup> lemma, τῶνδ' L<sup>A</sup> A 604 \* \* \* θου Lac, πεύθου Lc<sup>A</sup> A 628 μηδὲ ἐν Lac, μηδέν L<sup>3</sup> A, οὐδέν L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. 631 καιρίαν fort. Lac κ\*ιρίαν) L<sup>A</sup> v.l. A, κυρίαν Lc<sup>2</sup> 633 παρεστὸς Lac, παρεστῶς L<sup>A</sup> A 635 ἐπήρασθ' Lac, ἐπήρατ' L<sup>A</sup> A 636 ἴδιαν ἰκνούντες Lac, ἴδια κινούντες L<sup>A</sup> A 637 τ' \* \* \* ἰκούς Lac (fort. τ' ἐσοῖκούς), τ' οἰκούς Lc<sup>A</sup> A 638 οἴσετε ut vid. Lac, οἴσετε L<sup>A</sup> A 652 οὔτε Lac, οὔποτε L<sup>A</sup> L<sup>2</sup> s.l. (-πο-) A 657 λόγον L, λόγῳ L<sup>A</sup> s.l. rubr. litt. (-γω) A 659 φυγεῖν Lac, φυγῆν L<sup>A</sup> A 676 οὐκ ὄμμ' Lac, οὐκουν μ' L<sup>A</sup> A 696 δύναι Lac, δύναιο L<sup>A</sup> (cum ras. s.l.) A 707 ἐαυτὸν Lac, σεαυτὸν L<sup>A</sup> A 708 ἔμ' οὐ Lac, ἐμοῦ L<sup>A</sup> ut vid. et A 713 ἦξοι Lac, ἦξει L<sup>A</sup> A 722 θανεῖν LA, παθεῖν L<sup>A</sup> v.l. A v.l. rubr. litt. 732 ποῦ θ' Lac (-σ- add. L<sup>1</sup>), ποῦ 'σθ' L<sup>A</sup> A 743 ἀποστάται Lac, ἀπεστάται L<sup>A</sup> A 744 ἀράς Lac, ἀράς Lpc A 756 οἰκεύς τις L (τ- clarius dist. L<sup>A</sup>) 771 ἐς τοσοῦτον L (τ- clarius dist. L<sup>A</sup>) 779 μέθηι Lac, μέθης L<sup>A</sup> A 782 θ' ἡτέρῃ L, θατέρῃ L<sup>A</sup> v.l. A 789 ἀθλι\*\*



Lac (ο\* vel ω\*), ἄθλια Lc<sup>A</sup> A 791 χρεῖ' ἤ L (clarius dist. L<sup>A</sup>) A 800 om. Lac, rest L<sup>A</sup> (cf. Turyn) 831 ταύταν L, ταύτην L<sup>A</sup> s.l. (-ην) A 836 γ' om. Lac, rest. L<sup>A</sup> 840 ταῦτ' Lac, ταῦτ' Lc<sup>A</sup> A 843 κατακ\*\*εἰ\*\*εν Lac (2 et 2 vel 3 litt.), κατακτείν\*\*εν Lc<sup>S</sup> (1 vel 2 litt.), κατακτείναιεν Lc<sup>A</sup> A 862 οὔ σοι Lac, οὐ σοὶ L<sup>A</sup> A 863 εἴ μοι LA, εἴ θε L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. A s.l. rubr. litt. 866 ὑ\*(πόδες Lac, ὑφίποδες Lc<sup>A</sup> A οὐρανίαν LA, -ας L<sup>2</sup> s.l. A s.l. 867 αἰθέρα LA : -ος L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubr. litt. 870 λάθρα Lac ut vid., λάθρα L<sup>A</sup> A 874 μαχ\*\* Lac, μάταν Lc<sup>A</sup> A 875 ἄ μ' ἤ Lac, ἄ μὴ Lc<sup>A</sup> A 875-876 συμφέροντα / ἀκροτάταν Lac, συμφέρον / τ' ἀκροτάταν L<sup>A</sup> A 906 Λαίου L, Λαίου παλαιὰ L<sup>A</sup> in marg. A 917 εἰ fort. Lac (2 litt. sub ras.), ἦν Lc<sup>A</sup> (qui L<sup>1</sup> s.l. del.) A 919 Λύκι' Lac, Λύκει' L<sup>2</sup> lemma L<sup>A</sup> A 920 συγκρατεύμασιν Lac ut vid., σὺν κατεύμασιν L<sup>A</sup> A 931 σὺ L (clarius dist. L<sup>A</sup>) A 933 χ' ὡς τί Lac, χ' ὦ τι L<sup>A</sup> A 934 δόμοις τε L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) 935 παρὰ Lac, πρὸς L<sup>A</sup> A 948 κτάνοι L, κτάνη L<sup>A</sup> s.l. (-η) A 953 σεμνὰ Lac, σέμν' L<sup>A</sup> A 957 σημήνας Lac ut vid., σημάντωρ L<sup>B</sup> v.l. L<sup>A</sup> A 966 ὦν L, δι' ὦν L<sup>A</sup> s.l. Aac in l. (διῶν A rubr. litt. s.l. et pc in l.) ὑφηγητῶν LA, ἐξηγητῶν L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubr. litt. 999 ὄμματ' Lac, ὄμμαθ' L<sup>A</sup> A 1000 ἤ Lac, ἤ L<sup>A</sup> A 1007 ἐμοῦ Lac, ὀμοῦ L<sup>A</sup> A 1011 ἐξέλθοι L, ἐξέλιθ L<sup>A</sup> s.l. (-η) A 1016 ὀθόνεξ' Lac, ὀθούνεξ' L<sup>A</sup> A 1023 μέ\*\*γα Lac, μέγα Lc<sup>A</sup> (fort. iam Lc<sup>S</sup>) A 1028 ἐπιστάτου Lac, ἐπεστάτου L<sup>A</sup> A 1031 ἴσχων Lac, ἴσχοντ' L<sup>1</sup> in marg. L<sup>A</sup> A 1045 ὧστ' ἰδεῖν L (-τ' clarius dist. L<sup>A</sup> qui -τ ex ι- scr.) 1046 εἰδῆτ' ἄν Lc<sup>A</sup> A (ἠδείητε ἄν L<sup>2</sup> in l., εἰ- L<sup>2</sup> s.l.) 1050 εὐρήθαι Lac, εὐρήσθαι L<sup>A</sup> A 1056 ἐντραπεῖς Lac, ἐντραπῆς L<sup>A</sup> A 1064 δρᾶ Lac, δρᾶν L<sup>A</sup> A 1084 ὡς οὐκ Lac, οὐκ L<sup>A</sup> A 1085 μ' ἐκμαθεῖν Lac ut vid., μὴ ἔκμαθεῖν L<sup>A</sup> A 1088-1089 ἀπειρών LA, ἀπειρος L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. A s.l. rubr. litt. 1097 ἀρέστ' εἶη LA, ἄριστ' εἶη L<sup>A</sup> in marg. A v.l. rubr. litt. 1111 πρέσβεις Lac, πρέσβει Lpc A in l., πρέσβυν L<sup>A</sup> s.l. et A s.l. (-υν) 1114 ἀλλ' ὥστε Lac, ἄλλως τε L<sup>B</sup> in marg. (ἄλλως) L<sup>A</sup> A 1126 πρὸς τίσιν Lac, πρὸς τίσι Lpc (-τ- clarius dist. L<sup>A</sup>) A 1127 πρὸς χῶρο Lac, πρόσχωρος L<sup>A</sup> A 1130 ὅς πάρεστιν L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) A ξυναλλάξας L, ξυναλλάχων L<sup>A</sup> s.l. (-χων), συνήλλαξας A 1140 τοῦτον Lac, τούτων L<sup>A</sup> A 1151 εἰδῶς οὐδὲν Lc<sup>A</sup> A, perm. Lac ut vid. 1171 δέ τοι Lac, γέ τοι L<sup>A</sup> A 1185 οὐς τ' L (τ' clarius dist. L<sup>A</sup>) 1186 ὦ Lac, ἰὼ L<sup>A</sup> A γενεαὶ L (clarius dist. L<sup>A</sup>) A 1199 Ζεῦ LA, φεῦ L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. A s.l. rubr. litt. 1200 ἀνέστα Lac, ἀνέστας L<sup>A</sup> A 1217 ἰδόμην Lac, ἰδόμαν L<sup>A</sup> A 1225 ἀρείσθε Lac, ἀρείσθη L<sup>A</sup> A 1231 αἶ Lac, αἶ v L<sup>A</sup> A in l., αἶ ἄν L<sup>A</sup> in marg. A s.l. αὐθ\*ρετοι Lac, αὐθαίρετοι L<sup>A</sup> A 1237 αὐτῆς Lac, αὐτῆς L<sup>A</sup> A 1250 ἄνδρα Lac, ἄνδρας L<sup>A</sup> A 1252 εἰσέπ\*σεν Lac (fort. εἰσέπεσεν), εἰσέπαισεν Lc<sup>A</sup> A 1254 ἐλεύσομεν Lac, ἐλεύσομεν L<sup>A</sup> A 1262 ἐκλείνε Lac, ἐκλινε L<sup>A</sup> A κλειθρα LA, κληθρα L<sup>A</sup> s.l. (-ῆ-) 1264 ἐμπεπληγμένην Lac in l., ἐμπεπλεγμένην fort L<sup>1</sup> s.l. ac (-ε-?) L<sup>A</sup> in l. (qui L<sup>1</sup> s.l. del.) A 1266 ἐπὶ Lac, ἐπεὶ L<sup>A</sup> ut vid. et A 1271 ὄφουτό L, ὄφουτό L<sup>A</sup> s.l. A 1274 ὄφοιαθ' LA, ὄφοίνθ' L<sup>A</sup> s.l. (-οιν-) γνωσοῖατο LA, γνωσοῖντο L<sup>A</sup> s.l. (-οιν-) 1280 δυοῖν L, δυεῖν L<sup>A</sup> s.l. ut vid. (-ει-) A 1284 ἄτ\* Lac, ἄτη Lc<sup>A</sup> A 1299 τίς Lac, τίς σ' L<sup>A</sup> A τλήμων Lac, τλήμον L<sup>A</sup> A 1302 πρὸς ἤ Lac, πρὸς σῆ L<sup>A</sup> A 1306 ποίαν L A s.l. (π-), ποίαν L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. (τοι-) A 1330 κακὰ Lac, κακὰ κακὰ L<sup>A</sup> A ἐμὰ ante τάδ' om. Lac, rest. L<sup>A</sup> 1335 \*' Lac, γ' Lc<sup>A</sup> A 1348 ὅς Lac, ὡς L<sup>A</sup> A 1350 ἐλαβέ μ' fort. Lac (ἐλ\*\*έ μ'), ἐλυσεν Lc<sup>A</sup> (qui L s.l. del.) A 1373 fort. οὖν Lac (\*\*ν), οἶν Lc<sup>A</sup> A 1407 γ' ὦ \* πόσα Lac,

χωπόσα L<sup>A</sup> A 1422 οὐθ' Lac ut vid., οὐ Lpc, οὐχ L<sup>A</sup> in marg. A 1423 οὐθ' Lac, οὐδ' L<sup>A</sup> A, οὐχ L<sup>A</sup> in marg. 1446 γε L, τε L<sup>A</sup> s.l. (τ-) A 1454 ἀπολλύτην Lac, ἀπολλύτην L<sup>A</sup> A 1459 ἀρσένων Lac, ἀρρένων L<sup>A</sup> A 1460 πρόσθη Lac, πρόσθη L<sup>A</sup> A 1469 δ' ἄν L, τ' ἄν L<sup>A</sup> s.l. A 1477 ἡ σ' εἶχεν Lac ut vid., ἦν εἶχες L<sup>A</sup> A 1479 ἡ Lac, ἡ L<sup>A</sup> Apc rubr. litt., ἡ Aac 1481 ὡς L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) A in l., εἰς L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubr. litt. 1491 ἤξεθ' Lac, ἤξεσθ' L<sup>1</sup>, ἴξεσθ' L<sup>A</sup> A 1506 ἐγγενεῖς Lac, ἐγγενεῖς L<sup>A</sup> A.

### LES INTERVENTIONS DU SCRIBE DE A DANS SON PROPRE MANUSCRIT

Avant de comparer les interventions du scribe de A dans les deux manuscrits, est-il possible de saisir le sens attaché à son usage des différentes encres dans le *Parisinus* pour corriger ou compléter le texte ?

#### *Les corrections effectuées avec la même encre que le texte*

Les corrections effectuées avec la même encre que le texte ont été apportées par le scribe au fur et à mesure que progressait son travail de copie, ainsi qu'en témoigne la teinte de cette encre : noire jusqu'à la page 146, et beaucoup plus pâle à partir de la page 147<sup>224</sup>. On constate aussi que sur la dernière page écrite avec l'encre restée noire, la scholie se trouvant en bas de la marge gauche et se rapportant au chant du chœur (vers 863 sqq.) a été copiée avec l'encre marron-gris clair qui est utilisée à partir de la page suivante, soit à partir du vers 890<sup>225</sup>. De même au vers 814, sur cette page 146, λαίω τι a été ajouté après coup avec l'encre plus claire dans un espace qui avait été laissé en blanc<sup>226</sup>.

Ces interventions effectuées avec la même encre que le texte, concernent des erreurs dites « mécaniques », telles que les omissions de lettres (vers 1100, ὀρεσιβάτα Aac), de mots (552 οὐκ εὔ om. Aac) ou d'un vers (46, chute dans A seulement)<sup>227</sup>; des confusions de lettres ou de mots (\*ρον Aac en 72; peut-être par confusion ou simple absence de l'augment ἄκουσα Aac en 95, comme en Cac; le cas suivant présente une confusion qui se trouvait probablement déjà dans le modèle et donc ancienne, comme en témoigne le texte similaire d'autres manuscrits n'appartenant pas à la

224. Voir *supra*, « Description du texte de l'*OEdipe roi* dans A ».

225. Ce léger décalage entre le moment où le copiste écrit le vers et celui où il ajoute la leçon *supra lineam* est peut-être déjà un signe de son usage de plusieurs manuscrits comme modèles. Voir *infra*.

226. Dawe signale également ce fait dans ses *Studies*, II, p. 127 : « λαίω τι haec verba insolito atramento sunt scripta in A ».

227. Dawe attribue cette restitution par erreur à A<sup>2</sup>.

famille parisienne<sup>228</sup> : \*ακίστων Aac en 1301, probablement κακίστων comme dans L notamment, corrigé par son propre scribe — si leurs modèles respectifs contenaient la même erreur, elle provient d'une même source, et dans les deux cas, les problèmes de transcription étaient suffisamment familiers du réviseur de L et du scribe de A pour qu'ils la rectifient); des confusions liées au iotacisme (v. 321 πειθη Aac, erreur propre à A; 367 ἦ ut vid. Aac, voir notamment Lac, corrigé par la main de A<sup>229</sup>), à la *distinctio* (v. 1185 τ' ἔμ' fort. Aac, ras. supra ε; voir aussi NOacDZc), à l'éliision (1453 τε \*θέσθη Aac<sup>230</sup>).

Mais le scribe du manuscrit parisien a aussi corrigé des prépositions et particules :

v. 706 τὸ δ' Aac<sup>231</sup>; v. 746 πρὸς σ' Ac, -ρὸς in ras., -ος compendieuse, voir πρὸς Lac, πρὸς σ' L<sup>3</sup><sup>232</sup> — la correction de la chute du ζ suggère la même réflexion sur les compétences de ces scribes que la correction du vers 1301 —; 763 δ γ' Ac in l., γ' in ras. scr., δε supra δ add., voir CFHNPa<sup>1</sup>pcVGRZrZc qui présentent le texte δδ' et DXrXsT qui cumulent les deux particules; 1447 μ\* Aac<sup>233</sup>) et des préfixes (1188 ἀναριθμῶ Aac, comme en C; 1429 \*\*χομίζετε Aac (2 vel 3 litt.), voir εἰσκομίζετε CGR s.l.

Enfin, il faut noter que, toujours dans la même encre que le texte, on trouve *supra lineam* l'ajout d'autres leçons — se trouvaient-elles dans le modèle du texte recopié, indiquent-elles une collation ou s'agit-il de conjectures?

159 κελομένω, voir *in linea* la famille parisienne DXsZr; 200 πυρόφορον, comme XsD gl., fort. Nac, et F s.l. Zr s.l.; 201 κράτει, comme ZcT, et *supra lineam* la famille parisienne encore DXs; 526 λέγοι, avec L et la plupart des manuscrits; 866 οὐρανίας<sup>234</sup>; 1111 πρέσβυν, voir GRXsXr<sup>1</sup>pcZrD in l. T in l.; 1116 προὔχοις, avec L et la plupart des manuscrits; 1306 ποίαν, comme dans le texte de L notamment<sup>235</sup>) et une glose (1231 αἶ ἄν).

228. Voir la collation de Dawe dans les *Studies*, II, p. 144.

229. Nouvelle lecture par rapport à Dain, Dawe, Colonna, et Lloyd-Jones et Wilson (ces derniers ne signalent pas non plus la correction dans L).

230. Dawe signalait la correction, mais lisait ἐ\*θέσθη Aac.

231. Nouvelle lecture.

232. Nouvelles lectures (Lloyd-Jones et Wilson ne s'intéressent pas à ce lieu dans leur appareil critique).

233. Nouvelle lecture.

234. Une correction, selon J. Bollack, *op. cit.*, I, p. 100, et III, pp. 546-548. Contrairement à ce que laisse supposer Dawe dans les *Studies*, la glose dans L n'est pas de la main du scribe, mais d'une main ultérieure que je n'ai pas pu identifier. Est-ce celle de A? Sur la difficulté d'identifier parfois les mains correctrices dans L, voir *supra*, dans « Les interventions du scribe de A dans L », *Les incohérences*.

235. Le bon texte pour J. Bollack, *op. cit.*, I, p. 98.

Les chutes de 46 et 552 sont propres à A et peuvent être dues à son scribe et non pas au modèle recopié. Les autres corrections apportées au texte, que ce soit pour rectifier un problème de *distinctio* ou d'itacisme, ou pour corriger un préfixe, peuvent être expliquées par sa grande compétence<sup>236</sup>. Seules les corrections de particules et l'ajout d'autres leçons incitent à penser que le scribe a effectué sa copie à partir de plusieurs modèles. C'est ce que semblent indiquer également les leçons de Aac que l'on trouve dans d'autres manuscrits n'appartenant pas toujours à la même famille, sachant que Apc ne fut pas le modèle de tous ceux qui restaient. Le cas du vers 1111 est intéressant car la famille romaine propose également cette leçon; cela atteste la contamination, contre Turyn en ce qui concerne G<sup>237</sup>.

#### *Les corrections à l'encre rouge*<sup>238</sup>

Les corrections effectuées à l'encre rouge concernent encore quelques fautes apparemment mécaniques telles que les omissions : chute de lettres comme en 79, σηματούσι; 1108, Ἐλικωνίδων, dans le manuscrit A seulement<sup>239</sup>; chutes de syllabe comme en 129, εἶρ; ou de la désinence en 591, ἦρχ; chute de mot enfin comme en 1011, Φοῖβος.

Mis à part le cas insignifiant de 79, on peut se demander si les autres chutes ou omissions sont dues à notre homme ou à son modèle. Or la confrontation des manuscrits L et A oblige à reconsidérer partiellement les informations données ci-dessus. Dans le cas du vers 591, en effet, le copiste de A reporte dans Lpc la leçon -ων, qui se retrouve dans Xs. Il connaissait donc la leçon -ov qui était dans Lac et que l'on retrouve dans l'ensemble de la tradition, et lors de la copie proprement dite, il semble avoir délibérément remis à plus tard son choix. On ne peut pas parler de « chute » dans ce cas. Il faut peut-être supposer le même procédé pour 129<sup>240</sup>.

Les corrections à l'encre rouge s'attachent surtout à l'orthographe avec la révision systématique de l'accentuation et l'adjonction des iotas souscrits (il reste peu de cas où le iota est absent). Elles visent dans ce cas à respecter la norme nouvelle par rapport au modèle.

Mais on trouve également quelques corrections de texte importantes :

v. 107, τινας Aac, τινα Apc rubris litt., punctum supra -ς; à noter qu'il y a aussi dans L s.l. un point qui athétise le ς, et qui a ensuite été gratté; le texte de Apc

236. Il corrige également dans L des problèmes manifestement liés à la translittération (ex. v. 78 σό L<sup>A</sup> A : εῶ Lac; 676 οὔκουν L<sup>A</sup> A : οὐκ ἄμμ' Lac).

237. TURYN, *Studies in the Manuscript Tradition*, pp. 115-117. Voir Jean BOLLACK, *op. cit.*, vol. I, p. 113 sqq., et pour le vers 1111, p. 116.

238. Voir *supra*, dans « Description du texte de l'*OEdipe roi* dans A », la *Liste des corrections et principales interventions dans A rubris litteris*.

239. Une correction métrique, plutôt qu'une faute de copie, pour J. Bollack, *op. cit.*, I, pp. 106-107.

240. Voir également le cas signalé *supra*, dans *Les corrections effectuées avec la même encre que le texte* : v. 814 λαίω τι.

ne se retrouve que dans l'édition milanaise de 1498 de la Souda; 876-877<sup>241</sup>, εἰσαναβάσσα / πότμον Aac, εἰσαναβάσσ' ἀπότομον Apc rubris litt., problème de *distinctio* augmenté de la chute d'une lettre, apparemment décelé dans son modèle; aucun autre manuscrit n'a suivi ce même modèle, un indice pour l'originalité de la source de A? Contrairement à ce qu'affirment les éditeurs, la leçon ἀποτμον n'existe pas dans A<sup>242</sup>. Signalons ici que A présente également la leçon originale συμφέρον / τ' ἀκροτάταν au lieu de συμφέροντα / ἀκρότατα, et que son copiste corrige L dans le même sens, information non donnée par les éditeurs modernes<sup>243</sup>; s'agit-il d'une conjecture de A? 899, οὐδὲ Aac comme FH, est dû à une confusion avec le vers suivant, peut-être à un stade antérieur de la transmission.

On trouve également dans cette encre rouge des ajouts *supra lineam* de leçons autres :

v. 201, ἀστραπὸν A s.l. avec FpcV; 332, οὔτε A s.l., peut-être une conjecture, que la main de A reporte dans L s.l.; 516, la main de A corrige L in l. qu'elle rend semblable à A, in l. (τ') et s.l. (τι), contre HPPaXrT; 860, μηδ' ἀφῆς τοῦτο, leçon propre à A s.l. que ne signalent pas les éditeurs — une conjecture du scribe? 1088-9, la main de A reporte la leçon de A s.l. ἄπειρος, qui est le texte de HN, dans L s.l. avec une encre noire — une conjecture? 1199, la main de A reporte la leçon φεῦ de A s.l., non signalée par les éditeurs et qui est le texte de T, dans L s.l. à l'encre noire; 1317, le texte de A in l. ἄγμα ne se retrouve pas ailleurs — graphie défectueuse qu'il rectifie ou éclaire *supra lineam*?

Et l'on trouve, présentées comme variantes avec le signe γρ., les leçons de A s.l. suivantes :

722 παθεῖν que la main de A reporte dans L comme variante, voir aussi C<sup>2</sup> v.l. D<sup>2</sup> v.l. Xr<sup>244</sup>; 1097, ἀριστ' εἴη, que la main de A reporte dans la marge de L mais sans la signaler comme variante, voir aussi PaD<sup>S</sup> v.l.; 1518, ἀποιχος, variante que l'on ne retrouve pas ailleurs<sup>245</sup>.

*Ces variantes témoignent de la consultation par le scribe de A d'un autre manuscrit que L. S'agit-il d'une nouvelle collation après le travail de copie proprement dite, qui suppose lui-même, comme nous l'avons vu, l'uti-*

241. Voir la discussion philologique de J. BOLLACK, *L'Œdipe roi de Sophocle*, III, p. 557 sqq.

242. Voir DAIN et COLONNA : « ἀπότομον L... : ἀπότμον A », et DAWE qui distingue une correction : « πότμον Aac ἀποτμον Apc » (sur ce point encore, l'apparat critique de Lloyd-Jones et Wilson est inutilisable puisqu'ils attribuent les deux leçons de façon indifférenciée à la famille parisienne).

243. Même manque dans les *Studies* de DAWE et dans les relevés de Papatomopoulos.

244. Cette variante est retenue par J. BOLLACK; voir son commentaire dans *L'Œdipe roi de Sophocle*, II, p. 453, et I, p. 105.

245. Cette variante est discutée par J. BOLLACK dans *L'Œdipe roi de Sophocle*, IV, p. 1031 sq.

lisation d'au moins deux manuscrits? On se demande en effet pourquoi le scribe n'a pas reporté les leçons et variantes dont il est question ci-dessus dans la même encre que le texte.

Enfin il s'est livré à un travail d'exégèse et a doté le texte de nombreuses gloses interlinéaires qu'il reporte, pour les deux tiers d'entre elles, dans L, par exemple :

863, εἴ θε, glose que la main de A reporte dans L s.l. à l'encre noire; 867, αἰθέρος, glose que la main de A reporte dans L s.l.; 1088, on retrouve la glose μᾶ notamment dans L<sup>2</sup> s.l.; 1481, εἰς, glose non signalée par les éditeurs et que la main de A ajoute dans L s.l.

Les corrections et l'adjonction de gloses témoignent là encore du travail d'interprétation effectué par ce copiste.

Mais pourquoi avoir utilisé l'encre rouge pour des corrections qui lui sont imputables, alors qu'il corrige des problèmes de *distinctio* ou d'itacisme en utilisant l'encre du texte? Il peut sembler parfois que le scribe se corrige avec l'encre rouge comme par inadvertance, parce qu'il vient de s'en servir pour distinguer les répliques des personnages (voir par exemple l'erreur de copie du vers 79, σημαίους Aac, qu'il a corrigée en rouge). Il faut néanmoins rectifier ce jugement : dans le cas du vers 591 décrit ci-dessus, il n'a pas utilisé la même encre pour intervenir dans le texte de L et pour inscrire la désinence dans son manuscrit : il semble donc avoir voulu distinguer ce choix par l'emploi de l'encre rouge.

En ce qui concerne les leçons présentées *supra lineam*, il est difficile de décider si elles constituent des conjectures du scribe (comme en 332, 860) ou si elles témoignent d'une collation (516, 1199)<sup>246</sup>. Mais l'adjonction de variantes dans les conditions que nous avons vues (le scribe de A ne les a pas trouvées dans L, mais au contraire les y a reportées) indique clairement une collation et témoigne des moyens dont le copiste disposait pour établir son texte.

Dans ces derniers cas, comme dans ceux de corrections de texte importantes dont on peut penser qu'elles ont été probablement amenées par une collation, on comprend l'usage distinctif de l'encre rouge : le scribe de A indiquerait ainsi dans son manuscrit le résultat d'une collation.

La confrontation systématique des informations relevées dans l'un et l'autre manuscrits permet d'aller plus loin dans l'analyse du travail effectué par le scribe du manuscrit A : disposait-il du manuscrit laurentien au moment où il accomplissait sa propre copie? Avait-il alors un ou plusieurs modèles

246. Voir *supra*, Schneider et Dain, dans « Présentation du manuscrit A », *La nature éditoriale du travail effectué par le scribe de A*.

sous les yeux? Peut-on se faire une idée de la façon dont il a procédé à ses corrections ou ajouts dans le texte de L? Telles sont les questions auxquelles je tente de répondre maintenant.

#### COMPARAISON DES INTERVENTIONS DU SCRIBE DE A DANS SON PROPRE TEXTE ET DANS L

##### *Les interventions du scribe à l'encre marron clair dans A*

Si l'on compare les résultats des interventions effectuées à l'encre devenue marron clair dans le texte initial de A avec le texte du *Laurentianus*, on constate que 22 des 31 corrections, et 3 des 8 leçons présentées au-dessus de la ligne dans A correspondent au texte de L. Une exception digne d'être retenue concerne le vers 367, le seul cas relevé dans cette série où l'exégète a corrigé L en plus de A : ἤτ Lac, εἶ L<sup>A</sup>, et l'on a vu qu'il s'agit probablement d'une correction « savante » du scribe. Or il corrige L avec cette encre marron-gris qui semble très proche de celle du texte de A. *Le scribe a donc copié A en ayant L sous les yeux, en plus d'un autre modèle.*

Il disposait assurément d'un autre manuscrit que L ainsi qu'en témoignent les particules corrigées en 706, 763, la préposition en 746 (dans ces trois cas, le texte de A est rendu semblable, après correction, à L), et les leçons inscrites au-dessus de la ligne en 159, 200, 201, 866, 1111, auxquelles il faut ajouter le texte de A en 526, 1116 et 1306. D'autre part, nous avons vu plus haut que ses interventions dans L avec l'encre devenue marron-gris clair sont extrêmement nombreuses, la plus célèbre étant l'ajout du vers 800. On peut raisonnablement supposer que celles-ci ont été faites dans L au fur et à mesure que progressait sa copie du texte de A, comme en témoigne la correction du vers 367 mentionnée ci-dessus.

D'autre part, les quelques corrections ou adjonctions faites dans A s.l. avec l'encre du texte qui ne ramènent pas au texte de L ont été reportées dans ce manuscrit par la main de A dans l'interligne. Il est possible que notre scribe ait procédé de la même façon sur son (ou ses) autre(s) modèle(s) : ajoutant dans leurs interlignes les leçons de L au fur et à mesure que progressait sa copie. Il serait intéressant de rechercher sa main dans les autres manuscrits anciens. Une telle découverte serait évidemment précieuse.

##### *Les interventions du scribe à l'encre rose dans A*

*Les corrections effectuées dans A avec l'encre devenue rose sont généralement présentées au-dessus de la ligne dans L par la main de A (20 cas*

sur 32), soit avec l'encre devenue marron-gris (trois fois sur quatre), soit avec une encre restée noire. Nous avons vu comment ce scribe corrige L en 591 (seul cas de cette série) : il a laissé un blanc dans sa copie; il corrige le *Laurentianus* avec l'encre marron-gris et complète, mais à l'encre rouge, sa copie selon le texte adopté, issu soit d'un autre manuscrit, soit d'une conjecture. Signalons ici le procédé analogue qui l'a conduit en 660 et 661 à ménager lors de la copie du texte un espace libre (respectivement de six et cinq lettres possibles), puis à le cocher d'une petite marque rouge, comme pour confirmer une lacune non comblée par l'examen d'autres manuscrits<sup>247</sup>. Les seules corrections présentées en rouge dans A qui ramènent ce texte à celui de L sont aux vers 877, 898 (corrections de texte), 1011 (chute de mot), 129 (de syllabe) et 1108 (de lettre). On note encore quatre gloses (v. 728, 745, 1018 et 1257) et une leçon présentée au-dessus de la ligne (v. 860) absentes de L et de L corrigé.

Il est donc clair que les ajouts effectués dans A au-dessus de la ligne avec l'encre devenue rose ne proviennent pas du manuscrit L; au contraire, notre scribe les y a reportées en même temps que dans son propre manuscrit, mais en évitant d'utiliser cette encre rouge dans L. Il a donc comparé sa copie à un manuscrit, au moins, autre que le *Laurentianus*. Cette collation fut-elle contemporaine de la copie de A ou postérieure? Alors que j'étais partie de la seconde hypothèse dans mes analyses, la première m'apparaît désormais plus probable. Faut-il, dans ce cas, supposer un minimum de deux modèles ou de trois modèles pour A? Lorsque le texte de A diffère de celui de L, l'usage de l'encre rouge ou de l'encre du texte indique-t-il des sources différentes? Je livre ces questions à de futures investigations.

#### *Le renouveau de l'activité savante à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle*

A partir de 1280, on revient aux lois de l'ancienne philologie des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles (et nous avons vu que le scribe du *Laurentianus* était déjà capable lui aussi de discerner et rectifier des erreurs de copie; d'autre part, la même lacune des vers 584-586 d'*Électre* dans L et dans A comblée par le scribe *post correctionem* indique clairement une collation<sup>248</sup>). On utilise de nouveaux restes de l'Antiquité, après un siècle et demi de désintérêt pour la copie des textes littéraires. De nouvelles leçons enrichissent alors la tradition. « C'est ce qui fait, écrit Dain, qu'un certain nombre de variantes, qu'on écarte d'ordinaire dans les éditions comme provenant de *recentiores* sans autorité, remontent en réalité à l'Antiquité. (...) La collation d'un manuscrit

247. Voir encore v. 1479 ḡ L<sup>A</sup> Apc rubr.lit. : ḡ Aac : ḡ Lac, et l'espace pouvant contenir un vers et laissé vacant entre les vers 863 et 864 dans A.

248. Voir *supra*, dans « Description du texte de l'*OEdipe roi* dans L », *Les sources du travail effectué par le réviseur*.



reportée sur l'autre devient la loi de la philologie<sup>249</sup>. » Il arrive même que l'on fasse de nouvelles translittérations. Le *Parisinus gr.* 2712, du moins en ce qui concerne le texte de l'*Œdipe roi*, semble caractéristique de ce type d'activité savante, comme en témoignent les corrections prosodiques et grammaticales, d'une part, mais aussi les interventions de son scribe dans le manuscrit laurentien qui mettent en lumière une véritable collation.

#### *Le phénomène de « contamination »*

Selon Paul Maas, on ne doit pas concevoir la contamination comme due au fait qu'un scribe a disposé de deux modèles pour recopier un texte et qu'il a puisé tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, car cette méthode serait trop pénible. La démarche serait plutôt la suivante : les leçons divergentes d'un manuscrit sont reportées dans un autre qui n'est pas son modèle, dans la marge ou entre les lignes, et le copiste suit tantôt la leçon « première », tantôt la leçon « seconde » de ce dernier<sup>250</sup>.

Ce ne fut apparemment pas la méthode suivie par le copiste de A qui, s'il a trouvé des variantes dans l'un de ses modèles, a néanmoins utilisé simultanément plusieurs manuscrits dont L, qu'il n'hésite pas à corriger, interrompant parfois son travail de copiste pour consulter d'autres textes, cochant dans sa copie un espace laissé blanc lorsqu'il n'a pas trouvé la réponse attendue au problème qu'il s'est posé ; il a probablement pratiqué sur ses autres modèles le même type d'interventions que dans L. C'est donc de façon pleinement justifiée qu'il a présenté son livre, dans le colophon déjà cité, comme « le produit d'un grand savoir-faire et l'œuvre d'un érudit », précisant dans un jeu de mot intraduisible qu'il l'a restauré sans s'être laissé induire en erreur<sup>251</sup>.

#### NOUVELLES LECTURES PAR RAPPORT AUX COLLATIONS ANTÉRIEURES

La liste qui suit présente mes lectures qui divergent de celles de Dawe, Colonna<sup>252</sup>, Lloyd-Jones et Wilson, ou Papathomopoulos, ou qui apportent de nouvelles informations. Je précise entre parenthèses le nom de l'éditeur lorsqu'il est isolé ; pour des raisons de concision, je ne reproduis pas la lecture que je corrige. Je donne le témoignage de Dain lorsque Colonna s'en écarte à tort. Enfin, je cite les lectures de Papathomopoulos quand elles

249. Cf. DAIN, *Les manuscrits*, p. 150 sqq.

250. *Op. cit.*, B. Recensio, 10, pp. 8-9.

251. Voir *supra*, note 145.

252. Notamment à cause des lectures présentées comme certaines par Colonna mais qui sont en fait des hypothèses.

divergent des miennes, ou au contraire quand elles les confirment<sup>253</sup>. Après avoir pris connaissance de sa communication, j'ai réexaminé le manuscrit laurentien, afin de vérifier les lectures sur lesquelles nous divergeons. Dans 38 cas, je confirme mes premiers relevés. En 464, je déchiffre avec un peu plus de certitude deux lettres. En 797, enfin, je me range à l'avis de Papatomopoulos pour sa lecture de Lac, après avoir découvert la trace très réduite d'un grattage qui pourrait être celui d'un accent<sup>254</sup>.

6 παραγγέλλων Lac, παραγγέλων Lpc (Colonna) 18 οί δε\*\* Lac, οί δέ τ' Lc<sup>A</sup> A (Colonna; apparat critique de Lloyd-Jones et Wilson incomplet) 21 μαντεία A 26 βουνόμοις L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) 27 πορφόρος Aac, πύρφόρος Apc 34 συναλλαγῆς Lac L<sup>2</sup> lemma, συναλλαγῆς L<sup>A</sup> 42 εὔρεῖν ἡμῖν Lc<sup>A</sup>, fort. perm. Lac (Colonna) 43 του L, που L<sup>A</sup> s.l. (bien vu, mais ambigu chez Dain)<sup>255</sup> 44 ὦ Lac, ὡς L<sup>2</sup> lemma L<sup>A</sup> 46 om. Aac, rest. Apc in marg. (Dawe) 48 πάλαι Lac in l. ut vid. πάλα\*), πάρος L<sup>S</sup> s.l. ac (-ρος) L<sup>A</sup> in l. (qui L<sup>S</sup> s.l. del.) (Colonna; Papatomopoulos) 49 δ\* ἤς σῆς Lac, δὲ τῆς σῆς Lc<sup>A</sup> 61 ἐξίσου A 67 πλάναις A (Colonna) 72 \*ρον Aac, δρών Ac τήνδ' ἐρυσάμεν Lac, τήνδε ῥυσαίμεν L<sup>A</sup> A (Lloyd-Jones et Wilson) 83 πεπανκάρπου Lac ut vid., πεπαγκάρπου L<sup>2</sup> 101 χειμάζον L, -ει L<sup>1</sup> s.l. (Colonna) 102 τῆνδε Lac, τήνδε L<sup>A</sup> (Dawe; Lloyd-Jones et Wilson<sup>256</sup>) 103 ἦν Lac, ἦν Lpc ut vid., ἦν A 107 τινὰς Lac Aac, τινὰ L<sup>2</sup> (punct. supra ζ pos., postea eras.) Apc rubr. litt. (punctum supra ζ) (Colonna, Lloyd-Jones et Wilson; Papatomopoulos) 111 δέτ' ἀμελοῦμενον L (-τ clarius dist. L<sup>A</sup>) 115 οὐκ ἔθ' A 117 κατεῖδ\*\* Lac, κατεῖδ' Lc<sup>A</sup> (Papatomopoulos)<sup>257</sup> 119 οὐδ\* (1 vel 2 litt.) \*\* (2 vel 3 litt.) Lac, οὐδὲν Lc<sup>S</sup> 127 ἐγένετο Lac, ἐγένετο L<sup>S</sup> (Dawe) 135 ὦτ' Lac, ὦστ' L<sup>A</sup> 142 ὡς L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) 150 παυστήριος Lac, παυστήριος L<sup>2</sup> 153 θήβαις Lac, θήβας Lpc 159 πρώπας σε Lac, πρώταν γε L<sup>S</sup> v.l., πρώτά σε L<sup>A</sup> (Lloyd-Jones et Wilson) κεκλόμενος L, -ω L<sup>A</sup> s.l.<sup>258</sup> 165 πόλει (sans correction; cf. Colonna) 166 ἠνύσατε / ἐκτοπίαν A 172 \* χθονὸς L 175 ἄπερ fort. voluit Lac (ἄπερ), ἄπερ L<sup>A</sup> A<sup>259</sup> 180 δ' ἀγενέθλα L ut vid. (locus evanidus; sp. et acc. clarius dist. L<sup>2</sup>, ut vid.) L<sup>2</sup> lemma (Dawe; incomplet chez Lloyd-Jones et Wilson) 181 θανατάφορα Lac, θαναταφόρω L<sup>1</sup> (aut Lac? θαναταφόρω ex aut in θανατάφορα; locus evanidus) (cette lecture concorde avec celle déjà donnée par Dain) 187 παιῶν Lac L<sup>2</sup> lemma, παιῶν L<sup>2</sup> (Papatomopoulos)

253. Le choix de l'édition à l'apparat-critique lacunaire de Lloyd-Jones et Wilson pour ses collations a obligé Papatomopoulos à redonner beaucoup d'informations déjà connues par les éditions précédentes (ex. 290 τ' L; 337 ὄρμην in l. et ·γ· s.l. L; 579 v. in marg. L; etc.). Lorsque celles-ci s'accordent entre elles, je ne redonne pas l'information négligée par l'édition d'Oxford.

254. Voir *infra*.

255. Papatomopoulos lit également του, mais l'attribue à tort à L<sup>pc</sup> (*op. cit.*, p. 88).

256. L'erreur est relevée également par Papatomopoulos, mais il n'a pas identifié la main de A dans L (τήνδε L<sup>pc</sup>).

257. Là encore, la main de A dans L n'est pas identifiée par Papatomopoulos (κατεῖδ' et L<sup>pc</sup>).

258. Même remarque; Papatomopoulos : κεκλομένω L<sup>1</sup>.

259. Papatomopoulos supplée l'accentuation : ἄπερ L.

ios)<sup>260</sup> 193 δράμημα A (Colonna) 194 ἔπουρον Lac L<sup>2</sup> lemma, ἡ ἄπορον L<sup>2</sup>, ἄπουρον L<sup>A</sup> 198 ἔτι A 204 ἀγκύλων A (Colonna) 215 πεύκα\* Lac, πεύκα Lc<sup>A</sup> 216 ἀ δ' αἰτεῖς L, ὦν δ' αἰτεῖς L<sup>2</sup> in marg, ὦν δὲ αἰτεῖς L<sup>2</sup> lemma 223 πᾶσιν L 229 ἀσφαλῆς L, ἀβλαβῆς L<sup>A</sup> v.l.<sup>261</sup> 234 ἀπώσει fort. Lac (ἀπώσ\*\* et ras. s.l.), ἀπώση Lc<sup>2</sup> 236 τῶν Lac ut vid., τὸν L<sup>2</sup> lemma L<sup>A</sup> 240 κοινόν A, κοινων et κοινον (-νον) A s.l. rubris litt. 248 νιν \*ἄμοιρον Lac, καχόμοιρον L<sup>2</sup> (pas de « ἄμοιρον L<sup>2</sup> lemma », Colonna; incomplet chez Lloyd-Jones et Wilson) 250 γένοιτ' ἄν Lac, γένοιτ' Lpc (pas de « γένοιτ' L<sup>2</sup> », Colonna) 253 τῆς δ\*ῦτε Lac, τῆς δέ τε Lc<sup>A</sup> (Colonna) 257 βασιλέως τ' L (τ clarius dist. L<sup>A</sup>)<sup>262</sup> 261 κοινόν Lac, κοινῶν L<sup>A</sup> 266 τὸν τὸν ut vid. Aac, τὸν Apc (Dawe) 280 δίκαι' ἐλεγξας L L<sup>2</sup> lemma 281 ἄν LA (Colonna) 282 ἄ μο\* Lac, ἄ μοι Lc<sup>A</sup> atr. litt. (Colonna) 284 ἄνακτ' L L<sup>2</sup> lemma, τὸν s.l. add. L<sup>2</sup> ταῦτ' Lac, ταῦθ' L<sup>S</sup> (Colonna) 287 ἐναργῶς Lac in l. L<sup>2</sup> lemma, ἐναργοῖς Lac s.l.<sup>1</sup> (-οῖ-) A, ἐν ἀργοῖς L<sup>A</sup> (qui L<sup>1</sup> s.l. del.) 294 δεῖματός τ' L (τ' clarius dist. L<sup>A</sup>)<sup>263</sup> 296 μ \*ἦσσι Lac, μῆσσι Lc 297 οὔξελέγχων L in l., οὔξελέγξων L<sup>S</sup> s.l. (-ξ-, -ων add. L<sup>A</sup> atris litt.) A (Lloyd-Jones et Wilson) 305 κλύης Lac, κλύεις L<sup>A</sup>, ἐκλυες L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. (signalé par Dain, mais la main de A n'avait pas été identifiée) 314 ἄνδρας Lac, ἄνδρα δ' L<sup>S</sup> L<sup>2</sup> lemma (Colonna) 315 πόνος Lac in l., πόνων L<sup>1</sup> s.l. L<sup>A</sup> in l. A (Dain, Colonna, Lloyd-Jones et Wilson, Papathomopoulos) 321 πείθη Aac, πείθη Apc ἦν Lac, ἦν L<sup>1</sup> 322 ἔννομον Lac<sup>264</sup>, ἔννομ' L<sup>2</sup> (Lloyd-Jones et Wilson) εἶπ\*\* Lac, εἶπας Lc<sup>A</sup> (Colonna) προσφιλή Lac in l., προσφιλές L<sup>S</sup> s.l. (-ες-) L<sup>A</sup> in l. A (incomplet et légèrement inexact chez Colonna; Papathomopoulos) 327 \*ε Lac, σε Lc<sup>2</sup> 332 ἐγώ τ' L L<sup>2</sup> lemma A, οὔτε L<sup>A</sup> s.l. A s.l.<sup>265</sup> 334 πέτρου L L<sup>2</sup> lemma, πέτρας L<sup>2</sup> s.l. 335 \*' Lac (fort. τ'), γ' L<sup>2</sup> lemma Lc ἐξερεῖς L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) 343 πέραι L 347 δ' Lac L<sup>2</sup> lemma, θ' L<sup>2</sup> (apparats critiques incomplets, y compris chez Dain) 349 εἶναι om. L, rest. L<sup>A</sup> s.l. rubr. litt. 357 πρὸς τοῦ L (τ- clarius dist. Lpc) 360 λέγειν L (-ειν clarius dist. L<sup>2</sup>)<sup>266</sup> 367 ἦ ut vid. Aac, εἰ ut vid. Apc (vel Aac? εἰ ex aut in ἦ) 373 τὸνδ' Lac, τῶνδ' L<sup>1</sup> 374 μιᾶς τρέφῃ L (-ς clarius dist. Lpc) L<sup>2</sup> lemma 375 ὅστις L (-τ- clarius dist. L<sup>A</sup>) βλάψαι Lac<sup>267</sup>, βλάψαι Lc<sup>A</sup> (pas de « βλάψαι L<sup>2</sup> », cf. Colonna) 378 τ' ἀξευρήματα L (Colonna) 402 δοκεῖς Lac, ὀδοκεῖς L<sup>2</sup> 408 εἰ fort. om. Lac, rest. in marg. L<sup>S</sup> 419 ὄρθ' A (Colonna)

260. La lecture est très difficile, mais après un long examen, à l'aide d'une loupe, j'ai pu vérifier que ma lecture, et non pas celle de Papathomopoulos, était la bonne. La partie supérieure de la deuxième boucle du *oméga* a été effacée et deux petits traits ajoutés, avec une encre marron-gris clair, pour former un *alpha*.

261. La main de A dans L n'est pas identifiée par Papathomopoulos (ἀβλαβῆς et. L<sup>7p</sup>).

262. Mal lu également par Papathomopoulos.

263. Mal lu également par Papathomopoulos.

264. La lecture de Papathomopoulos est identique.

265. La main de A dans L n'est pas identifiée par Papathomopoulos.

266. Je ne lis pas, avec West (c. r. de LLOYD-JONES et WILSON, *Sophoclis Fabulae*, et *Sophoclea. Studies on the Text of Sophocles*, in *The Classical Review*, 1991, pp. 299-301, p. 299), λόγων *supra lineam*.

267. Papathomopoulos lit avec Dain et Colonna βλάψαι Lac. Il ne peut s'agir que d'une conjecture, la lettre grattée étant illisible.

425 ἄς Lac, ἄ σ' Lpc σοῖς τέ L (-ς clarius dist. Lpc) 433 τις Lac, τι σ' L<sup>A</sup>  
 434 σχολῆς Lac, σχολῆ σ' Lpc (Colonna; apparat critique incomplet chez Lloyd-  
 Jones et Wilson) 439 ὡς πάντ' L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) 440 οὐκοῦν LA<sup>268</sup>  
 442 διώλεσεν LA, διολέσει L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubr. litt. 445 \*\*γ' Lac, σύ γ' L<sup>A</sup> v.l.  
 Lc<sup>2</sup> (Dain, Papathomopoulos) 446 συθείς τ' L (τ' clarius dist. Lpc) 449 σοι Lc<sup>A</sup>  
 (in ras. scr.) (Colonna) 453 ἡσθήσεται A 457 εαυτοῦ Lac, αὐτοῦ L<sup>A</sup> 464 \*\*ε  
 Lac (2 vel 3 litt.), εἶπε ut vid. Lc<sup>3</sup>, clarius dist. Lc<sup>A</sup> atr. litt.<sup>269</sup> 472 χεῖρες Lac,  
 κῆρες L<sup>2</sup> lemma L<sup>A</sup> ἀναπλάκητοι L L<sup>2</sup> lemma, ἀναμπλάκητοι L<sup>A</sup> s.l. (Papathomo-  
 poulos) 478 πετραῖος ὁ fort. Lac (πετρα ἄ\*ς ὁ), πέτρας ὡς Lc<sup>A</sup> (Papathomou-  
 poulos) 481 \*μαντεῖα L 492 ἔγωγε A 494 ἐπὶ δάμον A 510 τῶι L (-ι evanidium,  
 non correctum) 513 δεῖν' A 516 τ' Lc<sup>A</sup> (fort. iam Lac), τῖ L<sup>A</sup> s.l.  
 (Colonna)<sup>270</sup> 521 ἀ\*\* Lac, ἀλλ' Lc<sup>2</sup> 527 τὰδ' Ac 528 ὀρθῶν δὲ  
 A (Colonna) 537 ποεῖν L (Papathomopoulos) 538 τοῦργον A 543 πῶσον  
 Lac, ποιῶν L<sup>A</sup>, ἀντὶ τοῦ ποιήσεις L<sup>2</sup> (Colonna) 551 ἦ τοι Lac, εἶ τοι L<sup>3</sup> in  
 marg. L<sup>A</sup> (Colonna) 557 ἔτ' αὐτός L, ἔθ' αὐτός L<sup>2</sup> (Colonna) 567 οὐκ Lac,  
 κοῦκ L<sup>A</sup> 568 οὔτος \*\*\* (fort. τόθ', sed non lego) Lac, τόθ' οὔτος Lc<sup>A</sup> (Co-  
 lonna) 569 φρονῶι L 574 οἶθ' L, σύ L<sup>2</sup> s.l. 580 ἦ \*θέλουσα Lac (fort. ἐ-),  
 ἦι θέλουσα Lc<sup>1</sup> ἄν Lac, ἄν L<sup>2</sup> (ἄν ἄν) L<sup>A</sup><sup>271</sup> 581 οὐκοῦν L<sup>272</sup> 595 ὄστ' L  
 (-τ clarius dist. L<sup>A</sup>) κέρδει L (Dawe) 603 τόνδ' Lac L<sup>2</sup> lemma, τῶνδ' L<sup>A</sup>  
 604 \*\*\*θου Lac, πεύθου Lc<sup>A</sup> 622 ἦ A 628 μῆδε ἔν Lac, μῆδέν L<sup>2</sup>, οὐδέν L<sup>A</sup> s.l.  
 atr. litt. 631 καιρίαν fort. Lac (καίριαν) L<sup>A</sup> v.l., κυρίαν Lc<sup>2</sup><sup>273</sup> 633 παρεστὸς Lac,  
 παρεστῶς L<sup>A</sup> 637 τ' \*\*\*ίκους Lac (fort. τ' ἔσοίκους, sed non lego) Lc<sup>A</sup>  
 (Colonna) 638 οἴσετε ut vid. Lac, οἴσετε L<sup>A</sup> (Colonna) 648 πάρεις ἴσοι Lac,  
 πάρεισ' σοι L<sup>1</sup> 656-657 locastae trib. L 656 ἐναγῆι φίλον L, φίλον ἐναγῆι L<sup>2</sup> v.l.  
 (Colonna)<sup>274</sup> 657 λόγον L, λόγῳ L<sup>A</sup> s.l. rubr. litt. (-γω) (pas de « λόγων  
 L<sup>2</sup> ad l. », cf. Colonna) 659 φυγεῖν Lac, φυγῆν L<sup>A</sup> (Lloyd-Jones et Wilson)<sup>275</sup>  
 660 θεῶν A (sed post θεῶν spatium 6 litt.) 661 post ἀφίλος spatium 5 litt. A  
 667 προσφῶν L (bien vu par Dain) 673 βαρὺς A (Colonna) 676 οὐκ ἔμμ' Lac,  
 οὐκουν μ' L<sup>A</sup> (Dawe) 681 ἀγνω Lac, ἀγνώς L<sup>2</sup> lemma L<sup>1</sup> 682 μ' ἦνδικον  
 LA 687 ἀγαθὸς Ac (in ras. scr.) 696 δύναι Lac, δύναιο L<sup>A</sup> (cum ras. s.l.) A  
 (Papathomopoulos) 706 τόδ' Aac, τό γ' Apc 708 ἔμ' οὐ Lac, ἐμοῦ L<sup>A</sup> ut vid.  
 \*πάκουσον A 722 θανεῖν LA, παθεῖν L<sup>A</sup> v.l. A v.l. rubr. litt. (non in marg., sed  
 supra l.) (Colonna)<sup>276</sup> 728 ὑποστραφεῖς LA, ἐπι- L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubris litt.<sup>277</sup>

268. Également signalé par Papathomopoulos.

269. Avant de réexaminer le manuscrit, ma lecture était un peu moins affirmative :  
 \*\*ε Lac (2 vel 3 litt.), ἦ Lc<sup>3</sup> (1 vel 2 litt.), εἶπε Lc<sup>A</sup> atr. litt. (et fort. iam Lc<sup>3</sup>). Papat-  
 homopoulos, de son côté, assure que l'on peut lire sans hésitation εἶπε L<sup>3</sup>. Le scribe  
 de A a ajouté cette glose : ἐμφανίζει L<sup>A</sup> supra l.

270. Papathomopoulos n'a pas reconnu la main de A pour L<sup>A</sup> s.l.

271. Mal lu et incomplet également chez Papathomopoulos.

272. Également signalé par Papathomopoulos.

273. Papathomopoulos lit : καιρίαν et. Lac. Là encore, il ne peut s'agir que d'une con-  
 jecture, la lettre grattée étant illisible. D'autre part, il n'identifie pas la main de A dans L.

274. Papathomopoulos n'identifie pas la main du réviseur : φίλον ἐναγῆι L<sup>2</sup>.

275. Papathomopoulos signale également ce lieu.

276. Là encore, Papathomopoulos n'identifie pas la main de A dans L.

277. Même remarque.

732 ποῦ θ' Lac, ποῦσθ' Lc<sup>1</sup>, ποῦ 'σθ' Lc<sup>A</sup> 744 ἔο\*κ' Lac, ἔοικ' Lc<sup>A</sup>  
 745 προβάλλων A in l., ἐμ- A s.l. rubr. litt. 746 πρὸς Lac, πρὸς σ' L<sup>S</sup> Ac (-in ras.) 756 οἰκεύς τις L (τ- clarius dist. L<sup>A</sup>) ὥσπερ Lac, ὅσπερ L<sup>1</sup> (-σ- clarius dist. Lpc) 763 δ γ' Ac in l. (γ' in ras. scr. et de supra δ add.) 769 \*ἕξεται Lac, ἕξεται Lc<sup>1</sup> 771 ἐς τοσοῦτον L (τ- clarius dist. L<sup>A</sup>) 772 μείζον\*ἴ Lac, μείζονι Lc<sup>2</sup> (Colonna; Papathomopoulos) 782 θ' ἡτέραι L, θατέρα L<sup>A</sup> v.l. (bien vu, mais ambigu chez Dain)<sup>278</sup> 783 πατρὸς τ' L (τ- clarius dist. Lpc) 789 θ' Lac, δ' L<sup>2</sup> (mal lu par Papathomopoulos) ἀθλι\*\* Lac, (ο\* vel ω\*), βαυλία Lc<sup>A</sup> 794 τ\*κούσ\* Lac, 'πακούσας Lc<sup>S</sup> 795 ἄστροις τὸ L (-ς clarius dist. Lpc) 797 τελούμενων fort. Lac (τελουμέν\*ν)<sup>279</sup>, τελούμενα L<sup>S</sup> 802 κήρυξ LA (Colonna) 806 τρ\*\*\*\*άτην L, τροχηλάτην Lc<sup>1</sup> 815 τίς τοῦ L (-ς clarius dist. Lpc) 817 ὦ L (pas de « ὄν L<sup>2</sup> (super v. add.) », cf. Colonna) 825 μή\*\* Lac, μήτ' Lc (Colonna) 836 γ' om. Lac, rest. L<sup>A</sup> (Dawe)<sup>280</sup> 839 ἦν fort. Lac, ἦν Lpc 840 ταῦτ' Lac, τὰ αὐτὰ L<sup>2</sup>, ταῦτ' Lc<sup>A</sup> 843 κατακ\*ει\*\*εν Lac (2 et 2 vel 3 litt.), κατακτείν\*εν Lc<sup>S</sup> (1 vel 2 litt.), κατακτείναιεν Lc<sup>A</sup><sup>281</sup> 852 ἀναξ Aac, ὄναξ Apc 860 μηδὲ τοῦτ' ἀφῆς A in l., μηδ' ἀφῆς τοῦτο A s.l. rubr. litt. 863 εἴ μοι LA, εἴ θε L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. A s.l. rubr. litt. 874 μαχ\*\* Lac, μάταν Lc<sup>A</sup> 875 'πίκηρα A ἃ μ' ἦ Lac, ἃ μη Lc<sup>A</sup> 875-876 συμφέροντα / ἀκροτάταν Lac, συμφέρον / τ' ἀκροτάταν L<sup>A</sup> 876-877 εἰσαναβᾶσα πότμον Aac, εἰσαναβᾶσ' ἀπότομον Apc rubr. litt. (bien lu par Dain) 885 οὐ σέ A 890 ἔρξεται Lac<sup>282</sup>, ἔρξεται L<sup>2</sup> 899 οὐδὲ Aac, οὐδ' ἐς Apc rubr. litt. 906 φθίνοντα LL<sup>2</sup> lemma A (Colonna) 917 εἰ fort. Lac (2 litt. sub ras.), ἦν Lc<sup>A</sup> (qui L<sup>1</sup> s.l. del.) λέγ\*\* Lac in l. (fort. λέγοι, sed non lego), λέγη L<sup>1</sup> s.l. (-γι) (Colonna) 919 πρὸ σ' Lac, πρὸς σ' L<sup>1</sup> L<sup>2</sup> λύκι' Lac, λύκει' L<sup>2</sup> L<sup>A</sup> 934 δόμοις τε L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) 936<sup>283</sup> τ\*\*\* Lac, τάχα Lc<sup>2</sup> 937 ἀσχάλιο A 942 δῆτα L 966 κλάζοντ' A ὦν L, δι' ὦν L<sup>A</sup> s.l. (bien lu, mais ambigu chez Dain) Aac in l. (διῶν A rubr. litt. s.l. et pc in l.) ὑψηγητῶν L A, ἐξηγητῶν L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubr. litt. δ' ἐγὼ Lac, ἐγὼ Lpc (pas de « δ' ἐγὼ L<sup>2</sup> », cf. Colonna) 970 \*ξ' A 975 ἐς A (Colonna) 983 ραῖστα\* Lac, ραῖστα Lc<sup>1</sup> 986 κακῶς A 1000 ἦ Lac, ἦ L<sup>A</sup> 1008 κούκ A<sup>S</sup> (x- ex ou corr.) 1018 τοῦδε A, ἐμοῦ A s.l. rubr. litt. 1019 ἐξίσου LA 1024 ἐξέ\*\*ισ\*\*τ\*ν Lac (perm., ut vid.), αὐτὸν ἐξέπειο' Lc<sup>1</sup> ἀπαιδία L 1031 ἴσχων Lac, ἴσχοντ' L<sup>1</sup> in marg. L<sup>A</sup> καιροῖς L (Colonna) 1032 μαρτυρήσειεν A (Dawe) 1039 ἦ Lac, ἦ Lpc 1045 ὥστ' ἰδεῖν L (-τ' clarius dist. L<sup>A</sup> qui -τ ex ι- scr.) 1049 ἀγρῶν L in l., ἀγκῶν L<sup>S</sup> s.l. (-x-) 1055 ἐφιέμεσθαι lac, ἐφιέμεσθα L<sup>S</sup>, ἐφιέμεσθα L<sup>A</sup> 1056 τί Lac L<sup>2</sup> lemma, τίς L<sup>2</sup> (bien lu par Dain seulement)<sup>284</sup> 1064 δρᾶ Lac, δρᾶν L<sup>A</sup> 1068 εἰ A (sine ras.)

278. Même remarque.

279. Je me range, ici, à l'avis de Papathomopoulos (je lisais d'abord τελούμενων Lac ut vid.). Après vérification, en effet, il apparaît qu'un accent a probablement été gratté sur le second ε. De plus, le témoignage du palimpseste confirme cette lecture (τελουμένων A, selon Papathomopoulos).

280. Également signalé par Papathomopoulos.

281. Papathomopoulos lit κατακτείναιεν Lac. Il ne peut s'agir que d'une conjecture.

282. La lecture de Lac est confirmée par Papathomopoulos.

283. La ponctuation donnée dans A n'est pas celle de Lloyd-Jones et Wilson comme l'affirme Papathomopoulos, mais celle qui a été adoptée par Dain, Dawe, Colonna et Bollack.

284. Mauvaise lecture de Papathomopoulos également.

(Dawe) 1079 ἐμὴν \* Lac (fort. δ'), ἐμὴν Lc (Colonna) (1084 ἔχων L<sup>2</sup> in marg., cf. Papat homopoulos) 1085 μ' ἐκμαθεῖν ut vid. Lac, μὴ 'κμαθεῖν L<sup>A</sup> (Colonna) 1088 οὐ L, μὰ ut vid. L<sup>2</sup> s.l. 1088-1089 ἀπειρών L, ἀπειρος L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. 1093 χορεύεσθαι L 1094-1095 φέροντω A ut vid. 1097 ἀρέστ' εἶη LA, ἀριστ' εἶη L<sup>A</sup> in marg. A v.l. rubr. litt. 1099 ἔρα LL<sup>2</sup> 1100 προσπελασθεῖσα LL<sup>2</sup>A 1103 αἰρονόμοι A 1111 πρέσβεις Lac, πρέσβει Lpc, πρέσβυν L<sup>A</sup> s.l. 1114 ἀλλ' ὥστε Lac, ἄλλως τε L<sup>2</sup> in marg. (ἄλλως) L<sup>A</sup> 1116 προὔχεις A in l., προὔχοις A s.l. 1126 πρὸς τίσιν Lac, πρὸς τίσι Lpc (-τ clarius dist. L<sup>A</sup>) 1127 πρὸς χῶρο Lac, πρόσχωρος L<sup>A</sup> 1130 ὅς L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) ἢ L (clarius dist. L<sup>2</sup>) ξυναλλάξας L, -χων L<sup>A</sup> s.l. πο\*\* Lac, πω Lc<sup>1</sup>A 1133 ὄνυ· L (sic) 1139 οὗτος τ' L (τ' clarius dist. Lpc) εἰς τὰ L (-ς clarius dist. Lpc) 1140 τοῦτον Lac, τούτων L<sup>A</sup> (Dawe) 1142 εἰπέ\* L 1144 πρὸς τί L (-ς τ- clarius dist. Lpc) 1145 ὅς τότ' L (-ς clarius dist. Lpc) 1155 πρὸς χρηζῶν Lac, προσχρηζῶν Lpc 1159 ἦν Lac, ἦν Lpc 1163 ἔγωγε A 1168 ἦ Lac, ἦ L<sup>2</sup> 1171 δὲ Lac<sup>285</sup>, γέ L<sup>A</sup> 1185 οὐς τ' L (τ' clarius dist. L<sup>A</sup>) τ' ἐμ' L 1186 ὦ Lac, ἰώ L<sup>A</sup> (Dawe) γεναι Lac in l., γενεαῖ L<sup>S</sup> s.l. ac (-ε-) L<sup>A</sup> in l. (qui L<sup>S</sup> s.l. del.) 1199 Ζεῦ LA, φεῦ L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. A s.l. rubr. litt. 1200 ἀνέστα Lac, ἀνέστα L<sup>A</sup> (pas de « ἀνέστα L<sup>2</sup> »; cf. Colonna) 1213 ἐφεῦρε LA (Colonna) 1216 λαῖ\*\*\*\*\* Aac, λαϊεῖον τέκνον Ac 1217 ἰδόμην Lac, ἰδόμαν L<sup>A</sup><sup>286</sup> 1225 αἰρεῖσθε Lac, ἀρεῖσθε L<sup>A</sup> (Dawe) 1231 αἶ Lac, αἶ' ν L<sup>A</sup>, αἶ' ἄν L<sup>A</sup> in marg. 1232 ἠιδεῖμεν L, ἠιδεῖ A (Lloyd-Jones et Wilson) 1237 αὐτῆς Lac, αὐτῆς L<sup>A</sup> (Colonna)<sup>287</sup> 1242 εὐθὺς Lac, εὐθὺ Lpc (Dawe) 1251 ἀπόλλυται Lac in l., ἀπόλλυται fort. Lac s.l.<sup>S</sup> (-τ-) Lc<sup>S</sup> in l. (qui L s.l. del.) A, -ώλετο L<sup>2</sup> s.l. 1252 εἰσέπ\*σεν Lac (fort. εἰσέπεσεν)<sup>288</sup>, εἰσέπεισεν Lc<sup>A</sup> 1254 περι\*λοῦντ' Lac, περιπολοῦντ' Lc<sup>2</sup> (Colonna) 1257 κίχοι A, ἄν A s.l. rubr. litt. 1259 παρ' ἤμεν A 1262 ἐκλείνε Lac, ἔκλινε L<sup>A</sup> κλειθρα L, κληθρα L<sup>A</sup> s.l. (-η-) (bien vu par Dain) 1264 ἐμπεπληγμένην Lac in l., ἐμπεπληγμένην fort. Lac s.l. (-ε-?) L<sup>A</sup> (qui L s.l. del.) \*ώραις Aac (1 vel 2 litt.), ἐώραις Ac (Colonna) 1266 ἐπὶ Lac, ἐπεῖ L<sup>A</sup> ut vid. (Dawe) 1267 ἔκειθ' ὁ Lac, ἔκειτο L<sup>2</sup> (déjà signalé par Dain)<sup>289</sup> 1270 ἄρθ\*α Lac, ἄρθρα Lpc 1271 ὄμ. A (Colonna) 1272 ἔπεσχεν A 1275 \*ε Lac (fort. δὲ, sed non lego), τὲ Lc<sup>A</sup> (Colonna) 1276 βλέφερα A 1278 μυδώνας Lac, μυδώσας L<sup>S</sup> 1280 δυοῖν L, δυεῖν L<sup>A</sup> s.l. 1284 ἄτ\* Lac, ἄτη Lc<sup>A</sup> (Colonna) 1289 μὴ \*\*\*\* (4 vel 5 litt.) αὐδῶν Lac, μητρὸς αὐδῶν Lc<sup>1</sup> (Colonna) 1299 τίς Lac, τίς σ' L<sup>A</sup> 1301 κακίστων ut vid. Lac et fort. Aac, μακίστων L<sup>S</sup> Ac 1302 πρὸς ἦ Lac, πρὸς σῆ L<sup>A</sup> 1306 ποίαν L A s.l. (π-), τοίαν L<sup>A</sup> s.l. atr. litt. (τοι-) A in l. 1310 διαπέταται LL<sup>2</sup> (Dawe) 1320 ἐπενθεῖν Lac, πενθεῖν Lpc φορεῖν A (Colonna) 1322 ἐπίπολος A in l. (ras. s.l.) 1330 κακὰ Lac, κακὰ κακὰ L<sup>A</sup> (Colonna) 1335 γ' Lc<sup>A</sup> (in ras. scr.) (Colonna) 1347 ἴσον L, κατ' ἴσον L<sup>2</sup> s.l. (κατ) L in marg.<sup>2</sup> 1348 ὅς Lac, ὡς L<sup>A</sup> A (σ' n'est pas

285. « δὲ L ut videtur » pour Papat homopoulos. Mais après un nouvel examen, je confirme ma lecture.

286. Papat homopoulos n'identifie pas la main de A dans L.

287. Apparat critique lacunaire chez Lloyd-Jones et Wilson.

288. Papat homopoulos lit sans hésitation εἰσέπεσεν Lac.

289. La correction pourrait être de la main de A. Voir *supra*, dans « Les interventions du scribe de A dans L », *Les incohérences*.

omis dans A; cf. Colonna) 1350 ἔλ\*\*έ μ' Lac in l. (ras. s.l.), ἔλυσεν Lc<sup>A</sup> (qui L s.l. del.) 1365 ἔφει L (Colonna) εἴ τι κακοῦ κάκιον τοῦτ' ἔλαχεν οἰδίπ' L<sup>S</sup> in marg 1371 ποίοις A (mal lu par Papathomopoulos) 1372 προ\*\*δον Aac, προσείδον Ac 1373 \*\*ν Lac (fort. οὖν, sed non lego), οἶν Lc<sup>A</sup> (Colonna) 1376 προσλεύσειν Lac, προσλεύσειν L<sup>2</sup> (Colonna) 1378 ἄστν γ' A (Colonna) 1407 γ' ᾧ πόσα Lac, χῶπόσα L<sup>A</sup> (Dawe) 1412 εἰσόψεσθαι τι Lac ut vid., εἰσόψεσθ' ἔτι Lc<sup>1</sup> 1413 ἔτ' L, ε supra -τ scr. L<sup>δ</sup> 1414 πείθεσθ\*\* Lac, πείθεσθε Lc<sup>2</sup> 1422 οὔθ' Lac ut vid., οὐ Lpc, οὐχ L<sup>A</sup>, in marg. 1423 οὔθ' Lac, οὐδ' L<sup>A</sup>, οὐχ L<sup>A</sup> in marg. 1429 \*\*κομίζετε Aac (2 vel 3 litt.), ἔσκομίζετε Ac (cf. Colonna; incomplet chez Lloyd-Jones et Wilson) 1439 πρώστιτ' Lac, πρώτιστ' Lpc 1446 γε L, τε L<sup>A</sup> s.l. (τ-) (bien vu, mais ambigu chez Dain) 1447 μ\* Aac, μέν Ac 1451 ὄρεσσιν L (Dawe) 1454 ἀπολλύτην Lac, ἀπωλλύτην L<sup>A</sup> (Colonna; Lloyd-Jones et Wilson) 1455 μήτ' Ac (-ή- in ras. scr.) 1460 πρόσθη Lac, πρόσθη L<sup>A</sup> A 1469 δ' ἄν L, τ' ἄν L<sup>A</sup> s.l. (Colonna) 1479 ἦ Lac, ἦ L<sup>A</sup> 1481 ὡς L (-ς clarius dist. L<sup>A</sup>) A in l., εἰς L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubr. litt. 1487 νοούμενος LA, ἐν- L<sup>A</sup> s.l. A s.l. rubr. litt. 1489 ἦξ' ἔτ' ut vid. Lac, ἦξέτ' L<sup>A</sup> 1491 ἦξεθ' Lac, ἦξεσθ' L<sup>A</sup>, ἴξεσθ' L<sup>A</sup> 1492 ἦκητ' Lac, ἴκητ' L<sup>2</sup> 1493 παρρίφει Lac, παρρρίφει L<sup>2</sup> 1494 ὄνειδη Lac, ὄνειδι L<sup>2</sup> 1512 εὔχεσθ\*\* Lac, εὔχεσθέ Lc<sup>S</sup> (Colonna) 1515 ἐξήκ\*ς Lac (1 vel 2 litt.), ἐξήκεις Lc<sup>1</sup> (et clarius dist. L<sup>2</sup>) 1516 b Oedipo trib. A 1518 ἀπ' οἴκων L in l. A, ἀποικος A v.l., ἀπ' οἴκου L<sup>2</sup> s.l. (-ου) 1521 μ' om. Lac, rest. Lpc 1525 ὄστα L (-σ- clarius dist. Lpc) 1528 ὄντα L κείνην Lac, ἐκείνην L<sup>1</sup>.

Myriam HECQUET-DEVIEU  
 Université Charles de Gaulle-Lille III.